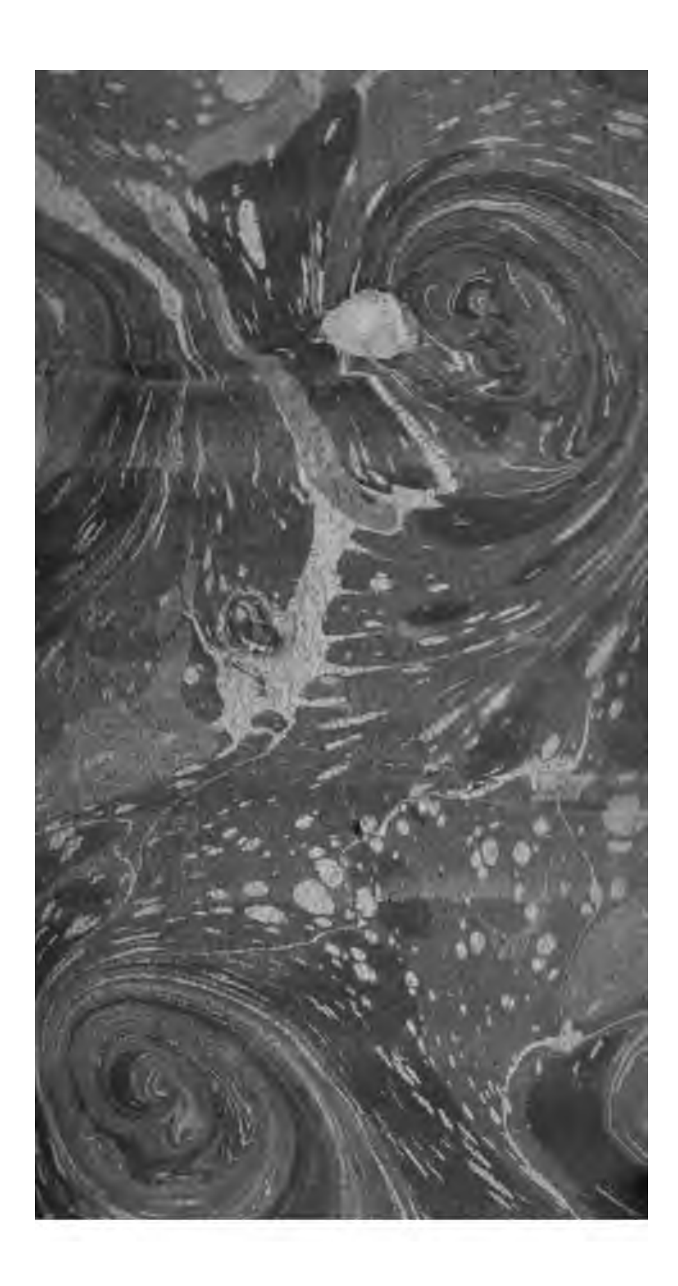








JOURNAL ÉTRANGER.

JUILLET 1762.

DÉDIÉ A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD,
De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chèz JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU,
Libraire, rue Christine, entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.

M. DCC. LXII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

CONDITIONS.

On souscrit A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue Christine entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.*

Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvu qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.

CE Journal se trouve dans les Vill
chez les Libraires suivans.

Amiens, . . .	François.
Amsterdam, . . .	Rey.
Bayonne, ...	Trebosc.
Bruxelles, ...	Pierre Vasse.
Chaalons en Champagne,	Briquet.
Geneve, ...	Detournes le jeu
La Rochelle, . . .	Chaboceau Gra Maison.
Lyon, . . .	Deville.
Montpellier, . . .	Rigaud.
Nantes, ...	la veuve Vatar,
Nismes, . . .	Gaudes.
Orléans, ...	Tournay.
Provins, ...	la veuve Michelii
Rouen, ...	Pierre Le Bouch sous la galerie Palais.
Soissons, ...	la veuve Varoqui
Strasbourg, . . .	Dulcesker.
Turin, ...	les freres Reycei & Guibert, sui coin de la 1 Neuve.



JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

LETTRE de M. Guis, *Négociant & Député de la Chambre du Commerce de Marseille, à M.* Bourlac de Montredon, *à Paris.*

VOus allez regretter, mon cher ami, de n'être pas venu avec moi à Copenhague. On a dit qu'il falloit voir le monde avant que d'en sortir; mais quelque plaisir qu'on trouve à satisfaire sa curiosité par la nouveauté des objets, rien n'est si utile & si intéressant à connoître que les hommes : & je viens de les voir sous un aspect bien digne de

réflexions & d'étonnement. Un Etat despotique par choix, un Peuple heureux sous un Maître dont la volonté fait la loi, voilà ce que n'auroient certainement pas imaginé ces sages qui consumoient leurs veilles à former une idée de république dont l'équilibre fît le repos & la solidité. Je l'ai vu ce prodige de gouvernement; mais quel concours de circonstances il a fallu pour le produire! Un Roi plus juste que la loi même, des Ministres enflammés comme lui de l'enthousiasme du bien public, une Cour formée de Citoyens qui environnent le Pere du Peuple. Que la vertu dans les Rois a d'influence & de charmes! c'est le centre de son activité.

J'ai vu à Copenhague l'administration la plus sage & la mieux combinée. Il n'est peut-être point de Cour en Europe où les affaires passent par tant de mains & soient plutôt expédiées. L'œil du Maître toujours présent éclaire & anime tout; & de quel Maître? Je vous l'ai dit, c'est le pere de ses sujets. Heureux qui vit sous les loix d'un Prince ami des hommes! C'est à un François à louer ce bonheur, en-

chanté de trouver dans les climats du Nord & de pouvoir montrer aux Nations de ces contrées l'image de son Maître. Vous jugerez encore mieux de la ressemblance, aux traits de bonté que l'on cite du Roi de Danemarck.

Laudabunt alii claram Rhodon aut Mitilenem.

Ce Roi est allé voir le modele de sa statue équestre faite par M. Saly (*a*), ce savant & heureux Artiste, qui s'immortalise en laissant à la postérité les images des Héros les plus chers à notre siecle. Frédéric entouré d'un Peuple qui l'adore & qui crioit : *vive le Roi, vive notre pere*, descend avec précipitation de son carrosse, se jette, pour ainsi dire, dans les bras de ses sujets qui l'approchent & se pressent autour de lui ; & crie avec eux de son côté, se tournant à droite & à gauche & faisant

(*a*) M. Saly a fait la belle statue de Louis XV. qu'on admire à Valenciennes, & il l'a faite en donnant généreusement son travail à sa patrie. Ce trait devoit être gravé sur le marbre avec le nom de celui qui a donné à son siecle un exemple si glorieux pour les Arts.

voler ſon chapeau comme eux, pour imiter leur naïve joie : *vive mon Peuple, vivent mes enfans ! Oui, vous êtes tous mes enfans, tous mes enfans ; je ſuis votre pere, votre pere à tous.*

Dites-moi, mon ami, ce ſpectacle attendriſſant ne vous. fait-il pas l'impreſſion qu'il m'a faite ? Je me ſuis transporté aux beaux jours de la convaleſcence de Louis XV ; j'ai vu l'image de l'allégreſſe & de l'amour des François pour leur Roi, & les larmes ont coulé de mes yeux. Qu'on invente des cérémonies pompeuſes, qu'on environne les Rois de l'appareil impoſant de la grandeur ; la nature ſimple en fait plus ici que l'orgueil & la flatterie n'en imagineront jamais. Vive un Souverain qui, au milieu de ſon Peuple comme au ſein de ſa famille, appelle, aſſemble ſes enfans, & ſe trouve plus grand dans cette foule que ſur le thrône. Celui qui cherche ailleurs la gloire, ne la connoît ni ne la mérite.

Le Roi de Danemarck a une Cour brillante & bien compoſée ; ſes Gardes le ſuivent dans la ville, parce qu'il eſt obligé de les ſouffrir ; mais s'il va à la

campagne, il eſt à peine aux portes de la ville, qu'il les renvoye.

Vous le voyez au milieu des Ouvriers & des Payſans, interroger les uns, recevoir lui-même les requêtes des autres, & permettre, par un excès de bonté, qu'un de ſes ſujets lui diſe à l'oreille ce qu'il ne veut pas lui expoſer tout haut.

Un tel Roi mérite bien des Miniſtres zélés, habiles & fideles; & il ne peut manquer d'en avoir. M. d'Ahlfedt, chargé du département de la guerre, M. de Holet pour le Clergé & les finances, M. le Baron d'Henſe pour le commerce, ſont des hommes ſupérieurs dans leur partie. On voit en particulier dans M. de Bernſtorff un génie ſage, actif, lumineux, d'une application ſoutenue & d'une ardeur infatigable, qui réunit le goût des talens à l'amour des vertus, & qui ne laiſſe rien échapper de tout ce qui peut concourir au bien public ou y porter atteinte. Ce n'eſt pas à moi de juger d'un homme d'Etat; je ſuis l'écho de la voix publique : mais dans la partie du commerce dont j'ai eu

l'honneur de l'entretenir, j'ai été étonné de l'étendue de ses connoissances.

Pour M. le Comte de Moltke, grand Maréchal de la Cour, c'est l'image de toutes les vertus qui devroient animer ceux qui gouvernent les hommes. Sa bonté, sa candeur, l'activité, l'idolatrie du bien public caracterisent ce digne favori d'un Monarque vertueux, qui partage avec son maître l'amour & la reconnoissance d'un Peuple qui leur doit son bonheur.

Un Artiste, un homme de Lettres sont accueillis à la Cour de Danemarck non pas avec cet air mêlé de hauteur & cette bonté qui les humilie, mais avec cette estime affable & douce qui les encourage : ils n'ont pas besoin de percer la foule. J'ai vu le Prince Royal (*a*) appercevoir le premier M. Jardin & aller au-devant de lui. Vous savez que M. Jardin, Architecte célebre, fait construire à Copenhague un tem-

(*a*) Le Prince Royal a pour Gouverneur M. de Reventlau qu'on peut comparer à M. le Comte de Tessin qui a élevé le Prince Royal de Suede.

ple d'une grande beauté. Le Roi l'a nommé Surintendant de ses bâtimens; & il n'est pas moins recherché à Copenhague pour la douceur de son caractere & de ses mœurs, que pour la supériorité de ses talens & le soin qu'il prend de les rendre utiles.

Que vous dirai-je du pays? L'hiver y est triste & un peu long; mais ce pays, je veux dire le Holstein, la Sconie, la Zélande, réalise, à l'arrivée du printems, ce que les Poëtes ont dit des champs Elisées. La terre en peu de jours est revêtue de fleurs & de verdure: j'ai été étonné de la rapidité avec laquelle on voit pousser l'herbe & les feuilles. Il me semble que si la nature nous servoit aussi promptement dans nos pays chauds où l'herbe croît si lentement, nous serions peut-être moins impatiens & moins vifs. Que direz-vous de cette maniere d'expliquer le phlegme du Nord? Ils n'ont pas à la fin de l'hiver ces premiers desirs qui nous échauffent; mais je ne veux pas dire pour cela qu'ils n'ayent pas les mêmes passions que nous. On m'a cité parmi le Peuple des amoureux Danois

déſeſpérés qui, comme les Héros, faiſoient le ſaut de Leucade.

Vous voulez ſavoir s'il y a à Copenhague des Négocians diſtingués : oui, ſans doute, & en grand nombre. Je vous conterai l'hiſtoire de M. le Baron de Lhimilman, Intendant général du commerce de Danemarck, où il jouit en ſûreté de la fortune qu'il a faite pendant la guerre au ſervice du Roi de Pruſſe. Cet ancien Négociant, décoré aujourd'hui du cordon de l'Ordre de Dannebrog, eſt moins remarquable par ſes richeſſes & par le bon uſage qu'il en fait, que par la douceur de ſes mœurs, par ſa bienfaiſance, par ſa modeſtie dans ſon élevation & ſa proſpérité, par la profonde connoiſſance qu'il a de toutes les parties du commerce, enfin par l'avantage de poſſéder une femme reſpectable qui a dû mettre le comble à ſes vœux & à ſon bonheur.

Je n'ai pu qu'admirer le progrès des manufactures que M. de l'Archenleben, Conſeiller d'Etat, a eu la complaiſance de me faire voir : il ſeconde en effet, pour les faire proſpérer, le

zele de M. le Baron de Bernstorff qui excite & encourage l'industrie.

Les Paysans du Danemarck, suivant M. Pluce qui a fait en 1759 *la Balance du Danemarck*, ont toujours fabriqué leurs habillemens; & pour celui des Bourgeois & des troupes, on avoit recours aux étoffes étrangeres. Le Géneral Scholten, Hollandois, fut le premier qui conseilla à Frédéric IV. d'établir à ses dépens une manufacture pour l'habillement des troupes de terre & des Matelots. Elle fut fondée malgré les oppositions & les intrigues des fournisseurs. Elle subsiste encore dans la maison de Force; on y fait au moins soixante mille aunes de drap, & on donne du travail à 1400 Ouvriers : les autres fabriques occupent à Copenhague 4000 personnes.

Je vous parlerai dans ma prochaine lettre de l'entrepôt qu'on peut y faire pour le commerce du Nord, du fameux détroit du Sund où l'on voit passer année commune six mille bâtimens qui payent tribut au Roi de la Mer Baltique; je vous parlerai de la Marine militaire & marchande du Danemarck, sujet intéressant & digne d'a

tention pour un Voyageur négociant. On comptoit en 1759 dans les différens ports de Danemarck & de Norwege, 1750 bâtimens marchands danois; & cette Marine a plutôt augmenté que diminué

Je ne vous écrirai aucun détail sur la Hollande : venez en juger vous-même; venez voir ce beau pays au printems; vous y verrez la nature forcée par le travail & l'industrie, ne pouvant refuser ce qu'elle a de plus précieux aux efforts de l'art; vous y verrez des bois touffus sur le bord des canaux, souvent environnés d'eau de toute part, qui m'a fait répéter cette ancienne épigramme dont j'ignore l'auteur :

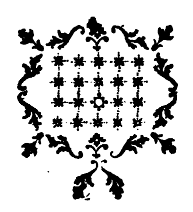
Hîc Cytherea tuo poteras cum Marte jacere;
Nam Vulcanus aquis, & Phœbus pellitur umbris.

Notre ami M de Calkom me charge de vous inviter de sa part à venir voir le sage dans sa retraite. Il m'a mené aujourd'hui au village & au château de Nisvik, & en me montrant la maison d'un Gentilhomme Catholique, il m'a conté qu'après la réformation,

109 familles de Négocians demanderent à l'Empereur des lettres de noblesse qu'on achetoit 4 à 5000 florins. Elles quitterent le commerce, & à peine en trouve-t-on deux aujourd'hui qui se soient soutenues dans leur premier état. Belle leçon pour les Négocians qui ne savent pas qu'ils doivent continuer d'être ce qu'ils ont été, pour mériter & pour soutenir cette noblesse qu'ils obtiennent!

Je suis, *&c.*

A la Haye, ce 25 juin 1762.



ARTICLE II.

RÉFLEXIONS sur le projet d'une langue universelle.

WILKINS, Evêque de Chester, l'un des instituteurs de la Société Royale de Londres, est le premier qui ait eu l'idée de faire une langue philosophique, commune à tous les Peuples; il y avoit même travaillé. D'autres Savans s'en sont occupés depuis, & Leibnitz lui-même regardoit cet ouvrage comme l'un des plus propres à avancer & à faciliter les progrès de la raison humaine. Les caracteres de cette langue devoient, selon Leibnitz, se rapprocher autant qu'il seroit possible, des caracteres algébriques qui en effet sont simples & expressifs, n'ont ni superfluité ni équivoque, & dont toutes les variétés ont des principes fixes & raisonnés. Mais ce grand homme ne faisoit pas assez attention que la grande simplicité de ces caracteres ne tenoit pas aux caracteres qu'on employoit, mais à la simplicité

des objets mêmes qu'ils représentoient. Cette observation bien développée suffiroit pour faire sentir l'impossibilité & l'inutilité d'une langue universelle.

L'auteur de la savante dissertation sur l'influence réciproque du langage & des opinions, dont nous avons donné l'extrait dans notre dernier Journal, M. Michaëlis, a très-bien prouvé combien ce projet est chimérique. La digression qu'il a faite sur cet objet n'a été insérée dans sa dissertation qu'après le jugement de l'Académie de Berlin. Nous allons donner la traduction presqu'entiere de ce morceau qui nous paroît plein de bonne philosophie & digne d'être médité.

La considération des défauts attachés à toutes les langues connues, a fait souhaiter à des esprits du premier ordre que les Sciences eussent un langage propre, qui ne fût emprunté d'aucun Peuple, & qui ne fût dû qu'à l'invention des Philosophes, en un mot une langue vraiment savante. Dans cette langue chaque idée auroit son caractere propre & incommunicable à d'autres idées, ce qui feroit disparoître

toute impropriété & toute figure de mot. Une pareille langue pourroit ne consister qu'en caracteres écrits, ou bien ces caracteres pourroient encore être exprimables par des sons articulés : au premier cas, elle ressembleroit à la langue écrite des Chinois, qui est plutôt une caractéristique qu'une langue ; & la plûpart de ceux qui desirent l'exécution de ce projet, se contenteroient de cet avantage. Ce qui nourrit surtout leurs espérances, c'est la perfection que les Mathématiques ont acquise par le langage de l'algebre : inventons, disent-ils, une algebre pour les autres branches des connoissances humaines, & elles parviendront au même degré de perfection. Enfin ce projet leur présente cette perspective très-agréable : c'est que par le moyen d'une langue universelle, les Savans de toutes les Nations pourront très-aisément entretenir leur commerce littéraire & se communiquer leurs découvertes.

J'avoue que toutes ces espérances me paroissent peu fondées. J'ai des objections & des doutes à proposer tant contre la possibilité d'une pareille

langue, que contre l'utilité qu'on prétend qui en résulteroit; & je les soumets à la décision de l'Académie.

D'abord l'exemple de l'algebre ne me séduit pas. Les autres Sciences different trop des Mathématiques, pour espérer des effets semblables. Lorsque je veux résoudre un problême de Géométrie, je compose en quelque façon moi-même le langage que je dois employer dans la solution; & ce petit nombre de caracteres est d'autant plus aisé à retenir, qu'il est de mon propre choix : car quelqu'indocile & quelque rebelle que soit la mémoire à s'imprimer les découvertes d'autrui, elle est souple à l'égard de tout ce qui part de notre propre invention (*a*).

Mais par-tout ailleurs les raisonnemens sont compliqués de plusieurs idées étrangeres qui souvent sont prises de Sciences très-différentes, & la Géo-

(*a*) Un de mes amis a inventé un alphabet qui lui sert à rendre parfaitement sur le papier tous les sons imaginables de toutes les langues. Il y est si fort accoutumé, que jusqu'ici on n'a sçu lui persuader que cet alphabet seroit pour tout autre que lui très-difficile à apprendre.

métrie mixte eſt elle-même dans ce cas. A quoi j'ajoute que l'on ne ſeroit pas toujours le maître de ſe faire ſa propre caractériſtique ; il faudroit ſe ſervir de celle qui ſeroit une fois reçue dans la langue des Savans, c'eſt-à-dire qu'il faudroit apprendre par cœur un nombre infini de caracteres. La raiſon en eſt évidente. Lorſque je traite un ſujet de Mathématiques, je trace ſous mes yeux & ſous ceux de mon Lecteur les lignes que je veux déſigner par certains caracteres, ou j'ai d'autres moyens de les rendre reconnoiſſables, ſans qu'il ſoit poſſible de s'y tromper. Voilà pourquoi les caracteres dépendent toujours de mon choix ; au lieu que dans les Sciences où la ſignification des caracteres ne peut pas être exprimée ſur le papier par des images ſenſibles, je dois de toute néceſſité me ſervir de ſignes qui ſont déja connus dans quelqu'une des langues établies, & que l'on eſt convenu de faire ſignifier, par exemple, *le mariage*, *le concubinage*, *la polygamie*, *l'adultere*, *la fornication*, *la gloire*, *l'orgueil*, *l'ambition*, *l'humilité*, *la baſſeſſe*, &c. Sans quoi tous ces ſignes pourront préſenter aux autres

des idées tout-à-fait différentes de celles que j'ai dans l'esprit.

Cette même réflexion nous montre une distance encore bien plus grande entre l'algebre des Mathématiciens & la caractéristique des autres Sciences. Il n'y a point de Géometre qui puisse se méprendre aux caracteres algébriques ; les lignes, de quelque façon qu'elles soient caractérisées, sont sous ses yeux ; il lui est aisé de définir, & ses définitions sont infaillibles.

Dans d'autres genres, les Ecrivains ne peuvent jamais tracer les images des objets auxquels ils ont attaché certains noms : quoique nous ne soyons des ignorans ni les uns ni les autres, nous pouvons nous tromper, eux dans leurs définitions, & moi dans l'application que j'en fais. Une caractéristique de cette sorte sera donc toujours obscure & incertaine. En un mot on ne sauroit, d'une Science qui est le regne de l'évidence & de la certitude & dont les démonstrations n'admettent presqu'aucun objet étranger, conclure à des connoissances plus compliquées & qui pour l'ordinaire ne roulent que sur des probabilités. . . . .

L'exemple des Chinois me paroît l'argument le plus fort contre le projet de la langue ſavante, ou de la caractériſtique univerſelle. Je ne ſaurois dire au juſte combien de milliers de caracteres la langue chinoiſe compte actuellement; mais l'on conçoit que ce nombre prodigieux deviendroit plus prodigieux encore, à meſure que les connoiſſances iroient en augmentant: combien de nouveaux caracteres la ſeule Botanique n'exigeroit-elle pas? Toutes les relations diſent unanimement que les Savans de la Chine paſſent la vie à apprendre leur langue, & qu'ils meurent ſans l'avoir entierement appriſe: ils paſſent donc leur vie à ſe fabriquer un inſtrument; & quand eſt-ce qu'ils l'employeront pour faire des découvertes? Nous nous impatientons de la longueur du tems qu'il nous faut donner à la langue latine; & le Peuple qu'on nous propoſe pour modele, donne tout ſon tems à ſa caractériſtique. Faut-il s'étonner que cette Nation d'ailleurs ſi ſage, ne ſoit pas plus avancée depuis plus de deux mille ans qu'elle cultive les Lettres, & qu'elle ſoit réduite à conſerver ſes premieres

connoissances, qu'elle a acquises de bonne-heure, mais qu'elle ne sauroit augmenter ? Il y a trois siecles que nous étions des barbares, tandis que les Chinois étoient une Nation lettrée ; mais combien n'avons-nous pas gagné sur eux dans ce court espace ? Un siecle nous a fait aller où pendant vingt siecles ils n'ont pu parvenir. La Physique, l'Astronomie, l'Artillerie en sont des preuves incontestables ; & à l'égard de la derniere, il est à remarquer que les Chinois ont connu long-tems avant nous l'usage de la poudre à canon. Si nous étions arrêtés par une étude aussi pénible de la langue, nos Prométhées modernes qui semblent arracher, pour ainsi dire, les secrets du Ciel, en seroient encore à l'alphabet.

Mais laissons là l'algebre & la Chine, pour proposer des objections plus directes contre la langue savante.

1. Cette langue, pour satisfaire à tous les besoins, exigeroit une quantité prodigieuse de caracteres qui lasseroit déja les efforts du plus grand génie ; l'esprit inventeur seroit accablé sous ce fardeau de la mémoire.

Nos langues évitent heureusement ce défaut, en donnant à un même mot plusieurs significations que l'on discerne fort aisément par la liaison du discours. De cette maniere, pour un nombre égal d'idées, nous avons à peine besoin de la dixieme partie des caracteres qu'il nous faudroit employer dans l'hypothese de la langue savante.

2. Si cette langue se réduisoit à l'écriture, la mémoire en seroit encore infiniment plus chargée. Nous n'avons pas le même penchant à associer les idées aux figures, que nous avons à les associer aux sons. Ce dernier est naturel à l'homme; & si en naissant nous n'avions pas trouvé une langue toute préparée, nous n'eussions pas tardé à en inventer une; au lieu que l'écriture est un ouvrage de l'Art, qui probablement n'est venu que des milliers d'années après le langage parlé.

3. Mais je veux que notre langue savante puisse se parler aussi-bien qu'elle peut s'écrire: ses sons paroîtront à toutes les Nations également étrangers, ou barbares, pour m'expliquer à la grecque. Et les sons étrangers sont déja plus difficiles à retenir que les sons

ſons nationaux auxquels notre oreille eſt faite, & dont nous connoiſſons les dérivations & les analogies : que l'on compare la difficulté que cauſe à la mémoire un nom propre américain, avec la facilité qu'elle trouve à s'imprimer ceux de notre Nation.

Je craindrois d'ailleurs que cette langue ſavante ne fût extrêmement difficile dans la prononciation, & inſupportable à l'oreille. Les changemens & les contractions auxquels nos langues ordinaires ſont ſujettes, les ont délivrées de cette rudeſſe & n'y ont laiſſé que des mots faciles à prononcer & agréables à entendre. Après que la nature a mis au-delà de dix ſiecles à les limer & à les polir, elles peuvent paſſer pour ſon ouvrage ; au lieu que la langue ſavante ne ſeroit que l'ouvrage de l'art imitateur de la nature : & comme, ſi je ne me trompe, elle devroit être invariable, elle ne ſouffriroit point de contractions & ſe refuſeroit entierement au rabot & à la lime.

4. Ce n'eſt point par l'uſage, mais par une inſtruction artificielle, que nous pourrions apprendre tous ces ſons ou tous ces caracteres : nouveau ſup-

plice pour la mémoire ! Autant qu'il est aisé de se familiariser avec un langage que l'on parle tous les jours & qui a cours dans la vie commune, sur-tout si l'on s'aide de quelque teinture de Grammaire ; autant cette étude devient-elle pénible, lorsque nous sommes uniquement réduits au secours de l'art. Quel tems ne nous faut-il pas pour apprendre un peu de latin, & combien peu pour apprendre les langues vivantes ?

Il est certain que le défaut d'une connoissance suffisante de la langue latine retient l'esprit dans une espece d'enfance, & en lui dérobant plusieurs découvertes, laisse toujours de grandes lacunes dans son savoir. Cependant il n'y a que peu de Savans qui possedent le latin dans un certain degré de perfection : & ne seroit-on pas bien plus à plaindre, si au lieu du latin, il falloit étudier une langue beaucoup plus difficile & beaucoup moins agréable ? Ajoutons que cette langue même ne nous dispenseroit encore ni de la langue latine, ni des autres langues savantes. La caractéristique nouvelle ne nous donneroit pas la clef des dé-

couvertes des tems passés; on n'y trouveroit pas les sources de l'histoire ancienne : enfin les livres où se puise la Religion ne sont pas écrits en cette caractéristique, mais en grec & en hébreu.

5. Mais je suppose que l'on pût surmonter tous ces obstacles & accoutumer les gens de Lettres à se servir d'une langue aussi pénible, il n'en pourroit pourtant résulter que des suites pernicieuses. Je vois d'abord le Peuple tout entier & tous ceux qui ne sont point savans de profession, devenir de jour en jour plus ignorans : la caractéristique tire un voile entre eux & les Sciences, à-peu-près comme les hiéroglyphes le faisoient chez les Egyptiens. Désormais tout ce qui n'est pas du corps des Lettrés est Peuple, il n'y a plus de milieu.

Enfin la suite la plus funeste d'une caractéristique propre aux Savans consisteroit à livrer le Peuple à leurs doctes impostures : c'est précisément ce qui arriva aux Egyptiens du tems que toutes les découvertes demeuroient cachées dans l'ombre des hiéroglyphes. Mettons que toutes les expériences

que l'on a faites de nos jours sur l'électricité fussent déguisées sous l'enveloppe de la caractéristique & connues seulement des Savans, y auroit-il rien de plus facile pour eux que de former une conjuration qui auroit pour but de duper les esprits crédules & tous ceux qui ne seroient pas de la clique savante, par de faux miracles, & d'établir sur ces miracles une espece de tyrannie sacrée ? L'occasion tente, & la facilité à fourber augmente le nombre des fourbes. Il me semble que l'exemple des anciennes Nations devroit nous servir de leçon.

Mais quand même on trouveroit mes craintes peu fondées, au moins est-il incontestable que la caractéristique appauvriroit extrêmement nos langues maternelles, & par-là nous feroit perdre tout ce qu'elle auroit pu nous faire gagner par d'autres endroits.

Est-ce avec raison que l'on souhaite de voir les Sciences sortir de la servitude de la langue latine, & de leur entendre parler nos langues vivantes ? Tout ce que l'on peut dire en faveur de ce souhait, fait également pour moi,

6. J'ai insinué que la langue savante devroit être invariable, & je pense que ceux qui se flattent d'y trouver cet avantage, me demanderont par quoi je prétends le compenser. Mais ne se seroient-ils pas flattés en vain? Je craindrois fort que cette langue, pour ce qui regarde sa partie essentielle, je veux dire le sens des caracteres, ne fût plus variable que ne l'est aucune des langues vivantes. Rien ne varie davantage que le langage technique des Philosophes, & que les termes techniques en général. Chaque réformateur de la Philosophie, chaque Chef de secte se fait une nouvelle langue & produit de nouvelles définitions, ce qui revient à changer la signification des termes reçus : il est naturel que celui qui s'imagine avoir créé des idées qui avant lui ne se sont présentées à personne, se serve, pour les exprimer, de mots qui auparavant lui avoient paru inutiles & superflus. Or je dis que dans une langue qui ne seroit maniée que par les Savans, ces variations devroient être plus fréquentes & plus brusques que dans aucune langue nationale vivante. Dans celle-

ci tout eſt démocratique ; les mots ne ſauroient perdre leur ſignification reçue que par le conſentement du Peuple & par un uſage contraire qui ne s'introduit que peu-à-peu, au lieu que chaque Auteur diſpoſe en ſouverain maître du langage qu'il veut employer. Il dit, tel eſt le ſens que j'attache à ce terme, telle eſt la définition que j'en donne : dès-lors nous ſommes tous obligés de l'entendre comme il a déclaré qu'il veut être entendu ; & nous pouvons auſſi peu lui diſputer ce droit, que nous pouvons preſcrire à l'Algébriſte les lignes qu'il doit nommer *a* & celles qu'il doit nommer *b*. Le langage de cet Ecrivain deviendra l'idiome d'une ſecte, auſſi-tôt qu'il aura des lecteurs & des diſciples qui formeront pour lui un parti nombreux ; & nous pouvons compter que cela arrive pour le moins une fois en vingt-cinq ans : que dis-je ? l'Allemagne, depuis le commencement de ce ſiecle, n'a-t-elle pas déja vu trois Chefs de ſectes, je parle de Thomaſius, de Wolf & de Cruſius, eſprits d'ailleurs d'une trempe fort différente ? Ce qu'il y a encore d'heureux en tout ceci, c'eſt que ces

nouveaux idiomes ne changent pas la langue nationale, & que les Savans qui n'ont point l'esprit sectaire & qui ne se laissent pas mener comme des écoliers, demeurent fideles à l'ancien langage.

Qu'est-ce qui garantira de ces changemens une caractéristique ou une langue qui n'est connue que des Lettrés ? A moins que tous les Peuples ne se rangent sous la même secte & n'adoptent les mêmes variations du langage savant, ce qui n'arrivera jamais, ce langage se partagera bientôt en dialectes qui chez différentes Nations ne seront pas les mêmes ; & le malheur est que les significations perdues des langues savantes sont bien plus difficiles à recouvrer qu'il ne l'est de ressusciter la langue morte d'une Nation entiere. Ce n'est pas ici le lieu de faire des recherches plus étendues sur les causes de ce phénomene ; mais l'expérience le prouve assez : les termes techniques des Philosophes ne sont-ils pas ce qu'il y a de plus difficile à déchiffrer dans les vieux monumens ? & les livres remplis de ces termes ne sont-ils pas les premiers à s'obscurcir à

Les définitions sont un foible remede contre cette obscurité, soit parce qu'elles-mêmes sont obscures & imparfaites, soit parce que le sens des termes dont elles sont composées, a été également perdu.

7. Ce nouveau langage ne sera pas plus à l'abri des erreurs que notre langage ordinaire. Il faudra accorder à chaque Savant le droit d'y introduire les siennes, sans quoi il se plaindra que l'on n'y sauroit tout exprimer. S'il se forme des idées creuses de choses qui n'existent point ou qui, n'étant composées que de contradictions, ne peuvent exister, il tâchera de réaliser ces êtres de raison par un caractere de la langue savante.

Ira-t-on jusqu'à permettre à la langue savante de caractériser la nature des objets, moyennant une certaine combinaison analogue des signes, comme par exemple quelques langues américaines appellent le lion *le gros & méchant chat ?* Dès-lors l'homme de Lettres a le champ aussi libre pour faire entrer dans la langue ses fausses notions, que le Peuple l'a actuellement par le moyen des étymologies. Chacun

pourra donc, selon les pensées qui lui sont particulieres, fabriquer un nouveau mot; & il me semble voir la tour de Babel, il me semble, dis-je, voir renaître toute cette confusion que la forme démocratique de nos langues ordinaires prévient, en n'admettant aucun terme que le Peuple ne l'ait approuvé. Veut-on au contraire que chaque objet garde sa premiere dénomination ? qui nous garantit que cette dénomination soit juste ? Et s'il s'y étoit glissé des erreurs, nous serions encore privés de la ressource que nos langues nous offrent dans les synonymes qui, si je comprends bien le projet, seroient bannis de la langue savante, comme des superfluités.

8. Le manque de synonymes nous ôteroit encore un autre avantage. Il arrive souvent, lorsque nous sommes trompés par les idées accessoires d'un mot, que le synonyme nous détrompe ou du moins nous représente l'objet dans son vrai point de vue.

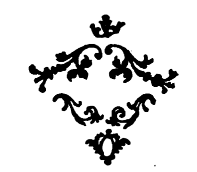
D'ailleurs les synonymes servent à soulager l'oreille que la monotonie fatigue, & l'esprit à qui elle fait perdre l'attention. Ceux donc qui croyent que

sât à toute autre chose. Ce génie qui paroît un rayon céleste & qui, entre mille chemins qui conduisent tous à des vérités différentes, devine précisément celui qui conduit à la vérité cherchée, ce génie, dis-je, devient actif par le plaisir & les agrémens : au lieu que les abstractions & la profondeur l'étourdissent. On ne sauroit déduire d'une autre source ces pensées neuves que le Poëte philosophe enfante comme au hasard dans les accès de son enthousiasme, & qui cependant soutiennent l'épreuve la plus rigoureuse & peuvent passer pour des oracles.

11. Nous apprendrons toujours mieux une Science lorsqu'on nous la proposera dans le langage de la vie commune, que lorsqu'elle sera débitée dans un langage technique ; & les meilleurs Maîtres de Philosophie sont ceux qui ramenent toutes les notions au sens commun : mais il est visible que la langue savante ne sauroit jouir de cet avantage.

12. Enfin je suis persuadé qu'une caractéristique nouvellement inventée seroit inférieure en utilité aux langues

communes des Nations, à mille égards que je ne ſaurois déterminer d'avance. Il faudroit toujours qu'un ſeul Savant en entreprît la découverte, & que par conſéquent il décidât en Souverain abſolu; mais quel que ſoit ce Savant, j'aurai moins de confiance en lui que dans la démocratie d'une Nation entiere. La métaphyſique du langage n'eſt pas encore aſſez cultivée ; & quand elle le ſeroit, peu de perſonnes la comprendroient aſſez bien pour pouvoir s'en ſervir. Elle ſuppoſe des connoiſſances tant philoſophiques que philologiques, fort étendues, jointes à une connoiſſance exacte de l'homme ; & ce ſont là des qualités que l'on ne trouvera pas aiſément raſſemblées.



ARTICLE III.

OBSERVATIONS sur le Bilan (a) *général & raisonné d'Angleterre.*

L'AUTEUR du *Bilan d'Angleterre* a voulu prouver ce paradoxe, que tout le commerce & les richesses de ce royaume sont compris dans la somme de 385 millions qui sont le produit net de 35 millions d'acres (b), à

(a) Ce livre vient d'être publié par un homme d'esprit très-instruit de l'état politique & économique d'Angleterre. Les observations que nous insérons ici nous ont été communiquées en anglois, & sont l'ouvrage d'un habile homme. Nous ne doutons pas que l'Auteur du *Bilan* n'ait de bonnes raisons à opposer à cet adversaire : nous sommes très-disposés à insérer sa réponse, s'il juge à propos de nous l'envoyer. Il est plus essentiel que jamais pour toutes les Nations de connoître les moyens & les ressources de la Grande-Bretagne ; & une discussion propre à jetter de la lumiere sur cet objet important, ne peut qu'être intéressante & utile.

(b) L'acre d'Angleterre contient ordinai-

11 liv. par acre, & le total du revenu des terres des propriétaires de l'Angleterre proprement dite. Il soutient que l'Ecosse, l'Irlande, les Isles, les Colonies & tout le commerce n'ont rien ajouté à cette somme; qu'au contraire, depuis la révolution ou le regne de Guillaume, cette somme a souffert des diminutions annuelles sur tous ces articles. Il ajoute que toutes les dépenses extraordinaires faites au-dehors, les autres déboursemens & exportations d'especes causés par les différentes guerres, ont été procurées par des emprunts dont le tiers a été fourni par les étrangers.

Pour répondre à cette doctrine inouie, je prierai l'Auteur de nous dire ce qui a formé le capital des richesses d'Angleterre, qui en 1688 se montoient à 88 millions sterling. Dans ce total sont compris les monnoies de toute espece, la vaisselle & tous les ouvrages en or & en argent, les bijoux, le bétail, les bâtimens & tous les autres effets mobiliers quelconques, propres

rement 720 pieds de Roi de long, & 72 de large.

à être convertis en argent, excepté les terres. D'après des relations exactes, il est prouvé que ces richesses, depuis 1600 jusqu'en 1688, ne s'étoient guere moins accrues que d'un million, & souvent de deux par année. Selon toutes les probabilités, elles se montent présentement à plus de 150 millions sterling.

Je ferai encore une question à notre Auteur : d'où sont venues les sommes prêtées par la Nation au Gouvernement, puisqu'il convient que la Nation en a avancé les deux tiers revenant à plus de 80 millions sterling ? & pense-t-il que la circulation du papier n'a aucune valeur ? Ces détails ne lui paroissent-ils pas valoir la peine d'une explication ? Un exemple bien simple pourra peut-être plus aisément fixer l'attention du Lecteur.

Supposons une Nation composée d'un Chef & de neuf Electeurs : le Chef sera l'emblême du Roi & du Gouvernement d'Angleterre ; la Nation sera représentée par les neuf Electeurs. Je suppose que chaque Electeur possede deux millions sterling de revenu, sous la condition d'en donner

un par an, en tems de paix comme en tems de guerre, au Chef pour toutes ses dépenses, ses charges particulieres & celles du Gouvernement. L'emploi de cette somme ne pourroit se convertir à aucun autre usage, & devroit toujours se faire avec le consentement des neuf Electeurs.

Le Chef, par les dépenses extraordinaires de la guerre, par défaut d'économie & par l'augmentation du luxe, dépense au-delà de ses revenus & est obligé chaque année de recourir à l'emprunt : les neuf Electeurs cependant ont payé régulierement une moitié de leur revenu, ou la taxe à laquelle ils étoient imposés pour le soutien du Gouvernement ; ils s'étoient attachés avec soin à l'amélioration de leurs terres & à l'accroissement de leurs possessions. Les plus jeunes de leurs enfans, avec la part du revenu de ces biens, qui leur étoit échue en partage pour leur patrimoine, avoient fait un commerce étendu & lucratif & avoient accru leur patrimoine à un tel degré, qu'il pouvoit balancer le revenu entier des Electeurs, ou le produit entier des terres.

Les Electeurs & leurs représentans se réunissent avec les représentans du commerce, afin d'examiner les moyens qu'on leur propose pour soutenir la Nation & secourir le Chef. Ils conviennent d'avancer à celui-ci, année par année, de grandes sommes hypothéquées sur les neuf millions que, selon le premier pacte, ils lui donnoient annuellement. Dans le cours de ces événemens, le commerce prenant toujours de nouveaux accroissemens, le Chef, les Propriétaires des terres & les Commerçans, pour donner plus d'activité à la circulation, établissent par degrés un papier de crédit en billets, obligations, *&c.* représentant l'argent monnoyé, de même usage que l'or & l'argent, & d'un emploi plus commode. Les Propriétaires des terres & les Commerçans reçoivent régulierement l'intérêt des sommes qu'ils ont prêtées; le crédit est si sacré, que chaque individu peut avoir son capital payé en tout tems, par une opération d'une demi-heure à la *Bourse*. S'il veut recevoir le tout en especes, il peut vendre le papier à un autre. En

tems de paix l'acheteur & le vendeur ſont toujours au pair.

En même tems que les Electeurs & leurs familles, ou la Nation, ont fait ces avances au Chef ou au Gouvernement, ils ont tellement accru leur capital, qu'en 1600 il montoit à 17 millions ſterling, qu'en 1688 il montoit à quatre-vingt huit millions ſterling. Cela eſt démontré dans les calculs de M. Davenant; & ſi l'on accorde ſeulement une augmentation de 500000 livres par an juſqu'en 1762, ce qui eſt le moins que puiſſe accorder toute perſonne un peu au fait du commerce d'Angleterre, le total ſe monte à 124 millions ſterling.

Demandons préſentement d'où proviennent ces grandes ſommes? L'Auteur avoue qu'une moitié du produit des terres eſt tout ce que l'Angleterre paye aujourd'hui (en 1762) par la taxe & toutes les charges publiques; & je ſuis perſuadé que les Propriétaires des terres, après avoir payé une moitié de leurs revenus en taxes envers le Chef & le Public, & après avoir donné un patrimoine à chacun de leurs enfans, dépenſent le reſte, ſur-tout depuis ces

dernieres années, où les progrès du luxe & de l'extravagance augmentent à vue d'œil. Ces sommes ne peuvent donc être prises sur les épargnes & sur l'économie des Propriétaires de terres; elles doivent venir du commerce & d'une circulation active dans tous les pays de la domination angloise. A l'égard du papier qui circule en Angleterre, comme les billets, les obligations & autres effets négociables, on peut les mettre au nombre des richesses réelles, puisqu'on peut les convertir à volonté en especes, puisqu'on peut acheter par leur moyen, de même qu'avec de l'or & de l'argent, toutes sortes de marchandises, non-seulement dans la Grande-Bretagne, mais encore dans les marchés les plus considérables de l'Europe : je veux dire en Hollande où le papier des fonds publics de Londres est négocié couramment. Si ce signe représentatif a la même valeur & les mêmes usages que la monnoie, je n'y vois aucune différence avec les especes réelles.

Supposons, par exemple, que les Electeurs ou la Nation, au lieu de porter leur argent à leur Roi, le placent dans

les fonds publics de France, dans la banque de Venise & de Gênes; que la France, Venise & Gênes ayent donné leurs formes usuelles de sûreté en papier négociable en Angleterre, ces effets, en circulant dans ce royaume, ne deviendroient-ils pas des richesses de niveau avec l'or & l'argent? N'auroient-ils pas aussi constamment la même valeur, tant que le crédit de France, de Venise & de Gênes conserveroit sa réputation?

Il est évident, d'après tout ce qu'on vient de dire, que, quoique le Gouvernement soit pauvre, la Nation est très-riche & que même si la guerre continuoit, elle seroit en état de soutenir le Gouvernement & de payer régulierement l'intérêt des sommes qu'il faudroit lever pour des subsides extraordinaires; & comme la seule dette à laquelle la Nation soit engagée est ce qui a été avancé par les étrangers, le tiers du fonds ou du capital de l'Angleterre, sans y comprendre les terres, suffit pour l'acquitter, en supposant que le fonds capital de la Nation soit équivalent à toutes les dettes du Gouvernement. Je suis convaincu que ce

capital excede de beaucoup la somme de 140 millions sterling. Cette opération faite, deux tiers de ce capital, avec les richesses qui circulent par le papier & qui équivalent à de la monnoie, resteroient pour le commerce & l'agriculture, outre les acquisitions qui peuvent s'ensuivre des succès des Anglois dans la guerre présente.

En un mot il y a une erreur sensible répandue dans tout l'ouvrage dont nous parlons. L'Auteur ne fait point de distinction entre le Gouvernement & la Nation, & souvent ce qu'il dit de la Nation n'est applicable qu'au Gouvernement.

Il dit que si la France poussoit l'amélioration de ses terres à un aussi haut degré de perfection qu'on l'a fait en Angleterre, les revenus que cet article produiroit monteroient au double de ce qu'il rapporte en Angleterre, parce que le nombre des acres propres à la culture est plus du double, & qu'il y a une plus grande variété dans les productions. Mais ce ne seroit pas un ouvrage aussi facile qu'il l'avance : il faudroit changer plusieurs des loix fondamentales & des plus anciennes

coutumes, & même le génie des Peuples. Il en feroit de même de la conftitution des hommes & des animaux : il faudroit les nourrir auffi bien qu'ils le font en Angleterre ; & peut-être après une génération, deviendroient-ils auffi vigoureux qu'en ce pays. Mais je fuis convaincu que dans la fituation préfente des affaires, un million d'hommes & de chevaux en Angleterre peuvent labourer une auffi grande quantité de terre que le double de ce nombre en France, fi l'on y veut labourer au même degré de perfection.

On peut apprécier les revenus de l'Angleterre proprement dite, en les plaçant fous un autre point de vue. D'après les calculs les plus juftes, on a compté que le nombre des habitans de l'Angleterre fe monte à fept millions; que pour leur fubfiftance néceffaire, le vêtement & le logement à 5 fols par jour, ils dépenfent l'un portant l'autre 7 livres fterling & 10 fchelins par an. Cela a été calculé en 1688, en mettant les chofes au plus bas. Cette fomme fe monte environ à 50 millions. Je ne vois pas pourquoi l'on n'a pas fait le même calcul à l'égard des

chevaux & des bestiaux noirs. En supposant la moitié moins à 5 sols par jour, cela se monteroit à 25 millions sterling; ce qui fait en tout 75 millions sterling de dépenses annuelles ou consommation du produit des terres & des manufactures. Ajoutez à cela le fonds capital de l'Angleterre seulement de 24 millions, consistant en especes & en tout ce qui peut se convertir en argent, excepté les terres; si vous y joignez encore les richesses qui circulent en papier (*a*), & l'activité & le mouvement de la circulation dans toutes les parties de la domination angloise, vous concevrez facilement combien il est absurde d'avancer que tous les revenus

(*a*) On peut y comprendre l'argent prêté au Gouvernement par la Nation, qui se monte à plus de 80 millions sterling qui circule en papier : de même que si la Nation avoit placé ces 80 millions en France, à Venise, à Gênes ou en Hollande. Le cours du papier n'est dans le vrai que le représentatif du capital de la Nation qui en fait la sûreté & qui par ce moyen circule continuellement dans la Nation. Ainsi ce capital & le cours du papier doivent être regardés comme une seule & même chose. Je laisse cet article à décider à de meilleurs Juges.

de

de l'Angleterre ſont compris dans la ſomme de 385 millions, ou environ 17 millions ſterling, qui, ſelon le ſentiment de l'Auteur, ſont le rapport annuel de toutes les terres cultivées, ou de 35 millions d'acres à 11 ſols par acre, & d'ajouter que, pour completter cette ſomme d'environ 17 millions ſterling du revenu des terres, il faut y comprendre tout le produit du commerce d'Angleterre & tous les avantages provenans du produit de l'Irlande, de l'Écoſſe & des autres colonies & établiſſemens appartenant à la domination angloiſe.

C'eſt encore une fauſſe expoſition de faits, que de ſuppoſer que ce qu'il appelle le revenu territorial, n'eſt que le tiers du total du rapport annuel de la terre. Alors le tout reviendroit à 50 millions ſterling : ce qui ſuffiroit à peine pour les dépenſes néceſſaires de 7 millions d'hommes à 5 ſols par jour l'un portant l'autre. D'où proviennent donc toutes les autres richeſſes dont j'ai parlé ? Ce doit être d'un commerce étendu & certainement avantageux. Le rapport annuel des terres, au lieu de 50 millions, ſe monte proba-

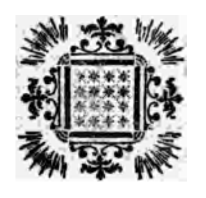
blement à près de 60 millions, par le moyen de ce commerce général & lucratif : d'où l'Auteur convient lui-même que le produit des terres en Angleterre est égal au produit des terres en France, & que tandis que le commerce de France est réduit à une circulation intérieure, celui de l'Angleterre est très-étendu, &, selon l'opinion de tout le monde, excepté de notre Auteur, est un trafic général & avantageux dans tous les coins de la terre.

Je terminerai ceci par une réflexion sur la question qu'on a élevée pour savoir laquelle des deux Nations est la plus en état de soutenir la guerre.

Il y a une distinction à faire entre la France & l'Angleterre en tems de guerre. Le Roi de France peut disposer facilement, & même avec une pleine autorité, des différentes ressources de la Nation : le Roi d'Angleterre au contraire ne le peut pas ; & le Gouvernement peut être dans une grande détresse, tandis que la Nation est riche & florissante. Nous en avons maintenant un exemple frappant dans la république de Hollande : la Nation a des richesses immenses, & le Gouverne-

ment, par la nature de la conſtitution, ne peut diſpoſer des grandes reſſources de la Nation, ni par conſéquent faire éclater ſon pouvoir d'une maniere conforme à ſes richeſſes, à moins qu'une combinaiſon de circonſtances extraordinaires ne force le conſentement unanime de toute la Nation.

Ainſi il peut arriver que le Roi & le Gouvernement de France, même tandis que la Nation n'eſt pas ſi riche que l'Angleterre, ait en tems de guerre de plus grandes reſſources que le Gouvernement Anglois, même dans l'article de finances.



ARTICLE IV.

THE Idler. London, For Newbury, 1761.

« L'OISIF, ouvrage périodique dans » le goût du *Spectateur*. A Londres, » chez *Nevvbury*, 1761 ».

NOUS avons déja fait connoître quelques morceaux de ces feuilles qui avoient paru d'abord détachées, & qu'on a depuis recueillies en deux volumes *in*-12. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit sur ce genre d'ouvrage en général, & sur *l'Oisif* en particulier. On peut revoir nos volumes de septembre 1760 & octobre 1761. Nous nous contenterons de choisir dans le recueil les morceaux les plus propres à en faire connoître la maniere & le caractere.

I.

ON a observé que lorsque deux Anglois se rencontrent, les premiers propos roulent sur la pluie & le beau

tems; ils se hâtent & se disent mutuellement ce que l'un & l'autre doivent savoir déja, que le tems est chaud ou froid, pluvieux ou serein, &c.

Parmi le grand nombre de ceux qui aiment les subtilités & les paradoxes, il se trouve des gens qui cherchent dans le climat le principe des institutions civiles de chaque pays, qui imputent la liberté & la servitude à la température de l'air, qui peuvent fixer le méridien du vice & de la vertu, & nous dire à quel degré de latitude doivent se trouver le courage ou la timidité, la science ou l'ignorance, &c.

Une légere connoissance du monde & une connoissance médiocre de l'histoire suffisent pour dissiper ces songes d'une spéculation frivole & pour détromper de ces chimeres tout esprit droit en qui le goût de la singularité n'aura point étouffé l'amour de la vérité. Les formes diverses de gouvernement ne sont pas ordinairement le résultat d'une longue & profonde délibération; elles ont été déterminées par le hasard dans les assemblées populaires, ou par l'autorité despotique dans les pays de conquête. Les loix sont

ordinairement le produit des circonſtances & ſouvent du caprice, l'ouvrage d'un petit nombre d'hommes, & quelquefois d'un ſeul. Toutes les Nations ont changé de caractere ; aujourd'hui la ſervitude n'eſt nulle part ſupportée avec plus de patience que dans les contrées habitées autrefois par les plus ardens fanatiques de la liberté.

Mais les coutumes nationales ne peuvent réſulter que d'un accord général ; le choix & non l'autorité les produit, & elles ne durent qu'autant que durent leurs cauſes. Si l'Anglois s'occupe ſi fort du tems qu'il fait, c'eſt la conſéquence naturelle de l'inſtabilité même du tems & de l'incertitude des ſaiſons. Dans pluſieurs parties du monde, la ſécchereſſe & l'humidité arrivent régulierement à certains périodes ; mais dans notre iſle chacun va ſe coucher ſans pouvoir conjecturer s'il trouvera au matin un athmoſphere nébuleux ou ſerein, ſi ſon ſommeil ſera tranquille ou troublé par l'orage. Nous nous félicitons donc mutuellement du beau tems, parce que nous nous regardons comme échappés à quelque choſe que nous craignions, & nous nous

plaignons du mauvais tems, parce qu'il nous prive de quelque chose que nous espérions.

Telle est la cause de l'usage que nous remarquons parmi nous : & quel est l'homme qui le traitera avec mépris ? Sera-ce l'homme de Cour, dont toute l'occupation est d'épier les regards d'un être aussi foible & aussi frivole que lui-même, & dont la vanité se borne à citer les noms de quelques personnages qui pourroient disparoître de dessus la terre sans y laisser de vuide ? Sera-ce le Propriétaire de fonds, qui arrête dans la rue tous ceux qu'il connoît, pour déplorer la ruine de l'Etat, parce que les effets publics perdent un écu sur la place ? Sera-ce le Nouvelliste, qui remplit sa tête d'événemens étrangers, de détails de sieges & d'escarmouches dont ni lui ni ses auditeurs ne ressentiront jamais les effets ? Le tems est un sujet bien plus noble & plus intéressant ; c'est l'état actuel du ciel & de la terre : l'abondance & la famine en dépendent, & plusieurs millions d'hommes en attendent leur subsistance.

Souvent aussi on s'entretient du tems

pour une autre raiſon moins honorable à mes chers compatriotes. Nos diſpoſitions ne changent que trop ſouvent avec la couleur du ciel : lorſque nous nous trouvons gais & de bonne humeur, nous en rendons graces à la puiſſance du ſoleil ; ou ſi nous tombons dans la triſteſſe ou dans la mauvaiſe humeur, nous en cherchons l'excuſe dans l'état de l'horiſon, & nous imputons notre chagrin au vent d'Eſt ou au brouillard.

Certainement rien n'eſt plus humiliant pour un être doué de raiſon, que d'abandonner ainſi ſes facultés à l'influence de l'air & de mettre ſous la dépendance du tems ou du vent, les ſeuls biens que la nature ait laiſſés à notre diſpoſition, la bienveillance & la tranquillité. Obſerver le ciel pour la nourriture de nos propres corps, c'eſt ſe ſoumettre à une condition de la nature ; mais s'adreſſer au ſoleil pour en recevoir le calme & la gaité, implorer les nuées pour ſe défendre contre la mélancolie, c'eſt une lâcheté de la pareſſe, une ſuperſtition de la ſottiſe.

Dans ce ſiecle de recherche & de

philosophie, où la superstition est couverte de mépris, où les préjugés & les prodiges n'en imposent plus aux hommes, nous trouvons cependant cette folie autorisée par des exemples fréquens. Ceux pour qui la queue d'une comete n'a plus rien d'effrayant, qui entendent avec la même tranquillité une corneille croacer à leur droite ou à leur gauche, ces mêmes hommes vous parleront des tems & des situations les plus propres aux ouvrages d'esprit, vous diront que leur imagination est exaltée par les zéphirs du printems, & que leur raison a plus de vigueur dans un tems clair & serein.

Si ceux qui livrent ainsi leur imagination aux fantômes puériles de la crédulité, renfermoient leurs préjugés au dedans d'eux-mêmes, ils pourroient régler leur propre vie sur l'état du barometre, sans aucun inconvénient pour le reste des hommes; mais répéter sérieusement que les ames sont sujettes à une espece de flux & de reflux, qu'il y a des esprits qui s'éveillent au printems, ou se mûrissent dans l'automne, d'autres qui s'étendent en été, ou se rétrécissent en hiver, c'est faire à des

enfans des contes de Fées & de revenans. Que résulte-t-il de semblables préjugés ? La frayeur trouvera toutes les maisons habitées par des esprits, & la paresse attendra sans cesse le moment de l'inspiration.

Cette distinction des saisons a été enfantée par l'imagination que le luxe a gâtée. Tous les jours sont clairs pour le tempérant, & toutes les heures sont propres pour le laborieux. Celui qui aura bien la résolution de mettre en œuvre ses facultés & d'exercer ses vertus, se rendra aisément supérieur aux saisons, & défiera le brouillard du matin & le serein du soir, les vents d'Est & les nuages du Sud.

Le Stoïcisme se vantoit d'affermir le cœur de l'homme contre toutes les secousses de la bonne ou de la mauvaise fortune, de le rendre inaccessible aux séductions des plaisirs, & invulnérable aux traits de la douleur; mais c'est le roman de la sagesse. Il y a des degrés de constance plus aisés & plus nécessaires; & tout homme, quelque peu de confiance qu'il ait en lui-même dans les extrêmes du bien & du mal, parviendra quand il voudra à lutter

contre la tyrannie du climat, & refusera d'asservir sa vertu & sa raison aux plus variables des choses humaines, aux changemens de tems & de saisons.

I I.

TANDIS que l'armée angloise passoit près de Quebec, au-travers d'une vaste prairie située entre un lac & une montagne, le Chef d'une petite Nation étoit assis sur un rocher, environné de sa tribu guerriere. Cet Indien caché dans les brossailles, contemploit l'art & la régularité de la discipline européenne. Le soir tomboit, on dressa les tentes : il observa la sécurité avec laquelle les Anglois reposoient pendant la nuit, & l'ordre avec lequel la marche recommençoit dès le matin. Il les suivit de l'œil aussi loin qu'il pût; & lorsque l'éloignement les eut dérobés à sa vue, il resta quelque tems absorbé dans un silence morne & pensif. Enfin il sortit de cette rêverie, & se tournant vers ses compagnons, « mes freres, leur dit-il, j'ai souvent oui raconter à nos vieillards qu'il y a eu un tems où nos ancêtres étoient les maîtres

absolus des forêts, des prés & des lacs de tous les pays où l'œil peut atteindre, où le pied peut se poser. Ils chassoient & pêchoient, mangeoient & dansoient; & lorsqu'ils avoient besoin de repos, ils se couchoient sous le premier arbre, sans crainte & sans danger; ils changeoient d'habitations selon que les saisons, leur commodité ou la curiosité les y engageoient; quelquefois ils recueilloient les fruits de la montagne, quelquefois ils se jouoient dans leurs canots le long de la côte.

Nos peres avoient vu s'écouler ainsi un grand nombre d'années, & peut-être de siecles, dans l'abondance & la tranquillité, lorsqu'enfin une nouvelle race d'hommes sortit du grand Océan & entra dans notre pays. Ils s'enfermerent dans des habitations de pierres, dans lesquelles nos ancêtres ne pouvoient pénétrer par la violence, & qu'ils ne pouvoient détruire par le feu. Ces hommes extraordinaires sortoient de ces forteresses, quelquefois couverts, comme l'*Armadillo*, d'écailles d'où la fleche rebondissoit sur celui qui l'avoit lancée, quelquefois portés par des animaux puissans qu'on n'avoit

jamais vus dans nos vallées & dans nos forêts, & dont la force & la vîtesse étoient telles qu'on tentoit vainement & de leur résister & de les fuir. Ces brigands formidables parcouroient le continent, massacrant avec fureur ceux qui leur résistoient, & égorgeant pour leur plaisir ceux qui se soumettoient. Parmi ceux de nos ancêtres qui échapperent à cet épouvantable carnage, quelques-uns ensévelis dans des cavernes, furent condamnés à tirer de la terre les métaux pour leurs nouveaux maîtres; quelques-uns furent occupés à cultiver ce terrein dont ces tyrans étrangers dévoroient les fruits; & lorsque le travail des mines & le tranchant de l'épée eurent exterminé toute la race des Naturels du pays, on mit à leur place des créatures humaines d'une autre espece & d'une autre couleur, amenées de quelques contrées lointaines, pour périr sous le poids de l'esclavage & de la peine.

Quelques-uns de ces étrangers vantent beaucoup leur humanité & leur clémence, parce qu'ils se contentent de s'emparer de nos champs & de nos pêcheries, de nous chasser sans nous

égorger de tous les endroits où l'agrément & la fertilité du terrein les invitent à s'établir, & de ne nous faire la guerre que lorsque nous prétendons rentrer dans notre propre pays.

D'autres prétendent avoir acheté le droit de résidence & de tyrannie; mais assurément l'insolence d'un semblable marché est plus outrageante que la domination ouverte & déclarée de la violence. Quelle récompense pourroit engager le possesseur d'un pays à y admettre un étranger plus puissant que lui-même? Il n'y a que la fraude ou la terreur qui puissent former de semblables contrats : ou ces étrangers avoient promis une protection qu'ils n'ont pas accordée, ou de l'instruction que nous n'avons pas reçue. Nous espérions ou d'être garantis par leurs secours de quelque autre mal, ou d'apprendre les Arts de l'Europe, par lesquels nous nous serions mis en état de nous défendre nous-mêmes; mais ils n'ont jamais employé leur pouvoir à notre défense; & pour leurs Arts, ils nous les ont toujours cachés avec soin. Ils ont parmi eux une loi écrite; ils se vantent de l'avoir reçue de celui

qui a fait le ciel & la terre, & ils disent que ceux qui s'y conformeront, jouiront d'une vie heureuse lorsqu'ils sortiront de celle-ci; pourquoi donc ne nous ont-ils pas communiqué cette loi? Ils la cachent parce qu'ils la violent. Comment en effet oseroient-ils la prêcher à une Nation Indienne, si, comme on me l'a dit, un de ses premiers préceptes leur défend de faire aux autres ce qu'ils ne voudroient pas que les autres leur fissent.

Mais le tems approche peut-être où l'orgueil des conquérans sera abaissé, où les cruautés des usurpateurs seront punies. Ces enfans de la violence & de la cupidité ont déja commencé à tourner leurs épées les uns contre les autres; semblables aux animaux voraces, ils se déchirent pour le partage de leur proie, & nous vengent eux-mêmes des maux qu'ils nous ont faits. Regardons-les tranquillement s'entre-détruire, & n'oublions pas que la mort de chaque Européen délivre le pays d'un brigand & d'un tyran. Quels sont en effet les droits de l'une & de l'autre de ces Nations, si ce n'est les droits du vautour sur la colombe, & du tygre

ſur le daim ? Qu'ils continuent à ſoutenir, le fer à la main, leurs prétentions ſur des contrées qu'ils ne ſauroient peupler ; qu'ils achettent au prix du ſang & des dangers, l'honneur frivole de dominer ſur des montagnes qu'ils ne pourront jamais gravir, & ſur des rivieres qu'ils ne ſavent pas traverſer ; & pendant ce tems-là appliquons-nous à ſuivre leur diſcipline & apprenons à forger leurs armes ; & lorſqu'ils ſe feront affoiblis par leur mutuelle deſtruction, fondons ſur eux, détruiſons de cette race barbare tout ce qui pourra tomber ſous nos coups, forçons ce qui nous échappera de chercher un aſyle dans leurs vaiſſeaux, & reprenons notre premier empire ſur les contrées qui nous ont vu naître & que la nature nous a deſtinées.

III.

OMAR. Hiſtoire orientale.

OMAR, fils d'Huſſan, avoit paſſé ſoixante & quinze ans dans les honneurs & dans la proſpérité : la faveur de trois Calyphes ſucceſſifs l'avoit comblé de richeſſes ; & par-tout où il pa-

noissoit, les bénédictions du Peuple honoroient son passage.

Mais le bonheur de ce monde a un terme. La flamme consume son propre aliment. La fleur se dissipe en ses propres odeurs. La vigueur d'Omar étoit tombée; sa tête étoit dépouillée des cheveux dont la nature l'avoit ornée; la force avoit abandonné ses mains, & ses pieds n'avoient plus d'agilité. Il renvoya au Calyphe les clefs du dépôt & les sceaux du secret; il destina au repos & à la retraite les jours qui lui restoient à vivre, & il ne rechercha plus d'autre plaisir que le commerce des sages & la reconnoissance des bons.

Les facultés de son ame n'étoient point altérées par la vieillesse. Sa maison étoit toujours remplie d'hommes empressés de recevoir de lui les leçons de l'expérience, & de lui rendre les hommages de l'admiration & du respect. Caled, le fils du Vice-Roi d'Egypte, venoit chaque jour chez Omar de très-bonne-heure & n'en sortoit qu'à la nuit. Il étoit doué des charmes de la jeunesse, de l'éloquence & de la beauté. Omar admiroit son esprit & aimoit sa docilité. Apprenez-moi,

lui dit un jour Caled, ô vous dont la voix s'eſt fait reſpecter des Nations, & dont la ſageſſe eſt connue aux extrémités de l'Aſie! apprenez-moi comment je pourrai reſſembler à Omar *le Prudent*. Les moyens par leſquels vous avez ſçu obtenir le pouvoir & le conſerver, ne vous ſont plus néceſſaires. Découvrez-moi le ſecret de votre conduite, & dévoilez à mes yeux le plan ſur lequel votre ſageſſe a élevé votre fortune.

Jeune homme, dit Omar, ne repoſe pas ton bonheur ſur le plan de vie que tu auras formé. Les plus beaux projets deviennent le jouet de l'enchaînement inévitable des choſes, & la fortune diſpoſe preſque toujours de l'homme le plus ſage, malgré lui. J'avois vingt ans, lorſque je jettai mes premiers regards ſur le monde. J'étois aſſis un jour dans une forêt, penché contre un cedre dont le feuillage ombrageoit ma tête; je méditois ſur les conditions diverſes de l'humanité, & je me diſois à moi-même : la nature a donné ſoixante - dix ans de vie à l'homme; il m'en reſte encore cinquante: je donnerai les dix premieres

à l'étude & à la Philosophie ; je consacrerai les dix suivantes à voyager dans les pays étrangers. J'acquerrai de la science & j'obtiendrai des honneurs ; je serai reçu dans les villes où je passerai aux acclamations du Peuple, & tous les jeunes gens qui cherchent la science solliciteront mon amitié. Vingt années d'études & d'observations jetteront dans mon esprit des vérités & des principes dont le développement, l'usage & l'application occuperont le reste de ma vie. Je goûterai le plaisir intarissable d'amasser sans cesse des richesses intellectuelles ; je me préparerai des plaisirs pour tous les momens, & je ne craindrai pas d'être fatigué de moi-même. Je ne veux cependant pas m'écarter trop des routes communes de la vie ; je ne renoncerai point aux douceurs que la nature a attachées au commerce des femmes ; j'épouserai une jeune fille, fraîche comme le printems, belle comme les Houris, & sage comme Zobéide ; je vivrai avec elle vingt ans dans les fauxbourgs de Bagdad, au milieu des plaisirs que l'imagination pourra inventer & que la richesse

pourra procurer. Alors je me retirerai dans une habitation champêtre; là je passerai mes derniers jours dans l'obscurité & la contemplation; j'attendrai la mort sans m'en occuper, & je la recevrai sans effroi. Je promets bien sur-tout de ne jamais faire dépendre mon bonheur du sourire des Rois, & de ne point exposer ma vertu aux artifices & aux séductions des Cours. Je ne rechercherai jamais les hommes, & je ne troublerai point le repos de ma vie en m'occupant des affaires publiques. Tel fut le plan que je formai & que je regardai dès ce moment comme la regle inviolable de ma conduite.

J'avois destiné la premiere partie du tems qui me restoit à la recherche de la vérité, & je ne trouvois rien qui pût s'opposer à ces vues : je ne voyois au-dehors nul obstacle, je ne sentois en moi aucunes passions qui pussent me détourner de mon projet. La science me paroissoit la distinction la plus flatteuse, le plaisir le plus attrayant que l'homme pût rechercher ; cependant les jours s'écouloient, les mois se succédoient avec une rapidité inconcevable, & je m'apperçus que sept de

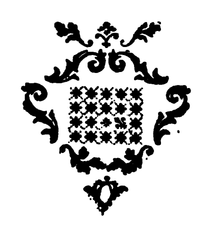
ces dix premieres années que j'avois destinées à l'étude, s'étoient déja évanouies sans laisser de traces après elles. Je sentis la nécessité de différer mon plan de voyages; car à quoi bon aller chercher des connoissances bien loin, tandis qu'il reste autour de soi tant de choses à apprendre ? Je m'enfermai pendant quatre ans, & je m'appliquai sans relâche à l'étude des loix de l'Empire. Le bruit de ma science parvint bientôt aux oreilles des Juges; on voulut me connoître, on me trouva en état de répondre sur les cas difficiles & douteux, & je reçus ordre de paroître au pied du trône du Calyphe. On m'écouta avec attention, on me consulta avec confiance, & l'amour de la louange échauffa mon cœur.

Je n'avois cependant pas renoncé au dessein de voir les contrées éloignées; j'écoutois avec ravissement les relations des voyageurs; je prenois quelquefois la résolution de demander au Calyphe la permission de quitter mes emplois pour avoir le loisir de satisfaire l'avidité de mon ame pour les objets nouveaux : mais ma présence paroissoit toujours nécessaire, & le tor-

rent des affaires m'entraînoit avec lui. Je craignois quelquefois qu'on ne me ſoupçonnât de mécontentement, d'autres fois qu'on ne m'accuſât d'ingratitude ; mais comme je ne perdois jamais de vue ce projet de voyager, je ne voulois pas m'enchaîner par les liens du mariage.

Lorſque j'eus acquis ma cinquantieme année, je commençai à ſentir que le tems des voyages étoit paſſé ; je jugeai plus ſage de m'en tenir au genre de félicité qui étoit encore en mon pouvoir, & de chercher dans les plaiſirs domeſtiques un ſoulagement aux ennuis de ma vie publique. Je voulois une compagne ; mais un homme de cinquante ans ne trouve pas aiſément une jeune fille fraîche comme le printems, belle comme les Houris, & ſage comme Zobéide. Je cherchai & je refuſai, je conſultai & je délibérai, juſqu'à ce qu'enfin je me trouvai à ma ſoixante-deuxieme année, & j'eus honte de penſer à de jeunes filles. Il ne me reſtoit que la retraite, & je n'aurois peut-être jamais trouvé le moment de la retraite, ſi la maladie n'étoit venue m'arracher par force aux affaires publiques.

Tel étoit mon plan, & telles en furent les suites. Avec une soif insatiable de connoissances, je vis se dissiper sans fruit les années de l'instruction; avec le desir le plus vif de parcourir les pays étrangers, j'ai toujours habité la même ville; avec les plus belles espérances de la félicité conjugale, j'ai vécu sans femmes; & avec les plus constantes résolutions de finir mes jours dans la retraite & la contemplation, je vois ma vie prête à s'éteindre au milieu des murs de Bagdad.



ARTICLE V.

DE l'origine & des progrès du Gouvernement féodal. (1)

LA loi féodale eſt la baſe principale de la Juriſprudence & du Gouvernement politique que les Normands ont établis en Angleterre. Il eſt donc important de ſe former une juſte idée de cette loi, afin de bien connoître l'état non-ſeulement de ce royaume, mais encore des autres royaumes de l'Europe, leſquels étoient alors gouvernés par des inſtitutions ſemblables.

Lorſque les Peuples du Nord eurent ſubjugué les provinces de l'Empire Romain, ils furent obligés d'établir un ſyſtême de Gouvernement qui pût garantir leurs conquêtes & contre la révolte de leurs ſujets nombreux, & contre les irruptions des autres Tribus qui pourroient être tentées de leur

(1) Ce morceau eſt tiré des deux nouveaux volumes de *l'Hiſtoire d'Angleterre*, par M. *Hum.* Voyez notre Journal de Mai dernier.

enlever

enlever ces nouvelles acquiſitions. La ſituation ſinguliere où ils ſe trouvoient par la conquête, les força à s'écarter des inſtitutions qui avoient toujours prévalu parmi eux lorſqu'ils vivoient dans les forêts de la Germanie : cependant il étoit naturel qu'ils retinſſent de leurs anciennes coutumes tout ce qui étoit compatible avec leur nouvel établiſſement.

Les gouvernemens de la Germanie, qui formoient plutôt des confédérations de Guerriers indépendans que des ſyſtêmes de ſubordination civile, tiroient leur principale force de pluſieurs aſſociations inférieures & volontaires que des individus formoient ſous un Chef particulier, & que l'honneur ordonnoit de maintenir avec la fidélité la plus inviolable. La gloire des Chefs conſiſtoit dans le nombre & dans la bravoure de ſes ſuivans. Le devoir des ſuivans exigeoit qu'ils accompagnaſſent leur Chef dans toutes les guerres & dans tous les dangers, qu'ils combattiſſent & périſſent à ſes côtés, & qu'ils regardaſſent ſon eſtime & ſa faveur comme une récompenſe ſuffiſante de leurs ſervices. Le Prince lui-même n'étoit qu'un

Chef principal que sa bravoure ou sa noblesse avoit fait choisir parmi les autres, & qui tiroit tout son pouvoir de l'association volontaire ou de l'attachement personnel des autres Chefs.

Lorsqu'une Tribu, gouvernée selon ce systême & animée par ces principes, conquéroit un territoire considérable, les vainqueurs sentoient bien que, quoiqu'il leur fût important de se maintenir dans un état de guerre, cependant ils ne pouvoient ni rester réunis en corps, ni prendre leurs quartiers dans des garnisons différentes; leurs mœurs ne leur permettoient pas d'employer les expédiens dont une Nation civilisée se seroit servie dans une situation semblable. Leur ignorance dans l'art de la finance, & peut-être les dévastations, inséparables des conquêtes violentes, les mettoient dans l'impossibilité de lever des taxes suffisantes pour payer de nombreuses armées; & l'aversion qu'ils avoient pour une subordination civile, jointe à leur goût pour les plaisirs champêtres, leur auroit rendu la vie des camps & des garnisons odieuse & insupportable, si elle eût continué dans les tems de la paix.

Ils s'emparerent donc d'une partie des terres conquises; ils en assignerent une portion pour soutenir la dignité de leur Prince & pourvoir aux besoins du gouvernement, & ils distribuerent d'autres portions, sous le titre de fiefs, à leurs Chefs. Ceux-ci firent une nouvelle distribution parmi leurs suivans. La condition expresse attachée à toutes ces concessions, étoit qu'on pourroit les retirer à volonté, & que le possesseur, tant qu'il en jouiroit, seroit prêt à prendre les armes pour la défense de la Nation. Quoique les conquérans se séparassent immédiatement après la conquête pour aller jouir de leurs nouvelles acquisitions, leur inclination guerriere les tenoit toujours disposés à remplir les conditions de leurs engagemens. Ils s'assembloient au premier danger; leur attachement habituel à leur Chef les soumettoit sans effort à ses ordres : ainsi il y avoit une force militaire, & reguliere, quoique cachée, toujours prête à défendre en toute occasion l'intérêt & les honneurs de la communauté.

Nous ne devons pas imaginer que ces conquérans du Nord se soient em-

parés de la totalité, ou même de la plus grande partie des terres conquises, ni que le pays entier ait été soumis à ces services militaires. Cette supposition est détruite par l'histoire de toutes les Nations du continent. L'idée même que l'Historien Romain nous a laissée des mœurs des Germains, peut nous convaincre que cette Nation hardie ne se seroit jamais contentée d'une subsistance aussi précaire, & qu'elle n'eût point combattu pour se procurer des établissemens qui ne devoient durer qu'autant qu'il plairoit au Souverain. Quoique les Chefs de guerre acceptassent des terres qui, étant considérées comme une espece de paye militaire, pouvoient leur être retirées, ils en possédérent aussi d'héréditaires & d'indépendantes qui les mettroient en état de maintenir leur liberté naturelle, & de défendre, sans la faveur de la Cour, l'honneur de leur rang & de leur famille.

Mais il y a une grande différence pour les effets entre une subsistance pécuniaire distribuée à certains termes, & des terres assignées à condition du service militaire. Cette paye délivrée

aux Guerriers toutes les semaines, tous les mois ou tous les ans, conserve toujours l'idée d'une gratification volontaire de la part du Souverain, & rappelle au Soldat la condition précaire de sa commission; mais l'attachement qui se forme naturellement à la possession fixe d'une portion de terre, produit par degrés le sentiment de la propriété, & fait oublier au possesseur la dépendance de sa situation & la condition qui avoit été d'abord annexée au don. Il paroissoit juste que celui qui avoit semé & cultivé un champ, en recueillît la moisson: de-là les fiefs, qui étoient d'abord absolument précaires, mais qui devinrent bientôt annuels. L'homme qui avoit employé son tems & son argent à bâtir, à planter, à améliorer la terre qu'on lui avoit assignée, devoit jouir des fruits de son travail & de ses dépenses; de-là le terme de plusieurs années fixé à la possession des fiefs. Il auroit été dur de chasser de ses possessions un homme qui avoit toujours fait son devoir & rempli les conditions auxquelles il les tenoit: les Chefs se crurent donc, dans le période suivant, autorisés à

demander la jouissance des terres féodales pendant leur vie. On jugea enfin qu'un homme exposeroit plus volontiers sa vie dans le combat, s'il étoit assuré que sa famille héritât de ses possessions, & ne seroit pas exposée par sa mort à l'oppression & à l'indigence; de-là les fiefs devenus héréditaires dans les familles, descendant d'abord aux enfans, ensuite aux petits-enfans, aux freres, & enfin à des parens plus éloignés. L'idée de propriété succéda insensiblement à celui de paye militaire, & chaque siecle produisit quelque addition sensible à la solidité des possessions féodales.

Dans toutes ces acquisitions successives, le Chef étoit soutenu par ses vassaux qui, attachés à lui par des engagemens primitifs que fortifioit un commerce constant de bons offices, le résultat naturel du voisinage & de la dépendance, étoient disposés à le suivre contre tous ses ennemis, & lui rendoient volontairement, dans ses querelles particulieres, la même obéissance à laquelle les terres qu'ils avoient reçues les engageoient dans le cas des guerres étrangeres. Tandis que le Sei-

gneur faisoit valoir chaque jour de nouvelles prétentions pour s'assurer la possession du fief principal, les vassaux cherchoient à se procurer le même avantage, en donnant de la stabilité aux fiefs subordonnés dont ils jouissoient; & ils s'opposoient vigoureusement aux entreprises d'un Seigneur nouveau qui auroit voulu user du droit d'accorder la possession de leurs terres à ses seuls favoris & suivans. L'autorité du Souverain décroissoit par degrés : les Nobles se fortifiant chaque jour dans leur propre territoire par l'attachement de leurs vassaux, devinrent bientôt trop puissans pour craindre d'être dépouillés de leurs possessions par l'autorité du Prince, & ils s'assurerent enfin par la loi ce qu'ils avoient d'abord acquis par l'usurpation.

Pendant que la puissance souveraine étoit dans cette condition précaire, on sentit la différence qui se trouvoit entre les portions de territoire soumises aux *tenemens* féodaux, & celles qui étoient possédées par un titre libre ou allodial. Quoique ces dernieres possessions eussent été d'abord regardées

comme infiniment préférables, on s'apperçut bientôt que les changemens progreſſifs qui s'étoient introduits dans la Juriſprudence génerale & particuliere, les avoient rendues d'une condition inférieure à celle des fiefs. Les poſſeſſeurs d'un territoire féodal, unis par une ſubordination reguliere ſous un ſeul Chef, & par l'attachement mutuel des vaſſaux, avoient le même avantage ſur les propriétaires de francaleu, qu'une armée diſciplinée ſur une multitude diſperſée; auſſi ſe permettoient-ils avec impunité toutes ſortes d'injuſtices envers des voiſins ſans défenſe. Chacun ſe hâta donc de ſe procurer la protection dont il avoit beſoin; & tout propriétaire allodial, réſignant ſes poſſeſſions entre les mains du Roi ou de quelque Noble reſpecté pour ſa puiſſance ou ſa valeur, les recevoit enſuite de nouveau à la charge du ſervice militaire; condition qui, quoiqu'onéreuſe, étoit bien compenſée par l'avantage qui en réſultoit pour le propriétaire, d'être lié par les mêmes intérêts avec ſes voiſins, ſous la protection d'un Chef puiſſant. C'eſt

ainſi que l'altération du gouvernement politique entraîna néceſſairement l'extenſion du ſyſtême féodal. Les royaumes d'Europe étoient univerſellement diviſés en baronies, & celles-ci en fiefs inférieurs; l'attachement des vaſſaux à leurs Chefs, qui formoit d'abord une partie eſſentielle des mœurs germaines, ſe fortifia enſuite par les mêmes cauſes qui l'avoient fait naître, c'eſt-à-dire par la néceſſité d'une protèction mutuelle & par le commerce conſtant & réciproque de ſervices & de bienfaits entre le Chef & les membres.

Mais il y avoit une autre circonſtance qui affermiſſoit encore ces dépendances féodales & qui tendoit à unir les vaſſaux avec leur Seigneur par un nœud indiſſoluble. Les conquérans du Nord, auſſi-bien que les premiers habitans de la Grece & de Rome, ſe firent une politique, inévitable pour toutes les Nations qui ont fait des progrès médiocres dans la légiſlation; ils ont toujours uni la juriſdiction civile avec la puiſſance militaire. La loi n'étoit pas dans les commencemens une ſcience compliquée; elle conſiſ-

toit plutôt dans les maximes d'équité que dicte le sens commun, que dans une foule de principes subtils que des raisonnemens profonds appliquent par analogie à la multitude des cas divers. Un Officier étoit en état, quoiqu'il eût passé sa vie dans les camps, de décider toutes les contestations légales qui pouvoient s'élever dans le district commis à sa charge, & ses décisions devoient trouver une prompte & facile obéissance dans des hommes accoutumés à respecter sa personne & à agir sous son commandement. Le profit qui résultoit des punitions qui alors étoient presque toutes pécuniaires, est une autre raison qui lui faisoit desirer de conserver la puissance judiciaire ; & lorsque son fief devint héréditaire, cette autorité qui y étoit essentiellement attachée, fut transmise de même à sa postérité. Les Comtes & les autres Magistrats qui n'avoient qu'une puissance d'office, furent tentés, à l'imitation des Seigneurs féodaux auxquels ils ressembloient à plusieurs égards, de rendre leur dignité perpétuelle & héréditaire ; & dans le déclin du pouvoir monarchique, ils

ne trouverent pas de difficultés à réaliser leurs prétentions. Ainsi s'affermit & s'agrandit le vaste édifice de la domination féodale ; elle forma dans toute l'Europe une partie essentielle de la constitution politique ; & les Normands & les autres Barons qui suivirent la fortune de Guillaume, y étoient si fort accoutumés, qu'ils pouvoient à peine se former l'idée (*a*) d'une autre espece de gouvernement civil.

Comme les Saxons qui ont conquis l'Angleterre, avoient exterminé les anciens habitans, & qu'ils étoient défendus par la mer d'une nouvelle invasion, ils trouverent moins nécessaire de se maintenir dans une situation militaire. Les portions de terres qu'ils attachoient aux offices semblent avoir été de peu de valeur; pour cette raison elles resterent plus long-tems dans l'état primitif, & furent toujours possédées, tant qu'il plut au Souverain,

(*a*) Les Jurisconsultes mêmes regardoient le gouvernement féodal comme la base universelle de la Monarchie. *Regnum*, dit Bracton, *ex Comitatibus & Baronibus dicitur esse constitutum.*

par ceux qui étoient revêtus du coı mandement. Ces conditions étoient tr incertaines pour contenter les Ch Normands qui jouissoient dans le pays de possessions & de jurisdictic plus indépendantes. Guillaume fut do obligé d'imiter, dans sa nouvelle d tribution de terres, les formes de p session qui s'étoient universelleme établies sur le continent. L'Angleteı devint donc tout-à-coup un royaur féodal, reçut tous les avantages & f soumis à tous les inconvéniens qui r sultent de ce gouvernement civil.

On peut comparer ce tableau du go vernement féodal avec un excelle morceau sur le même sujet, que no avons extrait de la belle *Histoire d'* *cosse* de M. *Robertson*. Voyez not Journal de juin 1760.



ARTICLE VI.

LETTRES de M. DE LALANDE, *de l'Académie royale des Sciences, à M. l'Abbé* Arnaud, *sur les Ephémérides astronomiques du Pere* Hell, *pour l'année 1762, imprimées à Vienne en Autriche.*

MONSIEUR,

Il seroit peut-être un peu tard pour annoncer au public les *Ephémérides* de cette année, que le Pere Hell, Astronome impérial & royal de l'Université de Vienne, a données au public dès la fin de l'année derniere, si l'ouvrage qui porte ce titre, n'étoit beaucoup au-dessus de ce qu'il semble annoncer. On croit ordinairement que l'usage d'une Ephéméride se borne à l'année dont elle contient les calculs & pour laquelle elle est destinée; celles que le Pere Hell donne annuellement au public depuis 1757, renferment encore des tables intéressantes, des calculs immenses, des observations précieuses

pour l'Aſtronomie. Plus j'en connois l'importance, plus je m'empreſſe à les faire connoître par votre moyen. Vous avez ſouvent rendu juſtice à l'habileté de ce grand Aſtronome, ainſi je ne doute pas que vous ne ſecondiez avec plaiſir l'hommage que je lui rends à mon tour.

L'Aſtronomie a perdu cette année les trois hommes les plus célebres & les plus ſavans qu'il y eût eu depuis long-tems en Angleterre, en France & en Allemagne, M. Bradley, M. de la Caille, M. Mayer, tous trois célebres par des travaux immenſes ou par des découvertes admirables. Pour réparer, s'il eſt poſſible, une ſemblable perte, il nous faut des Aſtronomes auſſi laborieux & auſſi habiles que le Pere Hell; mais il s'en trouve bien peu.

Rara avis in terris, nigroque ſimillima cygno.

Le Pere Hell nous avoit fait eſpérer qu'il donneroit dès l'année derniere les Ephémérides pour 1763, afin que cet ouvrage publié une année d'avance, pût ſe répandre davantage & ſervir dans les pays étrangers & dans les

voyages de long cours ; ſa ſanté ne lui a pas encore permis de prendre une avance ſi conſidérable, & il me ſemble qu'il lui ſera difficile d'y parvenir ſans être ſecondé dans ſon travail.

Pluſieurs Académiciens inſtruits des talens & du mérite ſupérieur de ce célebre Aſtronome, ont fait ſolliciter puiſſamment le Miniſtere de Vienne & M. Van-Swieten qui préſide à l'Univerſité de cette capitale, en faveur du Pere Hell, afin d'obtenir les ſecours néceſſaires pour qu'il puiſſe ſe faire aider dans ſes travaux & partager avec un aide ſubalterne les détails prodigieux de ces Ephémérides, qui, à certains égards, pourroient être faits par des mains moins habiles. Le tems que lui donneroit un ſemblable ſecours, ſeroit employé bien plus utilement à des recherches profondes, à des obſervations eſſentielles : il en naîtroit ſans doute des découvertes que l'on ne prévoit pas. Que ne doit-on pas attendre d'un Savant tel que le P. Hell, lorſqu'il obtient le loiſir néceſſaire à ces études ſublimes ! Quelle perte pour les Sciences, quand un eſprit de cette trempe eſt accablé ſous

le poids d'un travail rebutant, d'un détail long & ennuyeux, ſans être aidé ni ſoulagé ! La Cour de Vienne protege trop & les Sciences & ceux qui les cultivent, pour ne pas reconnoître bientôt l'importance d'un ſemblable ſecours : jugeons-en par la magnificence avec laquelle l'Empereur ordonna il y a quelques années, à la ſollicitation de M. de la Condamine, que l'on fournît au Pere Ximenez, Jéſuite à Florence, les ſecours & les fonds néceſſaires à la reconſtruction du gnomon de la cathédrale de cette ville. Ces deux Jéſuites ſoutiennent avec honneur la gloire que leur Société s'eſt acquiſe dans les Sciences depuis deux ſiecles, & ils partageront ſans doute la protection de leurs auguſtes Souverains.

Parmi les calculs ordinaires d'une Ephéméride que le Pere Hell nous donne jour par jour & avec la plus grande préciſion poſſible, on trouve en particulier les longitudes du ſoleil calculées en ſecondes ſur les tables de M. de la Caille, & les longitudes de la lune ſur les tables de M. Mayer. Les calculateurs ſavent combien ces

nouvelles tables du ſoleil & de la lune l'emportent ſur toutes les autres par leur conformité avec le ciel, ſi ſouvent conſtatée par les Aſtronomes, & en même tems combien elles exigent de calculs, combien elles renferment d'équations. Il y a juſqu'à quatorze équations pour les lieux de la lune, ſans parler de celles de l'aphelie du nœud de la parallaxe & de la latitude. Le Pere Hell ajoute à cela l'aſcenſion droite & la déclinaiſon de la lune, ſon diametre horiſontal, ſon diametre apparent dans le méridien, le tems vrai de ſon paſſage, la hauteur apparente de ſon centre pour ce tems-là, & la durée de ſon paſſage par le méridien.

Les conjonctions vraies de la lune avec les étoiles fixes en heures & en minutes, avec la différence de latitude, les conjonctions des planetes, les aſpects, les phaſes, les paſſages des planetes dans le parallele des principales étoiles, rendent encore les Ephémérides du Pere Hell très-intéreſſantes pour les obſervateurs ; à l'égard des Satellites de Jupiter, leurs éclipſes ſont calculées ſur des tables nouvelles

que ce célebre Aſtronome a compoſées, quoiqu'il ne les ait pas rendues publiques. Il y ajoute les configurations des quatre Satellites pour tous les jours de chaque mois à une heure donnée, & même encore pour les heures des principales obſervations qui arrivent dans le mois; ces dernieres configurations ſont proprement les ſeules dont les Aſtronomes ayent beſoin: les autres ſont plutôt un objet de curioſité, dont le Pere Hell enrichit ſon ouvrage, qu'une choſe eſſentielle aux obſervateurs.

A la ſuite du catalogue d'étoiles, que le P. Hell a inſéré dans ſon livre, il ajoute les tables propres à calculer les mouvemens de préceſſion, d'aberration & de nutation, que les étoiles paroiſſent avoir: ces tables que les Aſtronomes ont ſans ceſſe à la main ne peuvent être mieux à leur place que dans un pareil livre, deſtiné à aider journellement les Aſtronomes dans leurs calculs & dans leurs obſervations.

On trouve encore pluſieurs autres tables auxiliaires dans cet ouvrage, telles que les réfractions, les parallaxes,

les arcs sémi-diurnes, &c. Le catalogue des taches de la lune, suivant Riccioli & Hevelius, accompagne une grande figure du disque lunaire que le Pere Hell a fait graver; & comme il se trouvoit plusieurs taches qui, dans la Sélénographie de Riccioli, ne portoient aucun nom d'Auteur, le P. Hell y a suppléé, en y mettant les noms de plusieurs Mathématiciens célebres, Halley, Flamsteed, Mallebranche, Tacquet, Schott, Regnault, Schmeler. Les quatre derniers manquoient dans la Selenographie du Pere Riccioli, au catalogue des Jésuites illustres dans les Sciences mathématiques, catalogue si nombreux, que j'ai péine à concevoir qu'on ait osé dans ces derniers tems dire qu'il y avoit eu peu de Mathématiciens dans cette Société.

Les Ephémérides dont je viens de vous rendre compte, Monsieur, renferment encore un ouvrage particulier, également intéressant sur le passage de Venus, observé l'année derniere : c'est un recueil de toutes les observations que le Pere Hell a pu faire, & de celles qu'il a pu rassembler de ce fameux passage, le détail

des méthodes qu'on y a employées, & les résultats que l'Auteur en a tirés. Les observations du P. Hell & celles de plusieurs de ses amis, faites à Vienne, les observations de S. E. M. le Cardinal de Luynes, de M. le Duc de Chaulnes & de tous les Astronomes de Paris, celles d'Anglererre, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, de Pologne, de Suede, de Moscovie, y sont rapportées en détail, avec les conséquences qui résultent de la plûpart. Vous rendîtes compte, Monsieur, l'année derniere, des plus remarquables; ainsi je n'insisterai pas sur les noms & le mérite des observateurs dont le P. Hell a inséré le travail dans son livre : vous voyez que c'est un recueil précieux de presque tout ce qui s'est fait dans l'Europe à ce sujet, le 6 juin 1761.

Lorsque le Pere Hell composoit son ouvrage, on n'avoit point encore reçu le détail des observations faites à Tobolsk en Sybérie & à l'isle Rodrigues dans l'Océan Ethiopique, par ordre de l'Académie; je dois à ce sujet une espece de supplément à l'ouvrage du Pere Hell.

Ces obſervations avoient pour but de déterminer la parallaxe du ſoleil, & par ſon moyen, la diſtance de toutes les planetes, tant entre elles que par rapport à nous : la parallaxe du ſoleil, que nous eſtimions ci-devant de 10 ſecondes & un quart, d'après les plus longues recherches qu'on avoit pu faire à ce ſujet, ſe trouve n'être que de 9 ſecondes & un quart, ſuivant le calcul que j'ai fait de toutes ces obſervations, & en prenant un milieu entre les différens réſultats qu'elles m'ont fournis. Le Pere Hell a eu la complaiſance de rapporter dans ſon ouvrage une lettre par laquelle je lui faiſois part l'année derniere de mes recherches ſur cette parallaxe du ſoleil : je trouvois environ 9 ſecondes, en ne faiſant uſage que des obſervations de Suede, & ſuppoſant 1 heure 3 minutes 10 ſecondes, pour la différence des méridiens entre Paris & Stokolm. J'ai trouvé un peu plus par les obſervations de M. Chappe ; mais le milieu entre toutes les déterminations me paroît de 9 ſecondes & un quart, comme je l'ai annoncé dans le Mémoire lu à la rentrée publique de

l'Académie des Sciences, qui se tint il y a quelques mois.

Le Pere Hell a joint à son ouvrage les éclipses des Satellites de Jupiter, qu'il a faites à Vienne en 1761, celles de M. Maraldi, de M. Baudouin, de M. Messier, & les miennes, faites à Paris la même année : c'est par l'erreur d'un des correspondans du Pere Hell, qu'on y trouve encore d'autres observations sous le nom de M. Rizzi Zannoni, habile Géographe, mais qui ne s'occupe point d'Astronomie. Je ne dirai pas la même chose du Pere Weifs, du Pere Steppling & du Pere Mayr, Jésuites dont l'habileté est connue des Astronomes, & dont le Pere Hell rapporte aussi les observations.

Après vous avoir entretenu, Monsieur, du mérite de cet ouvrage, il ne me reste qu'à vous faire observer combien mon témoignage est peu suspect dans cette matiere. Le R. P. Hell ne m'est connu que par ses livres & ses travaux. Je suis chargé à Paris d'un travail semblable au sien, *la Connoissance des mouvemens célestes*, que l'Académie publie chaque année ; mais loin de vouloir aspirer à être son ri-

val, je ne souhaiterois que de pouvoir m'acquitter de ma commission de maniere à soutenir le parallele.

J'ai l'honneur d'être, *&c.*

A Bourg en Bresse, *ce* 15 *août* 1762.



ARTICLE VII.

DES Tombeaux que l'on trouve encore dans la Grece (a).

ON trouve les tombeaux, ſuivant l'ancien uſage, ſur le chemin des villes ou des villages; ils ne ſont pas entourés de murs, comme nos cimetieres. Cet aſyle eſt toujours ſacré; il eſt déſigné dans tout l'Orient par les pierres qui honorent ceux qu'on y a enſévelis. Le marbre (*b*), les ornemens, les épitaphes diſtinguent les états, les rangs & les profeſſions. On ne manque pas de graver un ciſeau ſur la tombe d'un Sculpteur, des armes ſur celle d'un Militaire, & ainſi des autres. Cet uſage eſt ancien parmi les Grecs.

(*a*) Cet article eſt un autre fragment de l'ouvrage que M. Gnis prépare ſur le parallele de l'ancienne & de la nouvelle Grece, & que nous avons annoncé dans notre dernier Journal.

(*b*) *Traité des funér.* de Guichard, p. 114.

Meniſque,

Menisque, dit Sapho, a mis sur le tombeau de Pelagus son fils qui étoit pêcheur, une rame & une nasse, instrumens d'un métier si pénible.

Ainsi l'ombre d'Elpenor dit à Ulysse : « Elevez-moi un tombeau sur le bord de la mer, afin que ceux qui passent apprennent mon malheureux sort ; n'oubliez pas d'y mettre ma rame, pour désigner ma profession & le service que je vous ai rendu pendant ma vie ». *Odissée*, *l.* 21.

Le célebre Archimede, au rapport de Plutarque (*a*), voulut qu'on en usât de même à son égard ; il pria ses parens de mettre pour toute épitaphe sur son tombeau, un cylindre circonscrit à une sphere.

Les épitaphes des Grecs modernes conservent encore cette simplicité qui les caractérisoit anciennement & que les Latins avoient imitée, comme on peut en juger par celles que Virgile & Tibulle avoient dictées pour leurs tombeaux.

A Athenes, ce Philosophe Indien qui se brûla avec tant d'éclat & de

(*a*) Plut. *Vie de Marcell.*

ſolemnité (*a*), en préſence d'Auguſte, au grand étonnement des Grecs, n'eut qu'une ſimple épitaphe où on liſoit :

> *Cy gît* Zarmano Cheyas, *Indien de Bargoza, qui, ſelon l'uſage ancien de ſa Nation, s'eſt donné la mort à lui-même.*

Il eſt juſte de donner quelquefois des larmes à la perte de ceux de nos parens & de nos amis qui ne ſont plus. Fideles à ce ſentiment & à cet ancien uſage, les Grecs vont de tems en tems pleurer ſur les tombeaux, tandis que nous n'y ſommes conduits que par la religion, & cela dans un ſeul jour de l'année. Faut-il être ſurpris que nous ſoyons ſi fort éloignés de la nature ? Nous redoutons tout ce qui peut exercer notre ſenſibilité.

Pendant les fêtes de Pâques, que les Grecs célebrent avec tant de joie & d'éclat, il eſt un jour où ils ſe rendent enſemble ſur les tombeaux ; là ils pleurent leurs parens, leurs amis,

(*a*) *Hiſtoire des Emper.* de Crev. l. 1, p. 74, *in*-4°.

& peut-être la perte de leur liberté passée.

Ainsi, dit Aristoxene cité par Athénée (*a*), nous faisons ce que pratiquent les Possidoniens, situés sur le golfe de la mer Tyrrhéniene. Ils étoient Grecs autrefois; mais étant tombés dans la barbarie sous la domination des Tyrrhéniens & des Romains, & ayant été obligés de changer de mœurs & de langage, ils prennent un jour de fête des plus solemnels de la Grece, pour s'assembler & s'entretenir de leur ancienne langue, de leurs usages, de leurs loix, de leur patrie; & ils ne se séparent qu'après avoir versé des larmes sur le malheur de leur état présent.

Les Grecs, sous le joug des Turcs, n'auroient-ils pas autant de raison de s'affliger que les Possidoniens qui appelloient les Romains des *Barbares*?

En Arcadie, dit Pausanias, *tom.* 2, *pag.* 212, vous verrez dans la place publique de Phigalie, la sépulture de ces braves Oresthasiens dont j'ai parlé. Les Phigaliens vont pleurer tous les ans sur leurs tombeaux.

(*a*) Athen. *l.* 14, *p.* 632.

A Elis, dit le même Auteur, *t.* 4, *p.* 58, on a érigé à Achille un cénotaphe, en conséquence d'un certain Oracle; & dans le tems de la célébration des jeux funebres, à jour marqué & à l'heure que le soleil se couche, les femmes du pays viennent honorer les manes d'Achille & se frappent la poitrine, en pleurant ce héros.

J'observerai ici que les Marseillois, quoiqu'issus des Grecs, ne pleuroient point leurs morts; & je ne suis pas surpris que ce Peuple, dont les mœurs étoient si séveres qu'il avoit renoncé à tous les spectacles de la Grece, ait regardé l'usage des pleurs comme une expression purement extérieure & souvent affectée. On sait que les Grecs mettoient beaucoup d'ostentation & d'éclat dans les marques publiques qu'ils donnoient de joie & de douleur.

Les femmes Grecques aujourd'hui s'arrachent les cheveux, sur-tout aux enterremens. Autrefois elles coupoient leur chevelure sur le tombeau de leurs parens ou de leurs amis, & leur sacrifioient ainsi l'ornement dont elles étoient le plus jalouses.

« C'eſt ici, dit Sapho, la cendre de la belle Timas qui, avant d'être mariée, eſt deſcendue dans le ſombre royaume de Proſerpine. Après ſa mort, toutes ſes compagnes ont coupé leurs cheveux ſur ſon tombeau ». Un pareil ſacrifice étoit une marque non équivoque de tendreſſe & de douleur.

Excepté quelques hommes (*a*) privilégiés qui furent enterrés dans les temples, comme Acriſe & Cecrops, tous les autres, ainſi qu'on le pratique aujourd'hui, étoient enterrés hors des villes. Le ſpectacle de ces monumens, loin d'avoir rien d'affreux, n'eſt pas même auſſi triſte qu'on peut ſe le perſuader d'après les idées qu'il préſente. J'oſe même dire, comme ſi j'étois encore aſſis ſur les tombeaux des Grecs, qu'on s'y arrête avec plaiſir. La ſorte d'horreur qu'ils inſpirent eſt bien adoucie dans une vaſte campagne, par la variété des objets environnans. D'ailleurs la curioſité, l'humanité même trouvent à ſe ſatisfaire dans les inſcriptions qui animent ces monu-

---

(*a*) *Traité des funér.* de Guichard, l. 2, p. 218.

mens & où trop souvent les misérables humains reçoivent pour la premiere fois le prix de leurs vertus. Alors l'envie se taît, l'erreur a disparu. Que l'artifice & le mensonge soient le poison de la vie, mais que du moins la vérité soit écrite sur les tombeaux. Une promenade agréable nous conduit à ces monumens religieux où notre place est déja marquée. Ils semblent nous rapprocher de ceux qu'une absence éternelle sépare de nous, & nous inspirent presque toujours des réflexions utiles.

En effet, dans le silence de la nuit qui, pour me servir de l'expression d'un de nos Poëtes qu'on ne lit point,

Dessus son char d'ébene, environné d'étoiles,
Dans le sombre univers représente le jour.

Chapelain.

lorsque les vents enchaînés laissent regner le calme sur la vaste plaine des mers, éclairée par l'astre brillant dont les rayons semblent se jouer sur la surface immobile des flots, si je jouis, à la faveur de cette douce clarté, d'un spectacle immense; si, pour le goûter plus parfaitement

par le contraste, ma vue s'arrête sur des tombeaux que j'entrevois dans l'éloignement, & dont l'ombrage des arbres touffus qui les couvrent rend l'aspect plus lugubre, & redouble encore l'horreur dont je me sens pénétré : j'oppose alors au repos instantané de la nature qui bientôt va se réveiller avec tout son éclat, le sommeil éternel qui m'enleve sans retour mes semblables, mes parens & mes amis ; & ce souvenir me fait envisager sans effroi le terme de ces jours rapides qui précipitent mes pas vers le tombeau.

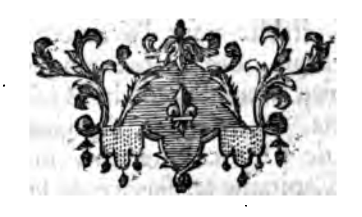
Je me rappelle en ce moment le beau paysage du célebre Poussin, où de jeunes Bergeres d'Arcadie, en conduisant des danses champêtres, trouvent tout-à-coup sous leurs pas le tombeau d'une de leurs compagnes, morte à la fleur de l'âge, avec cette courte inscription qui les arrête & suspend leur joie & leurs plaisirs : *Et in Arcadia ego* ; comme si elle leur disoit : *Et moi aussi je vivois comme vous dans l'heureuse Arcadie.*

La vue des tombeaux, loin de ternir les charmes de la campagne, ne

fait donc que les rendre plus intéreſſans.

Ne ſoyons pas ſurpris que les ouvrages des anciens ſoient pleins des réflexions que ce ſpectacle inſpire. Ils n'alloient point à la campagne, jamais ils ne rentroient chez eux, ſans avoir ſous les yeux ces monumens de zele & de piété ; l'image de leurs ancêtres leur étoit toujours préſente : ſouvent arrêtés à la vue des tombeaux, plus ſouvent occupés de la lecture, on peut dire qu'ils habitoient avec les morts plus encore qu'avec leurs contemporains. Auſſi trouve-t-on communément dans les Poëtes le tableau de la mort, à la ſuite de la plus vive image des jeux & des plaiſirs. Le vieux Anacréon laiſſe tomber ſa couronne de myrthe aux pieds d'un cyprès où ſes genoux tremblans l'obligent de ſe repoſer. Horace, au milieu des feſtins, entend les voix funebres ; il s'écrie tout-à-coup qu'il voit un tombeau hériſſé de ronces & d'épines, au bout de la route fleurie où il cueille encore les roſes de la volupté.

Telle étoit la morale de la philosophie payenne ; sur le bord de la tombe, elle appelloit les plaisirs. Les Grecs modernes, après avoir pleuré sur les tombeaux, y font encore des festins & des danses. La philosophie chrétienne déplore cet excès de délire & d'erreur ; elle fixe nos idées sur des objets plus grands, plus sérieux, plus conformes à la dignité de notre être, & sur-tout infiniment plus propres à faire le véritable bonheur.



ARTICLE VIII.

Le Socrate rustique, ou Description de la conduite économique & morale d'un Paysan Philosophe. Traduit de l'allemand de M. Hirzel, *premier Médecin de la République de Zuric, par un Officier Suisse au service de France, & dédié à l'Ami des hommes. Zuric, 1762.*

CET ouvrage intéressant & utile fait partie du premier volume des Mémoires allemands de la Société de Zuric, établie pour l'avancement de la Physique, des Mathématiques, de l'Histoire Naturelle, de la Médecine, des Arts, des Métiers, & principalement de l'Agriculture. M. Frey de Bâle, Capitaine au service de France, l'a traduit & l'a dédié à M. de Mirabeau qui chérit & éclaire toutes les Sociétés utiles. Le traducteur y a ajouté une préface très-bien faite, dans laquelle il détruit les idées peu avantageuses que quelques personnes ignorantes & frivoles ont encore sur la

Nation respectable & savante à laquelle il appartient & fait lui-même tant d'honneur. Nous nous empresserons toujours de justifier les élogesqu'on nous donne dans cette préface, pour avoir concouru à détruire ces préjugés ridicules & à faire rendre à la Nation Allemande la justice qu'elle mérite à tous égards.

Monsieur Frey est aussi auteur de plusieurs notes instructives dont l'ouvrage que nous annonçons est accompagné. « Je peux, dit-il, sans craindre » d'être tympanisé par les diseurs de » bons mots, offrir aux Lecteurs François la traduction d'un ouvrage qui » n'a d'autre objet que de faire connoître le mérite économique & » moral d'un Paysan Suisse qu'on ose » y comparer à Socrate & proposer » comme un modele à suivre. J'ai » même lieu d'espérer que cet ouvrage » sera bien reçu dans un tems où une » heureuse fermentation tourne tous » les esprits vers le bon & l'utile, où » les livres d'Agriculture ont pris la » place des romans & de tant d'autres » écrits fades & superficiels, & où en- » fin un Gouvernement sage & éclairé

» a ſçu mettre habilement à profit
» cette diſpoſition favorable des eſ-
» prits, qui annonce à la France les
» jours les plus heureux & les plus
» brillans, lorſque le calme qu'elle
» deſire, & pour lequel elle étoit prête
» à faire les plus grands ſacrifices, lui
» aura été rendu. Après avoir vu les
» bons effets que l'original avoit pro-
» duits dans ma patrie, j'en ai entre-
» pris la traduction, dans l'unique vue
» de procurer les mêmes avantages à
» une Nation que ma famille n'a ceſſé
» de ſervir depuis pluſieurs généra-
» tions, & que je ſers moi-même de-
» puis mon enfance ».

Le Socrate ruſtique dont on décrit les mœurs & les travaux, n'eſt point un caractere ſuppoſé; c'eſt un perſonnage qui exiſte, un Laboureur qui s'appelle *Jacques Goujer* & qui habite un village du canton de Zuric; ſes amis le nomment *Klijogg*, petit Jacques, titre ſous lequel notre Auteur le déſigne. Il vit avec un de ſes freres; leurs deux familles, quoique nombreuſes, ne forment qu'un ſeul ménage; ils labourent une grande poſſeſſion avec de grands ſuccès. Notre

Auteur décrit toute leur économie rurale, il en calcule les frais & les profits; nous regrettons de ne pouvoir le suivre dans tous ces détails, souvent trop liés pour être susceptibles d'extraits, & toujours relatifs à la culture de la Suisse. De la description des travaux de Klijogg, il résulte qu'une longue suite d'expériences lui a donné plusieurs pratiques utiles que les Agriculteurs savans ont découvertes par la théorie. Il a vu, par les essais qu'il a imaginés lui-même, que quelques-unes des nouveautés que les spéculateurs veulent introduire, ne sont peut-être pas toujours aussi avantageuses qu'on se l'imagine; il ne veut point qu'on coure avec trop d'ardeur & sans avoir bien connu les méthodes anciennes, après la nouveauté: il pense au contraire qu'il faudroit avant tout commencer par étudier à fond la nature du pays, & sur-tout les moyens que les plus industrieux & les plus laborieux économes mettent en usage pour rendre leurs terres plus fertiles: il ne s'agiroit alors que de rendre la connoissance de ces moyens commune à tous les autres cultivateurs.

Klijogg, qui a l'esprit observateur, a vu que l'eau des tourbieres est extrêmement nuisible aux arrosemens, & qu'elle détruit entierement le gazon. Une eau qui charie du tuf, peut encore faire bien du tort à un pré ; de sorte qu'il faut être très-attentif au choix de l'eau, si l'on ne veut se mettre dans le cas de rendre les arrosemens plus nuisibles qu'utiles. On peut être assuré de la bonté de l'eau, lorsqu'il y croît du cresson, du beccabunga & d'autres plantes grasses ; au lieu qu'un ruisseau, dans le fond duquel on voit croître des joncs, de l'algue ou de la mousse, annonce une eau très-pernicieuse aux prairies.

Notre Laboureur a essayé le trefle de Flandres (*Trifolium pratense purpureum majus. Raj. hist.* 944.), plante de laquelle on fait le plus grand cas pour les prairies artificielles ; & il croit que les avantages de cette culture sur celle des herbages ordinaires, dépend de la grande quantité des engrais, dont il doute que les frais soient compensés.

Klijogg a fait attention à une circonstance qui peut causer la ruine totale d'une prairie, c'est lorsque le

plantain y croît trop abondamment. Ses larges feuilles couvrant entierement la terre, empêchent toutes les plantes d'un autre genre d'y pousser. Il fit voir au Traducteur un pré que les feuilles de cette plante tapissoient dans toute sa superficie, & qui étoit devenu absolument stérile. Le seul remede qu'il faut employer, en pareille circonstance, c'est de labourer cette prairie, & après lui avoir fait porter du bled pendant quelques années, de la remettre en pré.

Le judicieux Agriculteur pratique au mieux ses arrosemens, administre très-bien ses pâtures, laboure avec les plus grands succès ses champs à bled; il a observé que, pour se procurer d'abondantes recoltes, il est très-essentiel de varier souvent les especes de grains dans le même terrein. Il est tellement convaincu de l'importance & de l'utilité de cette méthode, qu'il prétend trouver une différence avantageuse pour lui, lors même qu'il achete seulement sa semence dans un village éloigné du sien de quatre lieues.

Après avoir examiné Klijogg cultivant ses champs, nous allons le consi-

dérer dans l'intérieur de sa maison. Son côté moral n'est pas moins digne de l'attention des Philosophes : tout ce que l'Auteur de sa vie dit à ce sujet, mériteroit d'être rapporté : nous nous contenterons d'indiquer les traits qui nous ont le plus frappés. C'est Klijogg qui exerce dans le ménage la fonction de pere de famille : il est cependant le cadet ; mais son aîné a eu assez de lumiere & de raison pour reconnoître la supériorité du génie & des talens de son frere, pour lui laisser en conséquence toute l'administration du travail, & pour se contenter de le seconder avec ardeur. En admettant le systême que Klijogg s'est formé des devoirs d'un pere de famille, on trouveroit au reste peu de personnes qui ne lui en cédassent très-volontiers l'honneur. Il faut, suivant lui, que le pere de famille se trouve toujours le premier & le dernier à tous les ouvrages ; & l'essence de son autorité consiste à montrer l'exemple aux autres individus de la famille. Où cela manque, dit-il, tous les efforts que l'on fait, tous les soins qu'on se donne deviennent inutiles.

Klijogg tenoit le seul cabaret du

village, il en réſultoit en apparence un profit conſidérable ; mais il n'a pas tardé à être convaincu du contraire : il frémit à la ſeule penſée des funeſtes impreſſions que l'exemple dangereux des gens qui fréquentoient ſon cabaret, feroit ſur ſes enfans. Ces gens-là donnoient, pour la plûpart, à la boiſſon un tems précieux pour le travail, diſſipoient follement un argent qu'ils auroient dû employer à l'amélioration de leurs affaires domeſtiques, énervoient leurs forces & abrutiſſoient leur eſprit au point de ſe rendre incapables de vaquer à leurs occupations & à leurs devoirs. Cela lui fit prendre la résolution de ne donner déſormais à ceux qui viendroient boire chez lui, qu'autant de vin qu'il leur en faudroit pour ranimer & réparer leurs forces épuiſées par un travail pénible ou par la fatigue d'un voyage, le ſeul uſage auquel le vin lui sembloit avoir été deſtiné par le Créateur.

Il découvrit une autre ſource de la ruine du ménage, dans la coutume où l'on eſt de faire de petits préſens aux enfans à l'occaſion du baptême, ou au tems des étrennes. Ces ſortes de pré-

sens, dit-il, font que les enfans s'accoutument de bonne-heure à se faire de petits profits par d'autres voies que par le travail; ce qui devient d'autant plus dangereux que la fainéantise est la racine de tous les maux. Ces présens consistent d'ailleurs, pour la plûpart, en friandises mal-saines, ou pour le moins inutiles, ou en jouets qui ne sont d'aucun usage réel. On n'en est pas moins obligé de rendre ensuite la pareille dans l'occasion, ce qui ne laisse pas, au bout de l'année, de faire une dépense considérable & onéreuse pour le ménage. Klijogg se fit en conséquence une loi de ne recevoir jamais aucun présent ni pour lui, ni pour ses enfans, soit de comperes ou commeres, soit de parens, soit de qui que ce pût être, & de n'en point faire non plus de son côté, hormis à de vrais pauvres, à des personnes que l'âge ou d'autres accidens mettoient hors d'état de gagner leur vie par le travail.

Klijogg bannit également toutes ces distinctions attachées à certains jours de l'année : chez lui, les dimanches & les fêtes, les clôtures des fenaisons, de la récolte, la fête du village, les

baptêmes de ses enfans, n'ont aucune sorte de préférence quant à la bonne-chere. Il lui semble qu'il est absolument contre le bon sens de donner plus de nourriture au corps dans les jours destinés au repos, que dans les jours ouvrables, où les forces épuisées par un travail pénible, ont besoin au contraire d'une plus grande réparation : c'est pourquoi il a soin de régler les repas suivant la nature du travail. Tout ce ménage est élevé de façon que Klijogg peut sans aucun risque laisser ouvertes les armoires & les chambres où il renferme ses provisions. Il en use de même à l'égard de la caisse où il tient son argent ; elle est également ouverte à tous les membres de la famille qui sont en âge de raison : tous y ont les mêmes droits. Comme le bien est en commun, on évite avec le plus grand soin jusqu'à la moindre apparence du profit personnel, & par ce moyen, tout amour immodéré pour l'argent est banni de cette maison.

Ces traits nous paroissent suffisans pour faire connoître d'une façon très-avantageuse le Philosophe dont on vient de nous donner la vie, & celui

auquel nous devons cet ouvrage. On pourra comparer cette relation avec ce qu'on a dit dans le *Journal Étranger Août* 1758, d'un Agriculteur qui de lui même est parvenu aux connoissances les plus utiles. Monsieur Hingel nous paroît avoir choisi, tant pour la conduite économique que pour la morale, les traits qui caractérisent le mieux Klijogg; sans donner dans le merveilleux, il les a décrits avec une noble simplicité. Son ouvrage a fait en Suisse de grands biens: Klijogg étoit jusqu'ici l'oracle de ses voisins; aujourd'hui on vient le consulter de loin, & personne ne le consulte sans fruit.



ARTICLE IX.

LETTRE adressée à M. l'Abbé Arnaud, *auteur du* Journal Etranger.

MONSIEUR,

ON ne doit pas être étonné de voir des variétés dans l'arrangement & la disposition des parties qui constituent les êtres. La nature s'écarte souvent des regles qu'elle semble s'être prescrites ; cependant, quelques singularités qu'elle produise, on ne peut s'empêcher d'admirer le soin qu'elle prend de les rendre quelquefois avantageuses, de sorte qu'elles ne s'opposent ni à l'existence ni à l'accroissement des corps qu'elle forme. Cette réflexion est bien justifiée par un fait remarquable, inséré dans le cinquantieme volume des Transactions Philosophiques de la Société royale de Londres, (premiere partie). Ce fait a été communiqué à cette célebre Académie par le Docteur Torkos.

Une femme accoucha de deux filles,

jointes l'une à l'autre. On attribue l'effet de cette conception à la force de l'imagination de la mere qui avoit regardé trop long-tems & avec trop d'attention des chiens qui s'accoupl oient. Ces deux corps étoient unis par la partie inférieure de la région des lombes. Celui de la premiere resta au passage pendant trois heures, & ensuite sortit avec la seconde qui vint par les pieds. On appella l'une *Hélene*, & l'autre *Judith*. Quoique ces enfans fussent joints fort intimément, ils avoient la facilité de s'asseoir, d'avancer & de reculer. Un seul conduit, placé entre la cuisse droite d'Hélene & la gauche de Judith, servoit au passage des excremens. Lorsqu'une de ces deux filles avoit envie d'aller à la garderobe, l'autre paroissoit faire les mêmes efforts. Il y avoit deux conduits pour la sortie des urines, & les envies de satisfaire au besoin de les rendre n'étoient point les mêmes. Chacune contentoit ce besoin en différens tems. Judith devint paralytique du côté droit à l'âge de sept ans : cette maladie se dissipa ; mais cette petite infortunée perdit alors ses forces, & son esprit

parut diminuer. Cet accident ne changea rien à la pétulence & à la vivacité d'Hélene. Elles eurent en même tems la rougeole & la petite vérole. D'autres maladies les attaquerent séparément ; car Hélene eut une pleurésie dont Judith ne ressentit point les effets ; Judith eut en même tems une fievre assez médiocre. A seize ans elles eurent leurs évacuations périodiques ; ces évacuations reparurent exactement tous les mois, avec cette différence, qu'elles ne venoient point dans le même tems, ni également. Ces filles étoient plus ou moins incommodées dans ce tems critique ; Judith étoit alors fort sujette aux vapeurs hystériques. A vingt-deux ans, Judith fut attaquée de convulsions & d'affections comateuses, elle resta dans cet état pendant dix jours, enfin elle mourut. Hélene fut attaquée dans le même tems d'une petite fievre, accompagnée de fréquentes foiblesses, & elle cessa de vivre trois quarts d'heure plutôt que Judith.

On fit l'ouverture de ces cadavres. Tous les visceres du corps d'Hélene étoient dans l'état naturel : Judith

avoit le cœur fort gros & le péricarde très-épais ; le poumon droit étoit en putréfaction. Dans l'un & l'autre corps, on distinguoit les visceres qui appartenoient à chacun en particulier. L'aorte & la veine cave de l'une & de l'autre, avant de former les rameaux iliaques, s'unissoient pour ne faire qu'un seul canal. On trouvoit deux vagins & deux *rectum*. Ces derniers conduits se rapprochoient vers l'anus pour en produire un seul qui devenoit commun. Les parties extérieures de la génération étoient conformées comme elles doivent l'être à vingt-deux ans. Les os *sacrum* étoient réunis en un seul corps, & c'étoit par cet endroit principalement que se faisoit l'adhérence si intime de ces deux filles.

Il n'y a rien de singulier dans cette conformation : on trouve dans les Auteurs mille exemples semblables, & il arrive souvent aux Maîtres de l'Art de délivrer des femmes de pareils enfans qui meurent presque tous en naissant. Le fait dont je viens de vous faire part, Monsieur, n'est digne d'attention & de surprise, qu'autant que ces deux filles ont pu vivre jusqu'à l'âge de vingt-deux ans.

Le

Le Docteur Torkos n'est pas l'auteur de cette observation ; il l'a trouvée dans les papiers de son ami le Docteur Rayger. Je crois qu'Ettmuler a rapporté le même fait dans une dissertation imprimée à Léipsick en 1707, sous ce titre : *Dissertatio de monstro hungarico.* J'aurai soin d'examiner cet ouvrage & de voir si ce Médecin n'ajoute pas d'autres particularités à ce que vous venez de lire. Il seroit à desirer qu'on pût découvrir s'il se trouvoit de la différence entre les inclinations de ces deux filles, si les volontés étoient toujours les mêmes, s'il y avoit de la conversance dans les caracteres, si elles avoient les mêmes goûts, *&c.*

J'ai l'honneur d'être, *&c.*



ARTICLE X.

CONLATH & CUTHONA, poëme erse.

NOUS revenons encore une fois sur la collection de Poésie erse, que nous avons déja fait connoître. Quelque succès qu'ayent eu en général les différens fragmens que nous en avons détachés, nous n'ignorons pas que ce caractere de Poésie n'a pas été goûté de tous les Lecteurs. Ceux qui ne connoissent & ne sentent la Poésie que dans les vers françois, n'ont pas cru que quelques beautés sauvages pussent compenser le desordre & l'obscurité des idées, l'uniformité de ton & le retour continuel des mêmes images ; mais ceux qui joignent à une ame sensible un esprit philosophique, qui aiment à observer des mœurs nouvelles & extraordinaires, à remonter à la source des Arts & à suivre les élans de l'esprit humain livré à ses propres forces, ont été frappés de cette rudesse originale qui couvre une mul-

titude de beautés fortes, grandes & pathétiques, & ils ont regardé ces poëmes comme des monumens curieux où la Poésie se montroit avec la pompe, l'énergie & la naïveté que lui donne la nature seule, privée du secours des Arts & de la culture.

Le morceau dont nous allons donner la traduction est un des plus singuliers de toute la collection. Avant de le faire connoître, il est essentiel de prévenir les Lecteurs sur les faits historiques qui en sont le sujet. Les voici, tels que la tradition les a conservés. Conlath étoit le plus jeune des fils de Morni, & frere du célebre Gaul dont il est souvent fait mention dans ces poésies. Il étoit amoureux de Cuthona, fille de Rumar, lorsque Toscar, accompagné par Fercuth son ami, vint d'Irlande à Mora où habitoit Conlath. Les deux amis trouverent à Mora tous les secours de l'hospitalité, &, selon la coutume de ces tems-là, passerent trois jours dans les festins & les réjouissances avec Conlath. Au quatrieme, Toscar se rembarqua; il côtoya l'*Isle des Vagues* (vraisemblablement une des Hebrides), il y vit

Cuthona qui chaſſoit, l'aima & l'emmena par force ſur ſon vaiſſeau; mais les vents le jetterent dans l'iſle déſerte d'I-thona. En même tems Conlath qui avoit appris l'enlevement de ſa maîtreſſe, s'embarqua ſur les traces de Toſcar, & l'atteignit au moment où celui-ci alloit mettre à la voile pour la côte d'Irlande. Ils ſe battirent avec acharnement, & les Chefs & leurs ſuivans périrent tous des bleſſures qu'ils ſe firent mutuellement. Cuthona ne ſurvécut pas long tems à ſon amant; elle mourut de douleur le troiſieme jour. Fingal inſtruit de la mort malheureuſe de ces Guerriers, envoya Stormal, le fils de Morar, pour les enterrer; mais il oublia d'envoyer un Barde pour chanter les chants funéraires ſur leurs tombeaux. C'eſt là où commence ce poëme. On ſe ſouvient que l'auteur de ces poéſies eſt Oſcian, fils de Fingal, & que cet Oſcian, comme Homere & Milton, avoit perdu la vue dans ſa vieilleſſe. Il eſt frappé d'un bruit extraordinaire pendant la nuit, c'eſt l'apparition de l'Ombre de Conlath qui vient le prier de tranſmettre à la poſtérité ſa renommée & celle de Cu-

thona; car on croyoit dans ces tems-là que les ames des morts ne jouissoient du repos que lorsque leurs louanges avoient été célébrées par un Poëte. Le génie d'Oscian s'éveille, son imagination s'allume, il croit voir devant lui les Ombres de Conlath, de Toscar, de Cuthona; il les entend, il prend la harpe (il paroît que les Bardes, semblables aux premiers Poëtes Grecs, accompagnoient toujours leur Poésie d'un instrument), & il chante les aventures de Cuthona. Il n'y a point de poëme qui porte plus sensiblement le caractere de l'inspiration : c'est l'élevation de Pindare & l'enthousiasme des Prophetes, avec tous les défauts en même tems qu'on a déja remarqués dans ces Poésies sauvages : on va en juger.

Oscian n'a-t-il pas entendu une voix, ou bien est-ce le son des jours qui ne sont plus? Souvent la mémoire des tems anciens descend, comme le soleil couchant, sur mon ame; le bruit de la chasse se renouvelle, & dans ma pensée je leve la lance. . . Mais Oscian a entendu une voix. Qui es-tu,

fils de la Nuit ? Les enfans des foibles font endormis, & le vent de minuit se fait entendre dans ma salle. Peut-être est-ce le bouclier de Fingal, qui résonne au souffle du vent ; il est suspendu dans la salle d'Oscian qui le touche souvent de ses mains. . . Mais je t'entends, ô mon ami ! ta voix a été long-tems absente de mon oreille. Qu'est-ce qui t'amene sur ton nuage vers Oscian, fils du généreux Morni ? Les amis des vieillards sont-ils près de toi ? Où est Oscar, fils de la Renommée ? Il étoit souvent près de toi, ô Conlath, quand le bruit de la bataille s'élevoit.

L'OMBRE DE CONLATH.

La douce voix de Cona dort-elle au milieu de sa salle bruyante ? Oscian dort-il dans sa demeure, & laisse-t-il ses amis sans leur renommée ? La mer roule autour de la sombre I-thona (*a*), & nos tombeaux ne sont pas apperçus par les étrangers, fils du retentissant Morven !

(*a*) I-thona, *Isle des Vagues*, l'une des Isles Westernes ou Hebrides.

OSCIAN.

O si mes yeux pouvoient te voir assis sur ton nuage ! Es-tu semblable au brouillard de Lano, ou à un météore à-demi éteint ? De quoi sont les franges de ta robe ? de quoi est fait ton arc aërien ?.... Mais il est parti sur son tourbillon, comme l'ombre du brouillard.... Descends de ton mur, ô ma harpe, & fais-moi entendre tes sons. Que la lumiere du souvenir brille sur I-thona, afin que je puisse regarder mes amis.... Mais Oscian apperçoit ses amis sur l'isle bleuâtre ; l'antre de Thona lui apparoît avec ses rochers couverts de mousse & ses arbres courbés ; un ruisseau murmure à l'entrée, & Toscar est penché sur les bords. Fercuth est triste à ses côtés, & la fille de son amour (*a*), assise à quelque distance de lui, verse des larmes. . . Est-ce le vent des vagues qui me trompe, ou les entends-je parler ?

(*a*) Cuthona, la fille de Rumar, que Toscar avoit enlevée par violence.

n'ont jamais craint. . . Vois la mer qui s'appaise ; le vent de la tempête est tombé. Les vagues frémissent encore sur l'abîme, & semblent craindre le retour du vent ; mais regarde, la mer est appaisée : la clarté grisâtre du matin brille sur nos rochers ; le soleil s'avancera bientôt de son Orient, dans toute la pompe de sa lumiere.

J'ai déployé mes voiles avec joie devant les murs du généreux Conlath. Je passai près de l'Isle des Vagues, où sa maîtresse poursuivoit le daim : je la vis, semblable à ce rayon de soleil qui perce le nuage ; ses cheveux flottoient sur son sein palpitant ; elle tiroit de l'arc, le corps penché en avant ; & son bras tendu derriere elle, étoit semblable à la neige de Cromla... Viens à mon cœur, m'écriai-je, ô belle chasseresse de l'Isle des Vagues ! Mais elle passe ses momens dans les larmes, elle pense au généreux Conlath. Où pourrai-je trouver la paix de ton cœur, ô Cuthona, fille aimable ?

CUTHONA.

Un rocher escarpé s'avance sur la mer, couvert de mousse & de vieux

arbres; les vagues roulent à ſes pieds; à ſes côtés eſt la retraite des biches. On le nomme *Ardven*. Là s'élevent les tours de Mora; là Conlath, les yeux tournés vers la mer, attend ſon unique maîtreſſe... Les filles de la chaſſe ſont revenues, & il a vu leurs yeux abattus. Où eſt la fille de Rumar? Mais elles n'ont point répondu... La paix de mon cœur habite ſur Ardven, ô fils de la terre éloignée!

TOSCAR.

Et Cuthona retournera vers la paix de ſon cœur, vers la demeure du généreux Conlath. Il eſt l'ami de Toſcar: je me ſuis réjoui dans ſes ſalles. Levez-vous, vents doux & légers d'Ullin, & tendez mes voiles du côté d'Ardven. Cuthona repoſera ſur Ardven; mais les jours de Toſcar seront triſtes... Je m'aſſeoirai à l'entrée de ma caverne, dans le champ du ſoleil. Le vent murmurera dans les feuilles de mes arbres, & je croirai entendre la voix de Cuthona: mais elle eſt loin de moi, dans les ſalles du puiſſant Conlath.

CUTHONA.

Oh, quel nuage eſt-ce que je vois! Il porte les ombres de mes peres : je vois les franges de leurs robes, ſemblables au brouillard griſâtre & aqueux. Quand tomberai-je, ô Rumar ? Car la triſte Cuthona voit ſa mort. . . . Conlath ne me verra-t-il point, avant que je deſcende dans la maiſon étroite?

OSCIAN.

Il te verra, fille aimable ! la mer roulante le portera vers toi. La mort de Toſcar a obſcurci ſa lance, & l'on voit une plaie à ſon côté. Il paroît couvert de la pâleur de la mort à la caverne de Thona, & il montre ſon horrible bleſſure. . . Où es-tu avec tes larmes, ô Cuthona ? Il meurt, le Chef de Mora. . . Mais la viſion s'obſcurcit & s'éteint : je ne vois plus les Chefs... O vous, Bardes des tems à venir, ne rappellez jamais ſans verſer des larmes, la chûte de Conlath. Il tomba avant le tems, & la ſombre triſteſſe ſe répandit dans ſon habitation. Sa mere regarda ſon bouclier qui étoit ſuſpendu

à la muraille (*a*), & il étoit teint de sang. Elle connut que son héros n'étoit plus, & les cris de sa douleur se firent entendre sur Mora.

Es-tu pâle sur ton rocher, Cuthona, assise à côté des guerriers tombés (*b*)? La nuit arrive, & le jour revient, & personne ne paroît pour élever leurs tombeaux. Tu écartes les oiseaux croassans, & tes pleurs coulent pour toujours; tu es pâle comme un nuage pluvieux qui s'éleve de la surface d'un lac.

Les fils du désert arriverent, & ils la trouverent sans vie. Ils éleverent un tombeau sur les héros; & elle repose à côté de Conlath. . . Ne viens plus

(*a*) Ces peuples croyent que les armes qu'un guerrier laissoit chez lui paroissoient ensanglantées à l'instant où ce guerrier étoit tué, à quelque distance qu'il fût.

(*b*) La situation de Cuthona est assez semblable à celle de Respha, maîtresse de Saül, assise à côté de ses enfans qui venoient d'être massacrés par les Gabaonites. Elle étoit étendue sur le rocher, dit l'Ecriture, occupée à empêcher les oiseaux de l'air d'en approcher pendant le jour, & à en écarter les bêtes féroces pendant la nuit. Voyez le *deuxieme Livre des Rois*, ch. 21.

troubler mes ſonges, ô Conlath; car tu as reçu ta renommée. Que ta voix s'éloigne de ma demeure, afin que le ſommeil puiſſe y deſcendre à la nuit. O que ne puis-je oublier mes amis, juſqu'à ce que les traces de mes pieds ſoient effacées, juſqu'à ce que je me retrouve au milieu d'eux avec joie, & que mes vieux membres ſoient étendus dans la maiſon étroite!



ARTICLE XI.

LA Nuit. Par M. Geſſner.

NUIT tranquille ! avec quelle douceur viens-tu me ſurprendre au pied de cette roche couverte de mouſſe ! Je voyois encore l'aſtre du jour, au moment où il ſe perdoit derriere les degrés que forment ces montagnes. Il ſourioit encore pour la derniere fois au-travers du nuage léger qui, ſemblable à un voile d'or, embraſſoit les vignobles, les boccages & les champs éloignés. Toute la nature enflammée par la réverbération du pourpre qui brilloit dans les nuages ſillonnés, ſembloit lui faire fête à ſon départ. Les oiſeaux lui faiſoient entendre leur derniere chanſon, & enſuite cherchoient deux à deux la ſûreté dans leurs nids. Le Berger, ſuivi de ſon ombre qui s'allongeoit, jouoit en retournant dans ſa cabane, ſon air du ſoir ſur le chalumeau, lorſque je m'endormis doucement.

Eſt-ce toi, Philomele, qui par tes

sons touchans m'aurois éveillé ? ou seroit-ce un Faune qui m'épie ? ou bien est-ce le bruit d'une Nymphe qui passe au-travers des buissons ?

Oh, que ce spectacle est doux & charmant ! comme toute cette contrée sommeille paisiblement autour de moi ! quel ravissement ! quelle douce ivresse s'empare de mon cœur attendri !

Mon œil parcourt la sombre forêt, il se repose sur les endroits que la lune éclaire au-travers des voûtes opaques formées par les feuilles tremblantes ; ici j'apperçois sa lueur sur un vieux tronc couvert de mousse, là sur l'herbe qui m'appelle, ailleurs elle blanchit les rameaux agités. Souvent elle semble reculer d'effroi à l'aspect des formes hideuses & bisarres que lui montrent des troncs tortueux, ou au bruit effrayant des branches qui frémissent dans l'obscurité ; ou bien elle se promene sur les flots qui, semblables à des lumieres bondissantes, s'élevent par intervalles sur le noir ruisseau dont les ondes roulent & se précipitent à mes côtés.

Assise sur son char que tirent tantôt

des biches légeres, & tantôt un dragon dont les aîles bruyantes font mouvoir un corps grêle, la lune semble raser en passant les sommets brillans des arbres.

Quelle douceur dans les parfums que vous exhalez, ô tendres fleurs! & toi, modeste violette, qui ne t'ouvres que pendant la nuit pour répandre ton baume. Que vos vapeurs sont douces dans l'obscurité qui vous rend invisibles! Vous n'avez pas besoin, pour annoncer votre présence, de l'éclat de vos couleurs; vous êtes trahies par la volupté que je respire. Vous bercez dans votre tendre sein les zéphirs qui s'y endorment, après s'être fatigués à folâtrer autour de vous pendant le cours de la journée, & qui trouvent à leur réveil la rosée qui s'est amassée dans les cavités odorantes & pures de vos feuilles.

Mais quel chant rauque & confus se fait entendre dans cette prairie? Ce sont les grenouilles qui, posées sur les feuilles des plantes aquatiques, chantent la chanson du sommeil. . .

Derriere la prairie s'éleve doucement un côteau couvert de buissons,

où l'on voit au-dessous des chênes les rayons de la lune se confondre & sautiller avec les ombres. Là coule avec précipitation un ruisseau qui murmure; j'entends, j'entends le bruit de son onde; il tombe en cascades sur les pierres couvertes de mousse; pendant qu'il court tout en écume se rendre dans la plaine, ses flots bondissent & s'élancent pour embrasser les fleurs qui embellissent ses bords.

C'est là qu'au clair de la lune je trouvai sur la rive verdoyante, la plus belle des Bergeres. Mollement étendue sur des fleurs, vêtue à la légere, & semblable à ces nuages légers & transparens dans lesquels la lune se plaît à s'enfoncer à plusieurs reprises, elle soutenoit de son bras délicat un luth qui reposoit sur son sein, tandis que sa main légere tiroit des cordes harmonieuses de l'instrument des sons plus touchans que les accens de Philomele.

Elle chanta : tout ce qui l'environnoit écouta sa chanson; le rossignol se tut. L'Amour qui reposoit dans un bosquet voisin, prêta l'oreille, & s'appuyant sur son arc : je suis, dit-il en

lui-même, le Dieu de la tendresse & de la volupté; mais, par le Styx! le plaisir que j'éprouve en cet instant surpasse tout ce que j'ai goûté de plaisirs.

La Lune ordonna à son dragon de ne point faire entendre le bruit de ses aîles; elle se pencha sur un côté de son char d'argent, la chaste Déesse écoutoit & soupiroit.

La Nymphe cessa de chanter. Déja l'écho avoit répété pour la troisieme fois ses derniers sons; la nature attentive écoutoit encore; le rossignol muet restoit perché sur la branche *feuillagée*. Alors je m'approchai de la Nymphe: Fille céleste! ô Déesse! lui dis-je en balbutiant, & je lui pressai la main, & je soupirai. La Nymphe baissant modestement la vue, rougit & sourit. Je tombai sans force à côté d'elle; mes paroles entrecoupées & mes levres tremblantes lui peignirent le trouble & l'enchantement de mon ame.

Ma main gauche entrelacée dans ses mains, s'exerçoit à un jeu perfide sur ses genoux légerement couverts, tandis que de l'autre bras j'environnois & je pressois son col, dont les boucles

de ſa brune chevelure ombrageoient la blancheur. Alors ma main téméraire deſcendit ſur ſon ſein que ſoulevoit une reſpiration précipitée ; la Bergere ſoupira, je le ſentis ; elle baiſſa ſa vue timide, & par un foible effort elle détourna ma main de deſſus ſon ſein agité. J'eus la foibleſſe de céder à ſes mouvemens & de renoncer à la victoire qui déja me faiſoit ſigne.

Ah Nymphe ! ah Nymphe ! qu'eſt-ce que je ſens ? Je crains bien que tu ne m'ayes enchaîné pour jamais.

Mais qu'eſt-ce que j'apperçois ſur la terre obſcurcie ? Je vois bondir des flammes, elles ſemblent courir les unes après les autres ; tantôt elles forment une danſe en rond ; tantôt elles volent avec la promptitude des éclairs, par-deſſus les forêts & les côteaux.

O vous, devant qui le cultivateur tremble, & qui n'êtes aux yeux du Savant que des vapeurs enflammées, vous êtes des Divinités, ſans doute ; oui, vous êtes des Dieux favorables, qui par bonté vous montrez pendant la nuit ; vous guidez l'Amant égaré vers la Bergere qui l'attend avec impatience ; vous éclairez leur chemin,

lorſqu'ils cherchent les boccages ſecrets, ou bien vous égarez les curieux indiſcrets qui pourroient les trahir, & vous les conduiſez dans les marais fangeux.

Mais qu'êtes-vous devenues, ô Divinités voltigeantes ? Vous avez diſparu tout-à-coup à mes yeux, je ne vois plus de lumiere dans la contrée obſcurcie, je n'apperçois là-bas qu'un vermiſſeau qui, ſemblable à une petite lampe, brille ſuſpendu à un buiſſon; ſa lueur eſt foible comme celle de la lampe expirante du cabinet d'un Savant appliqué qui s'eſt endormi ſur ſes livres, tandis que ſon épouſe chagrine cherche le repos dans ſon lit déſert. Muſe ! tu peux me l'apprendre; pourquoi des inſectes ont-ils la partie inférieure de leur corps lumineuſe ? qu'eſt-ce qui produit cette merveille ? Jupiter aima, ſuivant ſa coutume, une jeune mortelle; Junon le pourſuivit avec toute la rage qu'inſpiroit autrefois la jalouſie, paſſion inconnue aux femmes d'aujourd'hui : celles-ci ſourient & ſavent prendre une vengeance plus douce, lorſque leur époux les oublie, ou qu'il appaiſe ſes feux

avec une ſuivante plus jeune. Junon obſerva attentivement toutes les démarches de Jupiter : un jour au clair de la Lune, dans un bois ſolitaire, elle le ſurprit tandis que ſous la forme d'un inſecte il badinoit ſur le ſein & dans les plis de la robe d'une mortelle charmante. La rage dans le cœur, elle conſidere long-tems du haut d'un nuage cette ſcene étrange : Les inſectes, dit-elle, n'aiment que leurs ſemblables; il eſt bien ſingulier qu'un vermiſſeau aîlé s'enflamme pour une fille. Ainſi parla Junon, lorſque tout-d'un-coup Jupiter redevint lui-même & preſſa dans ſes bras la jeune fille épouvantée. Malheureuſe ! s'écria Junon en fureur, tu ſeras ce qu'il étoit tout-à l'heure; & ſur le champ la jeune fille, en punition de l'injure faite au lit de la Déeſſe, fut changée en vermiſſeau. Au ſortir des embraſſemens de Jupiter conſterné, elle alla s'attacher à la tige briſée d'un lys; & pour laiſſer un monument éternel de ſon ignominie, Junon plaça dans ſon corps un rayon qu'elle déroba à l'étoile du ſoir, & qui fut tranſmis à toute l'eſpece de ces vermiſſeaux.

Maintenant je vois mille petits nuages qui voltigent sur le ciel semé d'étoiles; sur leurs surfaces argentées je vois folâtrer les Amours, ils font tomber la rosée goutte à goutte, pour rafraîchir les fleurs qui demain orneront le sein des jeunes beautés, & pour alimenter la vigne. On sait si la vigne & les fleurs sont utiles à ces petits Dieux malins.

Mais ils font pâlir les nuages. O Lune! pourquoi te couvres-tu d'un voile sombre? ta pudeur seroit-elle alarmée à la vue des jeux folâtres des Dieux? ou bien un Satyre t'auroit-il averti de l'arrivée de ton cher Endymion?

Eclaire ma route, ô Divinité bienfaisante! Je veux quitter la forêt, pour visiter ce côteau où de jeunes pampres ombragent le ruisseau qui serpente, & forment au-dessus une voûte garnie de raisins. C'est là que fraîchement assis & appuyé contre la muraille verte, je bois souvent avec mes amis, dans des verres couronnés de roses; c'est-là que je chante les chansons que *Hagedorn* & *Gleim* font en

l'honneur du Dieu du vin & du Dieu des amours.

Sous ces berceaux élevés que forme le feuillage & où regne l'obſcurité, on éprouve je ne ſais quel doux frémiſſement. . . . N'en doutons pas, Bacchus a pris ces pampres ſous ſa protection.

Souvent ici, au milieu du ſilence de la nuit, l'on entend avec ſurpriſe des chanſons à boire & le bruit argentin des verres. Le paſſant égaré l'entend, il regarde, ſon œil n'apperçoit rien, alors il recule, & ſaiſi de crainte & d'étonnement, il pourſuit ſon chemin.

Sombre berceau, je te ſalue : à quelle hauteur s'élevent tes rameaux chargés de raiſins ! quel plaiſir de voir ſautiller tes feuilles au clair de la Lune ! Mais qu'eſt-ce qui murmure ſi doucement au-travers de ce feuillage ? qui eſt-ce qui bondit de raiſin en raiſin ? Ce ſont les Zéphirs...Croyez-en ma Muſe, ce ſont des amis qui nous viennent ; ils arrivent portés ſur les aîles embaumées des Zéphirs ; des Zéphirs qui voltigent avec les Amours, qui ſe raſſemblent

rassemblent, badinent & folâtrent sur les raisins, qui aiment à s'égarer dans le labyrinte que forment les seps & le sarment, & qui, lorsqu'ils sont fatigués, tantôt se rassemblent dans les creux des feuilles de pampre, tantôt se baignent dans la rosée que renferment les cavités des roses, ou bien sommeillent doucement sur les œillets, & rient à leur reveil, lorsqu'ils voient qu'une jeune beauté a cueilli les fleurs pour les placer sur son sein.

Vous, mes amis, qui êtes actuellement ensévelis dans un profond sommeil, ah, que n'êtes-vous ici! Si j'avois apperçu dans le lointain la lumiere de la lampe au-travers du feuillage, si j'eusse entendu de loin vos chansons, avec quel empressement je serois allé me jetter dans vos bras! Alors enivré de vin & de gaité, j'aurois joint ma voix à la vôtre.

Mais que deviens-je? qu'entends-je? Le rire & la gaité montent sur la colline. Peut-être est-ce *Bacchus*, accompagné de son joyeux cortege.

Mais non: ô transports! ô ravissement! c'est vous que je vois & que j'embrasse, ô mes amis, ô mes freres!

c'est vous qui montez le côteau. Allons, couronnons-nous de pampres, asséyons-nous sous le feuillage. Qui de nous entonnera une chanson bachique ? Elle retentira dans les forêts voisines, & les rochers la répéteront aux rochers.

Le faune qui dort dans la caverne, l'entend & s'éveille ; étonné il écoute, il se releve en sautant, il répete nos chansons & il vuide son outre.

Phœbus, en montant sur l'horison derriere cette montagne, nous trouve encore à table : heureux mortels, dit-il, non, je ne fus jamais si content que vous. Plein de dépit, il ramasse des nuages & fait pleuvoir pendant toute la journée.



ARTICLE XII.

DIE Poëten nach der mode ein lustspiel.

« LES Poëtes à la mode, comédie en » trois actes ».

Ridentur mala qui componunt carmina.

PARMI le grand nombre des Poëtes Allemands qui tout-à-coup ont étonné l'Europe par des chefs-d'œuvre dans presque tous les genres, les uns se sont assujettis au joug de la rime, les autres ont préféré la marche plus pittoresque & plus noble des vers grecs & latins; mais la grandeur & la force des idées, la beauté des images, la hardiesse des tours, la pompe des expressions, & tout ce qui caractérise essentiellement la Poésie, se fait également sentir dans les ouvrages des uns & des autres. Heureuse l'Allemagne, si elle n'avoit à se plaindre que des disputes qu'ont fait naître ces différences dans la maniere de versifier! Dans cette partie de l'Europe, comme dans tous les pays du monde, les

grands modeles ont produit une infinité de copies froides & ridicules : les cris discordans des oyes y ont déja presque étouffé le chant harmonieux des cygnes, & une nuée de corbeaux y dérobe en quelque sorte aux yeux le vol sublime des aigles. Ceux-ci croyent s'être élevés jusqu'à la hauteur des Klopstock, parce qu'ils sont ténébreux, hyperboliques & boursoufflés ; ceux-là froids & rampans, s'imaginent avoir égalé le beau naturel & la douce & tendre simplicité des Gessner ; d'autres enfin se livrant à tous les délires de leur imagination effervescente & désordonnée, n'offrent que les idées & les images les plus bizarres, & font de la Poésie un jargon inintelligible. Tels sont les hommes que M. Weiss (a), auteur du drame suivant, s'est proposé de tourner en ridicule. Cette comédie qui a eu le plus grands succès en Allemagne,

(a) Le même dont les productions ont tant de fois orné notre Journal, & qui non content d'enrichir la langue & la Littérature allemandes des trésors de son propre génie, y a transporté avec le plus grand succès les beautés angloises & françoises.

parce que les originaux y sont connus, ne doit pas laisser de nous intéresser, puisqu'elle nous apprend à les connoître. D'ailleurs elle est bien dessinée, bien écrite & M. Riviere (*a*) a fait passer dans la traduction qu'il en a faite & que nous allons présenter, tout le sel, toute la force & toutes les graces de l'original.

(*a*) Secrétaire d'Ambassade du Roi de Pologne, Electeur de Saxe. Nous lui devons déja plusieurs articles excellens, & nous desirons, pour l'intérêt de notre Journal, qu'il ajoute de plus en plus à nos obligations.

ACTEURS.

GERONTE.
Madame GERONTE.
HENRIETTE, leur fille.
VALERE, amant d'Henriette.
M. GALIMATHIAS &
M. RIME-RICHE, Poëtes.
JEAN, Valet de Valere.

La scene est chez M. Geronte.

« Valere arrive avec Jean; il compte épouser Henriette que Geronte & sa

femme lui avoient promise avant son départ. Il demande à son Valet s'il a fait savoir son retour à la famille de sa maîtresse. Celui-ci lui annonce qu'il sera mal reçu, & que la seule Henriette a témoigné de la joie de le savoir arrivé. Les soupçons du Valet sont bientôt confirmés par Henriette elle-même, qui apprend à son malheureux amant que ses parens refusent de tenir leur parole; mais il lui reste encore quelque espoir fondé sur l'opposition de leur choix. Geronte s'est entiché de M. Rime-riche, & veut lui donner sa fille. M. Galimathias a tourné la tête à Madame Geronte, & elle prétend l'avoir pour gendre. Valere prend la résolution de s'aller jetter aux pieds de Geronte qui sort pour le complimenter sur son retour ».

SCENE III.

GERONTE & VALERE.

(GER.) Ah ! vous voilà, Valere; j'en suis charmé. Comment va la santé? Et le cher oncle?...

(VAL.) Il est bien votre serviteur, Monsieur, & desiroit ardemment d'être

témoin du bonheur qui m'attend chez vous. Oui, je ne puis vous exprimer combien...

(GER.) Nous apportez-vous quelques nouvelles ?

(VAL.) Des nouvelles ! Eh, Monſieur, un amant auſſi impatient que je le ſuis, a-t-il le tems de s'informer ?..

(GER.) Pardonnez ; mais les Savans.... quoi ! rien de nouveau dans l'empire de l'eſprit & des Lettres ?

(VAL.) Quoiqu'amateur des bons écrits qui paroiſſent, je vous avouerai que pour le préſent, le cœur me ſemble avoir des droits de préférence...

(GER.) Oui, le préſent ; c'eſt bien dit, Valere. Le beau ſiecle que celui d'à préſent ! Ah ! je ne me ſens pas d'aiſe.

(VAL.) Monſieur...

(GER.) Les Grecs & les Romains ! Ah ! ah ! ah ! les Grecs & les Romains, en comparaiſon de notre ſiecle ! Oh ! pour moi, je ne les lis plus. Homere & Virgile ſont des barbouilleurs : je ſuis ſûr qu'ils auroient un beau pied-de-nez, s'ils pouvoient lire nos poëmes héroïques allemands ; ils maudiroient ceux qui ont ſauvé leurs ouvrages des

flammes de Troye ou de la destruction de Jerusalem. Et nos voisins, ces François, ces Anglois, je ne sais pas en vérité tout le *cancan* qu'on fait de ces gens-là. Patience, patience; encore une douzaine de tragédies & de comédies, & nous leur donnons le coup de grace, n'est-ce pas, Valere?

(VAL. *à part*) Quel extravagant! (*haut*) J'ignore si nous devons jamais nous flatter à ce point. Les anciens sont de beaux génies...

(GER.) Qui n'ont pas le sens commun. Ils sont si obscurs qu'on n'y entend goutte. Votre Virgile... son style est si entortillé, que je n'ai jamais pu... & si... personne ne peut me disputer que je ne sache le latin. J'explique très-bien mes dialogues de Corderus. Ne faudra-t-il pas apprendre exprès le grec pour lire Homere? J'apprendrois plutôt le turc. Voilà justement ce goût holprique, aësthétique, cet enthousiasme Miltonique, Mizrainique, qui fait actuellement tant de progrès & dont nous voyons tous les jours des effets si étranges.

(VAL.) Je ne vous comprends pas bien, M. Geronte; peut-être voulez-

vous parler des foibles imitateurs de nos grands génies, Milton, Klopstock....

(GER. *lui mettant la main sur la bouche*) Oh, oh, oh! grands génies, grands génies, M. Valere, que dites-vous là? Je crois, Dieu me pardonne, que ma sotte de femme vous a ensorcelé. Oui, oui, vous êtes de son parti, je le vois.

(VAL.) Je n'ai point encore vu Madame Geronte, & mon dessein n'est pas d'employer ma visite à de pareilles discussions : permettez même que je vous entretienne ici....

(GER.) Ah! vous avez raison; c'est un esprit du diable que ma femme : je lui ai prouvé cent fois que son M. Galimathias & tous les beaux esprits qui lui ressemblent, sont autant de sots; mais elle me rit au nez : dès qu'elle apperçoit mon ami M. Rime-riche, elle se met dans une fureur... A propos, connoissez-vous ce digne homme? C'est le plus grand Poëte qu'ait produit la nature : je lui dois tout le goût que j'ai pour la Poésie. Ses vers coulent, ils coulent si agréablement, ils sont si purs.....

Oh ! il faut faire connoiſſance avec cet homme-là. J'entrevois que le goût helvétique commence un peu à vous infecter : allons, allons, nous vous remettrons ſur la bonne voie.

(VAL.) Que M. Rime-riche ſoit un très-habile homme, j'y conſens ; mais ſouffrez que je vous faſſe reſſouvenir . . .

(GER.) Qu'appellez-vous un très-habile homme ? Il eſt univerſel, unique ; il a compoſé douze tragédies, trente-ſix . . .

(VAL.) Vous ne voulez donc pas m'écouter, Monſieur ? je vois bien qu'il faut aller trouver Madame Geronte.

(GER.) Ah ciel ! je ne le ſouffrirai pas. Je démêle vos projets, mais je ſaurai les rompre. Tenez, j'aimerois mieux conſentir à vous donner ma fille, que de la voir entre les bras de Galimathias ; mais vous venez trop tard : ma réſolution eſt priſe : un homme célebre, en un mot M. Rime-riche . . .

(VAL.) Comment ! & c'eſt là le fond qu'on doit faire ſur la promeſſe la plus ſacrée. Où eſt la probité ?

(GER.) Quel acharnement ! N'y a-t-il donc que ma fille au monde ? A vous dire vrai, je ne croyois pas que vous revinssiez. D'ailleurs comment résister à cet homme divin, à toutes ces pieces de vers qu'il a faites en mon honneur ? Vous-même, vous ne pourriez. . . . . Mais le voici. . . Où allez-vous ? Il faut que vous restiez.

(VAL.) Excusez-moi, Monsieur ; je ne saurois voir mon rival de sang froid : je reviendrai dans peu. [*à part*] Que Lucifer te confonde avec tes Poëtes.

SCENE IV.

GERONTE, RIME-RICHE.

(GER.) Graces au ciel ! c'est vous, M. Rime-riche : approchez, ô mon futur gendre ! Oui, vous le serez, dussent tous les Valere & tous les Galimathias en crever de chagrin.

(RIM.) J'espere mériter ce titre glorieux, en vous immortalisant : vous ne connoissez pas encore tout ce que je vaux.

O toi, Patron fameux, Mécene respectable ;
Toi, des Muses l'appui, le pere, l'amateur ;
Laisse tomber un regard favorable
Sur la félicité de ton vrai serviteur.

(GER.) Comment diable ! vous ne parlez plus qu'en vers. Ah, M. Rime-riche, vous m'enyvrez, vous m'extasiez, vous m'assommez de votre mérite.

(RIM.) Il faut que je vous fasse part en confidence, d'un petit éloge public que je viens de recevoir dans une feuille littéraire. L'Ecrivain de cet ouvrage périodique est un grand homme ; voici ce qu'il dit de ma derniere tragédie :

« Enfin il vient de s'élever parmi nous » un véritable patriote qui nous vengera des jugemens intéressés de nos » orgueilleux voisins sur nos écrits » dramatiques. Considérons l'essor que » prend ce jeune Poëte, & nous conviendrons que Corneille & Racine » n'ont fait que ramper. Pensées, ex-» pressions, tout en est nerveux. Ecou-» tons-le parler ; nous ne choisirons » pas les morceaux que nous allons

» exposer à l'admiration de nos Lec»
» teurs.

Tessandre menace, Idaman répond :

Né d'un pere héros, d'une mere héroïne,
A tes coups, sans pâlir, j'offrirai ma poitrine ;
Mais malgré mon sang froid & ma grande douceur,
De mon juste courroux redoute la fureur ;
Tremble qu'en ce moment cette main toujours sûre
Ne te perce le flanc d'une large blessure.

Idamand troublé.

Quand on rit avec vous, Seigneur, vous vous fâchez :
Mon dessein n'étoit pas de hasarder ma vie,
Je connois de vos bras la lourdeur infinie.
Androclidès chez lui revenu sans son nez,
De toute votre force annonce les merveilles ;
Et pour vous irriter, j'aime trop mes oreilles.

(GER.) Bravo, bravo! Cela est magnifique. Que ce vers est heureux & noble !

Né d'un pere héros, d'une mere héroïne,

Et puis,

Tremble qu'en ce moment cette ma
jours sûre
Ne te perce le flanc d'une large blessu

Cette épithete de *large*, comm
est choisi ! c'est un tableau. Al
foi, l'Auteur des feuilles a raiso

(RIM.) Cet homme célebre t
cependant un défaut, & dans le
il n'a pas tort.

(GER.) Cela n'est pas possib
m'en serois apperçu, car vous m
rez tous les jours que je m'y coi

(RIM.) Ce n'est pas exactem
que l'on appelle un défaut. J'ai
tulé mon livre : *Essai de tragédi*
là-dessus le Journaliste dit : «
» abuser le Public, que de lui d
» pour essais, des coups de Maí

(GER.) Il a raison cet homm
l'estime. Ma foi je ne m'attendo
à cette pensée-là. Hé bien, i
pourtant de sottes gens dans le m
qui ne veulent pas convenir de
mérite.

(RIM.) Corneille avoit cou
de dire, quand on lui rapporto
jugemens ineptes d'une partie di

blic ſur ſes écrits : *je n'en ſuis pas moins le grand Corneille.* N'allez pas cependant m'appliquer cette phraſe, je vous prie, & qu'on ne ſache pas . . .

(GER.) Bonne, excellente citation ! Dites hardiment : *je n'en ſuis pas moins le grand Rime-riche.* Mais remettons-nous un peu de notre enthouſiaſme poétique, & concertons enſemble les moyens d'exécuter la promeſſe que je vous ai faite de vous donner ma fille. Valere eſt ici. . .

[*Henriette ſurvient qui écoute.*]

(RIM.) Pardon, ſi je vous interromps ; j'avois encore quelque choſe à vous dire. . . Mon imagination eſt ſi fort remplie de vous & de vos bienfaits. . . Ah ! je me rappelle. . . Votre Perruquier m'a appris que vous deviez aujourd'hui mettre une perruque neuve : je ne néglige aucune circonſtance pour vous chanter, & celle-ci me paroît importante.

(GER.) Eh, ne vous épuiſez pas pour moi, M. Rime-riche.

(RIM.) Ah ! Monſieur, cette perruque eſt un événement pour la Poéſie & je . . .

(GER.) Mais vous voulez donc m'immortaliser de la tête jusqu'aux pieds?

(RIM.) Toujours de la finesse, M. Geronte. [*Geronte rit d'un air satisfait.*] Quoiqu'assurément je ne mérite pas cet éloge, écoutez :

Sous cette perruque nouvelle,
Fruit d'un Artiste consommé,
Je prédis à ton chef une grandeur réelle,
Un bonheur continu, par les Dieux confirmé.
Ces boucles toutefois, cette noble frisure
A ton chef élégant ne donnent pas le ton;
Il est orné par la parure,
Il est meublé par la raison.

« Henriette qui étoit survenue, laisse échapper un éclat de rire peu respectueux qui interrompt les remerciemens du pauvre Geronte; il se fâche; le rire augmente, au grand scandale de M. Rime-riche. Geronte déclare à sa fille que Rime-riche sera son époux. Nouveau sujet de raillerie, auquel le Poëte amoureux oppose en vain les richesses de sa verve. Madame Geronte qui arrive, oblige M. Rime-riche de quitter la place; & Geronte

se promet de faire entendre raison à sa femme dans cette entrevue sur le choix du gendre dont il est entêté.

SCENE VI.

Mad. GERONTE, M. GERONTE, HENRIETTE.

(Madame GER. *d'un ton doucereux*) Bon jour, mon cœur. Valere sort de chez moi.

(GER.) Il est aussi venu me rendre visite.

(HENR. *à part*) Cette union-là finira mal.

(Mad. GER.) Ainsi vous n'ignorez pas le dessein qui l'amene ?

(GER.) Oui : nous lui avons promis Henriette.

(Mad. GER.) Et pourrois-je savoir quelle est à cet égard votre résolution ?

(GER.) Ah ! ma chere, c'est votre sentiment qu'il m'importe de savoir.

(Mad. GER.) Fi donc, mon Roi, ne sais-je pas le respect qu'une tendre épouse doit à son Seigneur & maître ?

(GER.) Et moi, m'amour, pensez-vous que j'ignore les égards qu'on doit à sa femme ?

(Mad. Ger.) Vous êtes charmant; mais permettez que là-dessus j'interroge ma fille.

(Henr.) Moi, Madame, je crois que l'un & l'autre vous devez tenir votre parole, & que mon cœur & ma main appartiennent également à Valere.

(Mad. Ger.) Ciel! quelle effronterie! quand ma mere m'interrogea sur mon mariage, & vous savez, mon cher époux, que je ne devois pas être sans amour-propre, je fis une révérence basse, basse, très-basse, & je répondis: votre volonté décidera la mienne; mais, fille impudente.....

(Ger.) Il faut avouer qu'elle est étrangement bornée: [*à part.*] Je n'ai pas oublié tes éclats de rire de tantôt, tu vas me les payer, attend.

(Mad. Ger.) Sans doute, vous vous flattiez, mon bien-aimé, qu'elle oublieroit ce freluquet de Valere.

(Ger.) Oui vraiment.

(Mad. Ger.) Eh! nous sommes du même avis; vous êtes le meilleur mari du monde.

(Ger.) Je suis si fort éloigné, ma chere femme, de consentir à ce sot ma-

riage, que je me suis engagé ailleurs.

(HENR. *à part.*) Dieu soit loué, l'orage va s'élever.

(Mad. GER.) Je vois bien que votre choix n'a pu tomber que sur le divin M. Galimathias.

(GER.) Galimathias, ma chere épouse, Galimathias ! vous vous trompez, c'est M. Rime-riche que vous avez voulu dire !

(Mad GER.) Quoi ! ce misérable Poëte ?

(GER.) Quoi ! ce cahos de misantropie & de déraison ?

(Mad. GER.) Non, jamais il ne sera son mari, dût-on vous faire interdire.

(GER.) Et moi je lui donne ma malédiction si elle épouse Galimathias.

(Mad. GER.) Ce froid, ce fantastique rimailleur !

(GER.) Cet extravagant glacial & boursoufflé!

(HENR. *à part*) Jamais ils n'ont dit si vrai l'un & l'autre.

SCENE VIII.

« Lorsque les Acteurs se sont retirés & après un court monologue que fait

Henriette, Galimathias entre sur la ſcene en faiſant des vers » :

Dans les lacs tortueux d'un objet ſéraphique ;
Imperturbablement je ſuis embarraſſé ;
Et ce piege fatal qu'ont tiſſu les Amours
Retient avec mon cœur l'imagination
D'où couloient autrefois des vers qu'Apollon même . . .

Il apperçoit Henriette.

Que vois-je !.. C'eſt elle, c'eſt la beauté qui excite tant de tempêtes dans mon ame. Mais non, ce n'eſt qu'une vapeur légere qu'enfante l'illuſion. [*Henriette ſe met à rire & s'enfuit.*] Où eſt-elle ? qu'es-tu devenue, Ombre divine ? Reviens, reviens.

SCENE IX.

JEAN, GALIMATHIAS.

(JEAN *accourt & donne du nez contre Galimathias*) Ah ! Monſieur, pardonnez ; je croyois trouver mon Maître.

[*Galimathias continue de rêver.*]

(JEAN *à part*) A qui diable en a-

a-il ? Je gage que c'eſt un de nos rivaux.

(GAL.) L'encens de mes ſouhaits eſt monté juſqu'aux plus hautes régions. Ah, divine Uranie !..

(JEAN *regardant autour de lui*) Comment, divine Uranie ? .. Je me ſuis trompé ; ce n'eſt pas Henriette qu'il aime. . . C'eſt un fou.

(GAL. *l'appercevant*) Qui vois-je ? .. Oui, mon bonheur étoit trop grand ; les Dieux me l'ont envié. Eſt-ce Moloc, Adramelec, Tiphon, ou quelqu'autre Furie, qui t'envoye pour faire diverſion à l'enthouſiaſme qui me tranſporte ?

(JEAN *à part*) C'eſt un ſorcier, ſur ma parole, qui me prend pour un diable à ſa ſolde. Je tremble de peur... Monſieur !..

(GAL.) Quel eſt le nuage qui t'apporte à mes pieds ? Quelle ſorte d'Ambaſſadeur es-tu ?

(JEAN) Monſieur . . . vous voulez rire. . . Vous devez voir à mon équipage . . . que la Cour . . . dont je ſuis Ambaſſadeur . . . n'eſt pas riche . . . & pour ce qui eſt du nuage . . . qui m'a apporté . . . c'eſt le coche . . . ou, pour

mieux dire, le pannier du coche. Mon Maître auroit bien dû me donner une place à ses côtés ; mais ces Poëtes & ces amoureux sont si singuliers. . .

(GAL.) Fort bien. Mon imagination échappée aux détours du labyrinthe de mes pensées, rétrogadant sur sa perspicacité ordinaire, me découvre maintenant à qui je parle. Quel est l'homme dont tu manges le pain ?

(JEAN) Le Boulanger, Monsieur.

(GAL.) Je te demande qui tu sers?

(JEAN) Mon Maître. C'est lui que je cherche : pourriez-vous me dire où il est ? Mais je l'apperçois. Interrogez-le lui-même.

SCENE X.

Les Précédens, VALERE.

(VAL.) Ah, te voilà, maraut ! qu'as-tu fait depuis une heure ? as-tu vu tous mes amis ? as-tu rendu mes lettres ? Où est Henriette ? Qui est cet homme ? a-t-il à me parler ?

(JEAN) A quelle question faut-il que je réponde d'abord ? Ma mémoire s'embrouille volontiers ; je commence

par la derniere. Cet homme que vous voyez...ma foi, c'est un Savant. Attendez.... Moloc, Adramelec, Tiphon.... quelle Furie es-tu?...

(VAL.) Faquin, veux-tu parler plus clairement? Qu'est-ce que ce galimathias que tu me fais?

(JEAN) Vraiment oui... Galimathias, voilà son nom.

(GALIM. *après les avoir considérés*) Oui, c'est Pluton; mais prendroit-il ma maîtresse pour Proserpine! Ah, si je le croyois!..

(VAL.) Peut-être l'indigence a-t-elle tourné la tête à ce pauvre homme. Tiens, prends ce florin, donne-le lui & le renvoye.

(GAL.) Ciel! suis-je donc tombé si bas, si bas que l'on me prenne pour un vil rebut de la fortune? Que de nuées orageuses s'élevent dans mon cœur ulcéré!.. Se peut-il, Monsieur, que vous me méconnoissiez à ce point? Savez-vous à qui vous parlez?

(JEAN) Monsieur, garderai-je le florin?

(VAL.) Pardon, Monsieur, si je me suis trompé. Mon dessein n'étoit pas de vous déplaire; mais jugez-vous

vous-même : vous me parlez de Plu
de Proserpine. . . .

« Galimathias avoue qu'il étoi
l'enthousiasme, & que l'erreur d
lere est pardonnable. Dans la sui
dialogue il déclare qu'il prétend
main d'Henriette, & que rie
pourra l'y faire renoncer ».

(GAL.) Oui, Monsieur, cett
est incomparable. Henriette est u
for, & la moitié du monde de
s'armer pour l'arracher à l'autre.

Pour Hélene s'armoient Antilochus, U
Mnestée, Amphimacus, Polipetés,
Le seul Menelaüs . . . . .

(VAL.) Cela suffit. Sachez q
vous êtes Menelaüs, je serai prob
ment Pâris. Adieu, vous êtes un

(GAL. *furieux, en gesticulant,*
son mouchoir & laisse tomber se
blettes) Un fou, moi, un fou !
enfant de la nuit, que les Furi
poursuivent : Puisse Tisiphone
couer sur ta tête ses redoutables f
beaux, toutes les fois que les
Sœurs m'inspireront de beaux ver

AC

ACTE II.

« Ces tablettes perdues produisent une scene plaisante. Le Valet les ramasse, les ouvre & trouve un poëme héroïque intitulé *Goliath*, dont il lit vingt vers sans pouvoir trouver un sens fini. La crainte de manquer de respiration l'oblige d'abandonner cette lecture. Le même incident occasionne une querelle entre les deux Poëtes; Galimathias accuse Rime-riche de lui avoir volé ses tablettes. Nous passons à regret sur cette scene & sur quelques autres qui servent de plus en plus à développer les caracteres ».

SCENE X.

Madame GERONTE, HENRIETTE, VALERE & JEAN.

(Mad. GER.) Monsieur, je vous trouve fort à propos, pour vous répéter que vous devez absolument renoncer à ma fille. Oui, les tems d'illusion sont passés, mes yeux se sont ouverts : c'est à des Poëtes du rang de Galimathias, que des parens sages & raisonnables

doivent la préférence, lorsqu'il s'agit de pourvoir leurs filles. Il n'appartient qu'à ces grands hommes d'embellir la nature & de peindre tous les objets, pour me servir de l'expression du divin Galimathias, avec des doigts trempés dans la pourpre de l'aurore.

(JEAN) C'est le moyen de ne jamais attraper de taches d'encre.

(VAL.) Mais, Madame, croyez-vous que pour être heureux, il faille nécessairement savoir faire des hexametres ? Je pensois que la vertu, la raison, l'inclination, la tendresse....

(Mad. GER.) Eh, voilà les qualités que les Poëtes possedent au degré le plus éminent.

(VAL.) Supposez, Madame, que Galimathias fasse de beaux vers, comme vous en êtes persuadée, est-ce une raison pour qu'il soit un mari agréable & complaisant ? remplira-t-il tous les devoirs de la vie ? sera-t-il bon pere ?.. Non, Madame, j'ai peine à le croire. Quand il s'agira de rendre heureuse sa femme, quand il faudra la guider dans les soins du ménage & de l'économie, il fera des vers. Sera-t-il question de rendre service à un ami,

d'obliger quelqu'un, il fera des vers. Obſervez un Poëte : dès le matin il s'enferme; à midi, il apporte à table un viſage ſombre que ſes amis ne peuvent éclaircir ; il rêve aux vers qu'il doit faire après le dîner; lui vient-il une penſée qu'il croit heureuſe, il quitte tout & court la dépoſer dans ſon cabinet.

(JEAN) N'oubliez pas ſur-tout qu'il ſe couche trois heures après ſa femme, & qu'il a déja barbouillé une rame de papier, quand la pauvre Dame s'éveille.

(Mad. GER.) Votre ſermon a été long, & j'admire ma patience; mais quand tout ce que vous avez dit ſeroit vrai, ne ſuffit-il pas qu'on faſſe des vers, pour être infiniment cher à notre ſiecle & à la poſtérité ?

(VAL.) Vous avez raiſon, Madame, un Poëte que la nature a formé, qui chante la vertu, qui l'aime & la fait aimer, eſt un homme plus eſtimable à mes yeux qu'un Guerrier, qu'un Miniſtre. Ceux-ci n'ont beſoin que de courage, de jugement, d'habitude, de zele & de bonheur : il faut des ſiecles entiers pour produire un

grand Poëte; mais qu'a de commun la Poésie avec le mariage ? La félicité dépend des sentimens du cœur, & non des talens de l'esprit. Combien voyons-nous de Poëtes qui deshonorent l'un par l'autre ? ... Oui, un grand génie doit, selon moi, renoncer à l'hymen: ou il manquera aux obligations que lui impose sa gloire, ou il sera négligent à remplir celles qu'exigent les titres de pere & de mari.

« Madame Geronte ennuyée de la morale de Valere, le congédie durement, défend à sa fille de le voir jamais, & lui ordonne de se préparer à recevoir la main de M. Galimathias. Valere au désespoir, se retire & laisse entrevoir que sa derniere ressource est de se prêter à la manie de M. & de Madame Geronte, en affectant un goût décidé pour la Poésie ».

ACTE III.

« Rime-riche arrête Valere & le force d'entendre des vers qu'il vient de composer. Ce dernier ne peut se débarrasser du pédant qu'en lui faisant sentir tout le ridicule de ses produc-

tions. Cette ſcene eſt abſolument calquée ſur celle du Miſantrope entre Alceſte & Oronte. Nous finirons cet extrait par la troiſieme ſcene qui amene le dénouement : elle ſe paſſe entre Valere, Geronte & Jean ».

(GER.) J'apprends que vous êtes décidé à partir, Valere; j'en ſuis fâché : vous devriez du moins ſouper avec nous.

(JEAN) Oui, il eſt vrai que c'eſt pour un ſouper que nous avons fait quarante milles.

(VAL.)

Tout mon bonheur eſt Henriette ;
Tout mon bonheur eſt dans vos mains,
Si ma peine vous inquiette,
Vous pouvez changer mes deſtins.
Vous n'avez pas daigné m'entendre,
Mes maux ne vous ont pas touché ;
J'eſpérois être votre gendre,
Et cet eſpoir m'eſt arraché.

(GER.) Qu'entends-je ! Je reſte extaſié. Quoi, vous faites de ſi beaux vers ! mais ſont-ils réellement de vous, ou les avez-vous appris par cœur ?

(JEAN) Vous ne voyez rien, M.

Geronte ; il faut entendre mon Maître lorſqu'il eſt dans ſon enthouſiaſme poétique. Ses vers coulent .... coulent alors . . . comme . . . la chûte du Rhin près de Schaffouſe.

(VAL.)

Dans mes travaux, je dédaigne la gloire
D'inſtruire la poſtérité :
Ma Muſe ne veut point au Temple de mémoire
Arracher le rameau de l'immortalité.
Ce n'eſt pas pour chanter les Héros de la terre,
Ni les caprices du haſard,
Ni les exploits brillans conſacrés par la guerre,
Que d'Apollon j'emprunte l'art.
Je ne veux chanter qu'Henriette,
Son ſuffrage enivre mon cœur,
Et ma félicité ſe trouveroit parfaite,
Si mes vers de Geronte obtenoient la faveur.

(GER.) Je ne reviens pas de mon étonnement. Il me ſemble preſque que vos vers valent mieux que ceux de M. Rime-riche. Ah, que n'avez-vous plutôt fait briller vos talens ! Je ſuis dans un embarras. . .

(JEAN) Il a raiſon, de par tous les

diables. J'aurois commencé d'abord par lui dire :

Sans façon, cher beau-pere à qui je dois respect,
Je suis votre très-humble & très-soumis valet.

(GER.) Fort bien, mon ami, fort bien. Il n'y a pas jusqu'à votre Domestique qui ne soit Poëte.

(VAL.)

Pour afficher bien peu d'esprit,
L'insensé fait beaucoup de bruit;
Content de mériter l'estime,
Le vrai mérite est anonyme.

(JEAN) Je ne m'étonne donc plus, si je n'ai jamais fait de vers en ma vie.

(GER.) Ah, malheureux! pourquoi ai-je signé ce contrat avec Rimeriche?

(VALERE) Je ne me suis jamais fait un mérite de mes vers, car je sais qu'on en peut composer de beaucoup meilleurs. Je n'osois imaginer qu'Henriette dût être le prix d'un talent à quelques égards assez frivole, sans quoi j'eusse été Poëte. Que dis-je! Henriette l'eût été elle-même. Mes

ſoins auroient bientôt développé ſes talens pour cet Art divin.

(GER.) Ah! vous plaiſantez. L'idée eſt trop folle pour être réelle. Tenez, ſi vous pouviez m'apprendre à faire des vers, je vous jure qu'Henriette ſeroit à vous.

(VAL.) Et ſi je vous prouvois que dans ce moment vous venez de parler en vers, que diriez-vous ? Il ne faut qu'une légere tranſpoſition pour vous en convaincre. Vous aller voir.

(GER.) Cela ne ſe peut pas.

(JEAN) Je n'en crois rien non plus.

(VAL.) Nous parlions de faire des vers ; vous diſiez : *ſi vous pouviez m'apprendre à faire des vers, Henriette ſeroit à vous.* Eh bien, c'eſt exactement dire :

Tiens, ſi je peux, aidé par ta ſcience,
Faire des vers l'un dans l'autre enchaſſés ;
Eſpere tout de ma reconnoiſſance,
Oui, tu verras tous tes vœux . . . . ;

Allons, M. Geronte, achevez.

(GER.) Eh! parbleu . . . .
exaucés.

(VAL.) A merveille, à merveille !

(Jean) Oh ! ſur ma parole, je ne ferois pas mieux.

(Ger.) Je ne me ſens pas de joie. Cela eſt étonnant. Je n'aurois jamais imaginé être né Poëte. Ah ! c'eſt maintenant que je vais compoſer des idilles, des ſonnets ; & que je pourrai peindre en vers la ville & la campagne. Je veux chanter tout ce que je verrai. Le cœur me bat de plaiſir. Allons, courage, M. Valere, encore une petite leçon, je vous prie.

(Val.) Mais, ſans vous en appercevoir, vous ne parlez plus qu'en vers. Remarquez que vous venez de dire : *Ah ! c'eſt maintenant que je vais compoſer des idilles, des ſonnets ; je peindrai en vers la ville & la campagne*, &c. N'eſt-ce pas comme ſi vous diſiez :

Je vais chanter des ſonnets, des idilles ;
Et peindre dans mes vers les campagnes, les villes,

(Ger.) Oh, admirable, admirable !

(Jean) Cela me confond

(Val.) Vous ajoutez enſuite : *le cœur me bat de plaiſir . . . allons, courage, encore une petite leçon.* Eh bien,

ce sont des vers, ou peu s'en faut.

(GER.) Voyons, voyons.

(VAL.) Ecoutez :

Remplissez mon ardent desir,
Aidez le feu . . . . .

Allons, suivez, M. Geronte.

Aidez le feu . . . .

(M. GER.)

. . . . . qui . . . me . . . dévore.

(VAL.) Bon.

Le cœur me bat de plaisir :
De grace, une leçon . . .

(GER. *transporté & précipitamment*)

. . . . encore.

(JEAN *à part*) Le diable emporte la pécore !

(VAL.) Vous le voyez, M. Geronte. Je prétends ceindre aujourd'hui votre tête du laurier poétique.

(GER.) Ah ! que je vous embrasse, mon cher Apollon. Un laurier ! un laurier à moi ! Quel coup d'œil cela va faire sur ma perruque neuve !

(JEAN) Et moi je veux vous faire graver dans cet attirail & vous coller sur l'armoire où je serre mon pain.

(Ger.) Ce n'est pas tout, Valere; ne pourriez-vous pas aussi m'apprendre à composer des poëmes épiques, des tragédies, des satyres, & sur-tout quelques petites fables?

(Val.) Rien de plus aisé. Monsieur, dites-moi, n'avez-vous pas quelque bête favorite?

(Jean) L'âne, par exemple?

(Ger.) Oui : c'est un animal si doux, si patient; je l'ai toujours aimé.

(Jean *à part*) Sans doute, à cause de la ressemblance.

(Val.) Soit. L'âne & le rossignol, si vous voulez.

(Ger.) Oui da, le rossignol, cela sera fort joli.

(Val.) Eh bien, voilà vôtre fable toute faite : c'est une narration . . . . je vais vous la dire en prose, & je suis persuadé que vous la mettrez sur le champ en vers.

(Ger.) Ah, du diable!

(Val.) Suivez-moi, Monsieur. (*il récite sans scander*) « Maître Martin un » certain jour broutoit près d'un boc» cage, tandis qu'un rossignol par son » joli ramage charmoit les Bergers d'a» lentour ». Allons, à vous.

(GER.)

Maître Martin un certain jour
Broutoit ... près d'un boccage,
Tandis qu'un ... rossignol par son ramage
Charmoit les Bergers d'alentour.

(VAL.) Vous y voilà. (*sans scand*
« Ce chant lui paroît par trop tend
» il se lasse de l'écouter. Petit Mu
» cien, tais-toi, tu vas m'entendre. A
» prends de moi l'art de chanter. T
» aussi-tôt Martin de braire & d
» tourdir tout le canton : mais à p
» sonne il ne sut plaire; il avoit p
» un mauvais ton »..

(GER.)

Ce chant lui paroît par trop tendre.
Il se lasse de ... l'écouter.
Petit Musicien, tais-toi ... tu vas ... m'e tendre.
Apprens de moi l'art de chanter.
Tout aussi-tôt Martin de braire ...
Et d'étourdir tout le canton ...
Mais ... à personne il ne sut ... plair
Il avoit pris ... un ... mauvais ton.

(VAL.) On ne peut rien de mieu
votre talent est décidé. Achevons.

. . . [*en scandant*]

Les auditeurs, de s'enfuir & de rire ;
Un seul critique s'arrêta :
Modere-toi, dit-il, beau Sire ;
Ane jamais dans ces bois ne chanta :
Broute le chardon . . . . .

(GER. *avec enthousiasme*)
. . . sans rien dire.

(VAL.) Bon.
Tu déchires l'oreille avec ton chant brutal.
Au sac, au sac . . . .

[*Geronte hésite*] (JEAN *vivement*)
. . . ridicule animal

[*à part*]

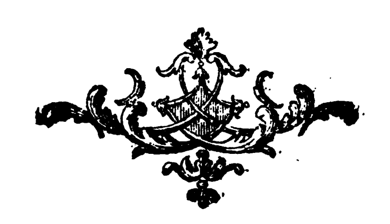
Et du portrait voilà l'original.

(GER. *transporté*) Venez, que je vous embrasse ! Vous êtes un homme unique. Je veux que cette fable soit imprimée dans tous les Journaux, & que Rime-riche en creve de dépit.

« Telle est la scene qui change la situation des affaires de Valere & celle des autres Acteurs. Geronte prend un goût décidé pour le nouveau Poëte. Il le conduit en triomphe à Madame Geronte ; & Valere par ses discours, achève de ruiner dans l'esprit de l'un

& de l'autre, Galimathias & Rime-riche ».

« Les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de rendre compte d'une ſcene où Galimathias étale encore à Henriette les ridicules richeſſes de ſa Muſe. Le dénouement ainſi préparé, s'effectue par le renvoi des deux pédans qui menacent toute la maiſon de leur reſſentiment, & promettent d'accabler ces gens ſans goût, des traits de la plus mordante ſatyre. Le mariage d'Henriette & de Valere termine la piece.



ARTICLE XIII.

Frid. Hasselquist *Reise nach Palæstina in den Jahren von* 1749 *bis* 1752, &c. &c.

« Voyages du Docteur *Hasselquist*, des » Académies de Stokolm & d'Upsal, faits en Palestine depuis 1749 » jusqu'en 1752, publiés par ordre » de S. M. la Reine de Suede, & » par les soins de M. Linnæus, traduit du suédois en allemand. A » Rostoc, 1761, *in*-8°. p. 606 (*a*) ».

FRédéric Hasselquist naquit en 1722 à Cornwalla dans la Gothie orientale. Après avoir fait à Upsal ses études de Médecine & d'Histoire Naturelle, il forma le projet de voyager en Palestine, pour décrire les curiosités naturelles de ce pays, ainsi que celles

(*a*) Nous devons cet extrait écrit d'une maniere aisée, ferme & rapide à M. Schmidt qui, pour nous servir de l'expression d'un ancien, cueille les fruits de l'érudition dans un âge où il y a du mérite & même de la gloire à la cultiver.

de l'Egypte. Tout parut d'abord s'opposer à ses desseins : il étoit pauvre, & d'une santé très-délicate ; mais son courage étoit plus fort que tous les obstacles. Je partirai, disoit-il, je partirai, dût-il m'en coûter cent fois la vie. C'est à ce degré d'enthousiasme & d'audace que nous devons & les découvertes & les progrès qui se sont faits dans les Sciences, les Lettres & les Arts.

Quelques Seigneurs Suédois, les Facultés de Théologie, de Philosophie & de Médecine fournirent à Frédéric des fonds considérables pour son voyage. Muni de ces secours & jouissant d'une meilleure santé, ou plutôt ne consultant que son ardeur, il partit en 1749 pour Smyrne, & s'y occupa long-tems de l'Histoire Naturelle de ce pays ; en 1750 il fit le voyage d'Egypte, en 1751 celui de la Palestine, d'où il revint à Smyrne ; là, excédé de fatigue & de travail, il fut attaqué d'une fievre lente, & mourut en 1752. Hasselquist ne ménageoit pas plus sa bourse que sa santé ; il achetoit tout ce qu'il trouvoit de singulier & de remarquable : de sorte qu'après avoir

dépensé tout l'argent qu'il avoit reçu de Suede, il laissa encore douze mille livres de dettes. Les créanciers firent main basse sur ses trésors : ses animaux, ses plantes, ses papiers, tout fut saisi. Sa mémoire couroit risque d'être flétrie chez l'étranger, & le fruit de tant de travaux & de veilles alloit devenir la proie des Barbares, lorsque la Reine de Suede, qui aime, cultive & fait fleurir l'étude de l'Histoire Naturelle, paya les dettes de notre Voyageur, & sauva ainsi sa gloire & ses trésors. Toutes les acquisitions que notre Naturaliste avoit faites arriverent une année après au palais de la Reine; S. M. en informa le célebre Linnæus & le chargea en même tems de rédiger & de publier les manuscrits de Hasselquist : d'où a résulté l'ouvrage que nous annonçons. Linnæus y a joint les lettres que notre Auteur lui avoit adressées pendant le cours de ses voyages. Ce livre mérite d'être connu en France; c'est en général un chef-d'œuvre d'Histoire Naturelle, & en particulier le meilleur & même le seul bon ouvrage que nous ayons dans ce genre touchant la Pa-

lestine, & sur-tout pour ce qui concerne l'Egypte, car c'est en Egypte que l'Auteur a fait son plus long séjour. On ne peut comparer à notre Naturaliste ni Maillet, ni Prococke, ni Schaw: ces savans hommes n'ont parlé de l'Histoire Naturelle d'Egypte qu'en passant & d'une maniere superficielle, au lieu que Hasselquist en avoit fait son unique objet; il ne vouloit ni décrire ni même regarder autre chose. Nous lisons dans une de ses lettres qu'à côté de la grande Pyramide il cherchoit des fourmilions dans les sables. Il nous apprend encore lui-même qu'en examinant les obélisques, il remarquoit uniquement quelles especes de chouettes, de hérons ou de vautours y étoient gravées; en un mot il ne voyoit, il n'observoit rien que relativement à l'Histoire Naturelle: aussi toutes ses descriptions portent-elles le caractere de la plus grande exactitude. Si son ouvrage est une fois répandu en France, où l'Histoire Naturelle est extrêmement cultivée, j'ose avancer qu'on en retirera les plus grands avantages. Prosper Alpin a traité le même sujet, mais d'une façon tout-à-fait différente;

Hasselquist est on ne peut pas plus méthodique; Prosper Alpin ne connoît point de méthode; notre Suédois étoit observateur; Prosper Alpin se contentoit de compiler ce qu'il avoit lu & entendu dire; enfin l'ouvrage de ce dernier n'est presque composé que de planches, & Hasselquist n'offre point de figures. J'observerai à ce sujet que lorsqu'on sait bien décrire une piece d'Histoire Naturelle, on n'a pas besoin du crayon. Au tems de Prosper Alpin, on peignoit à-peu-près un quadrupede; on chargeoit les caracteres qui les distinguoient des autres, on faisoit des caricatures d'Histoire Naturelle : on veut aujourd'hui des descriptions vraies & détaillées; il faut décrire la tête, le museau, les dents, les moustaches, les narines, les sourcils, les yeux, les oreilles, la queue, les pieds, les ongles, *&c.* de chaque animal. Il est vrai qu'on se sert encore quelquefois de ces caracteres décidés & tranchans, mais on n'en fait peut-être pas mieux. Tous les genres, toutes les especes de regnes de la nature se touchent de si près, qu'il est bien difficile de rendre sen-

ſibles leurs gradations & leurs nuances intermédiaires, en ſuivant ce procédé (*a*).

L'ouvrage de Haſſelquiſt eſt diviſé en deux parties : la premiere eſt écrite en allemand, & contient ſes lettres : on a jugé la langue latine plus commode pour la ſeconde partie, où ſont renfermées les deſcriptions des animaux & des plantes. On ſuit par-tout la méthode de Linnæus, avec cette différence cependant que les deſcriptions de Haſſelquiſt n'ont point cette ſavante, mais obſcure brieveté qui, dans les ouvrages de ce grand homme, embarraſſe ſouvent ceux qui ne poſſedent pas à fond l'eſprit de ſon ſyſtême. On n'a pas joint les ſynonymes à ce livre; il faut pour cet effet avoir recours à la dixieme édition du *Syſtême de la Nature* de Linnæus.

(*a*) Cette obſervation mériteroit d'être diſcutée. Nous croyons avec Leibnitz que la nature ne fait rien par bonds & par ſauts; mais quelque déliées que ſoient les lignes qui ſéparent les eſpeces & les genres, la deſcription la plus exacte peut-elle jamais l'emporter ſur la repréſentation même de l'objet?

La nature de ce Journal ne me permet pas de tracer en entier les descriptions méthodiques de quelques animaux ou plantes, telles que les présente l'Auteur; je me contenterai d'extraire de l'ouvrage ce que j'y ai trouvé de plus frappant & de plus curieux.

Dans la classe des quadrupedes, cet Auteur donne des descriptions très-détaillées des singes d'Egypte & d'Ethiopie, des chameaux, de l'ichneumon, de la giraffe, des chevres d'Angola & de l'hippopotame; voici en peu de mots ce que Hasselquist nous apprend de ce dernier animal. 1. La peau seule d'un hippopotame fait la charge d'un chameau. 2. L'hippopotame a la plus forte antipathie pour le crocodile, il le tue toutes les fois qu'il le rencontre, & c'est là une des causes de la destruction des crocodiles qui, si l'on n'avoit grand soin de leur faire la guerre, seroient capables de faire un désert de toute l'Egypte, tant le nombre de leurs œufs est considérable. 3. On ne voit point l'hippopotame au-dessous des Cataractes: les seuls habitans de la haute Egypte en parlent avec certitude; & comme peu

ſibles leurs gradations & le[illegible] [illegible]liſtes intermédiaires, en ſuiv[illegible] [illegible]és deſ-dé (*a*). [illegible]

L'ouvrage de Ha[illegible] [illegible] juſqu'à en deux parties : l[illegible] [illegible] On porte en allemand, &[illegible] [illegible] et animal on a jugé la l[illegible] [illegible] poſſible d'y mode pour l[illegible] [illegible]me. 4. L'hip-renfermées[illegible] [illegible] Egypte les plus maux &[illegible] dans l'eſpace d'une la mét[illegible] [illegible]aſte tout un champ ſe-diffé[illegible] [illegible] ou en treffle. Pour s'en tion[illegible], on ſe ſert du ſtratagême ſui-[illegible] : on remarque l'endroit où il [illegible]ent ordinairement chercher ſa nour-riture, on y jette beaucoup de lupins; l'animal arrivé à terre, dévore tout ce qu'il rencontre ; il s'en retourne à l'eau lorſqu'il eſt raſſaſié, & boit d'au-tant plus que les lupins ſecs lui ont donné une ſoif difficile à éteindre ; la grande quantité d'eau qu'il avale fait gonfler les lupins ; peu de tems après on le trouve mort le long de la ri-viere, plus enflé que s'il avoit pris le poiſon le plus violent. 5. Plus l'hip-popotame vient à terre, mieux on au-gure de la crue du Nil.

La ſeconde claſſe eſt celle des oi-ſeaux : on y trouve les deſcriptions.

tours, des chouettes, des per-
des corbeaux, des pies, des
de l'ibis qui, selon notre
est l'*ardea alba* de Lin-
ur donne aussi la note
rrivent en différens
è qui peut servir à
estions intéressantes qui
tées touchant les oiseaux de
, matiere sur laquelle il s'en faut
aucoup qu'on soit encore d'accord.
A la fin d'octobre & au commencement du mois de novembre en 1750, Hasselquist vit arriver en Egypte les grues, les bihoreaux, plusieurs especes de vannaux, le pélican, les alouettes, les moineaux, les chardonnerets & les becfigues. Les oiseaux qui vivent dans les terreins marécageux, & sur-tout les canards, arrivent en très-grand nombre au mois de novembre, tems où les terres que les eaux viennent d'abandonner, sont couvertes de grenouilles. Les cailles viennent en foule au mois de mars.

Des oiseaux notre Auteur passe aux amphybies, & décrit avec son exactitude ordinaire les serpens terribles d'Egypte, le caméléon, tous les lé-

zards, & en particulier le crocodile.

La quatrieme classe est celle des poissons, partie peu cultivée, & à laquelle Hasselquist s'est principalement attaché. Ses descriptions sont semblables à celles de Linnæus, d'Artedi ou de Gronovius. Il est aisé à tout Auteur qui connoît & suit une méthode, de savoir s'il a vu des poissons que personne n'a encore décrits. Hasselquist a eu cet avantage; il a trouvé plus d'un poisson qui fait non-seulement une espece, mais un genre tout nouveau. Si les Ichtyologistes se conformoient au procédé des Botanistes, ils pourroient sans scrupule donner à quelque genre de poisson le nom de ce savant Suédois.

Dans la classe des insectes, notre Auteur est observateur comme Réaumur & Suammerdam, & *descripteur* comme Raï & Linnæus; il suit la méthode de ce dernier, laquelle n'a d'autre défaut que de demander de meilleurs yeux qu'on ne les a communément. Il y a ici des observations neuves sur les insectes des figuiers.

Dans la classe des vermisseaux, Hasselquist décrit quelques-uns de ceux

r qui habitent les coquillages, &
firme les découvertes que M. Adan-
a faites dans ce genre.
La derniere division est celle des
ıres. On trouve à l'article *Linum*
passage qui détruit l'opinion qu'on
ue jusqu'à présent de la grande
uté des anciennes toiles d'Egypte;
ci ce qu'en dit Hasselquist : « On
ıltive beaucoup de lin en Egypte,
: particulierement à Damiette; on
: prépare & le transporte ensuite à
'enise & à Livourne. Les toiles
u'on en fait aujourd'hui en Egypte
e sont d'aucun prix en comparai-
on de celles d'Europe, elles sont
eaucoup plus grossieres; les Turcs
: les Européens ne les achetent que
our les usages les plus communs.
.es enveloppes des mumies prou-
ent que les fameuses toiles de l'an-
ienne Egypte ne valoient pas mieux
ue celles d'aujourd'hui; elles ne
ouvoient avoir de la réputation
ue dans un tems où l'Egypte seule
ultivoit le lin & possédoit le secret
e le mettre en œuvre. Les toiles
'Egypte n'ont pas l'épaisseur de

» celles d'Europe; étant plus minces, » elles sont plus flexibles, & c'est ce » qui les rend plus durables ».

M. Rouelle, dans une dissertation insérée dans les Mémoires de l'Acamie royale des Sciences (année 1750), a fait à-peu-près la même observation à l'occasion des toiles des mumies.

En parlant de l'aloës, notre Auteur observe que les Mahométans regardent cette plante comme sacrée, & qu'au retour du pélerinage de la Mecque ils ont grand soin de la placer sur leurs portes, pour représenter sous l'image d'une fleur toujours verte, l'espérance ferme & certaine où ils sont de jouir après leur mort de l'éternelle félicité. Les Egyptiens, peuple extrêmement superstitieux, soutiennent que les démons & les lutins n'oseroient pénétrer dans les maisons où il y a des aloës. Les Empyriques d'Egypte distillent l'eau de cette plante; ils s'en servent contre la toux, la jaunisse & l'asthme. Hasselquist a vu un exemple frappant de ce que peut cette distillation contre l'ictere : un Chirurgien François donna quatre grandes tasses

de cette boisson par jour à un Cophte attaqué de cette maladie ; au bout de quatre jours le Cophte fut parfaitement rétabli. Ce remede est encore inconnu parmi nous ; cependant l'aloës est assez commun en Europe.

Ce qui concerne le regne minéral n'a pas assez d'étendue dans l'ouvrage de notre Naturaliste. L'Egypte & la Palestine fournissent à ce sujet les choses les plus intéressantes, & Hasselquist ne parle que des opales, des pierres à aiguiser & du natron d'Egypte.

Notre Auteur termine ses lettres par l'éloge de la beauté du ciel de l'Egypte & par les avantages dont jouissent par-là les Astronomes de ce pays. « Les étoiles, dit-il, dans les » nuits d'été sont aussi brillantes que » dans les plus belles nuits des hyvers du » Nord. Cette beauté du ciel n'est ja» mais altérée ; je m'étonne, ajoute» t-il, qu'aucune Académie d'Europe » n'ait encore pensé à établir un As» tronome en Egypte, où le plus bel » horison & le ciel toujours serein » mettent à portée de faire des obser-

» vations aiſées & non interrompues.
» Les ſuperſtitieux habitans du pays
» s'y oppoſeroient ſans doute ; mais
» les Arabes qui aiment l'Aſtronomie
» & la cultivent à leur façon , feroient
» diſparoître tous les obſtacles ».



ARTICLE XIV.

VOYAGES from Asia to America, for compleating the discoveries of the North-west coast of America, &c.

« VOYAGES d'Asie en Amérique, » pour servir de suite aux découvertes des côtes occidentales du » Nord de l'Amérique, avec un » abrégé des différens voyages faits » par les Russes sur la Mer Glaciale, » pour tâcher de découvrir un passage du Nord-Est de l'Asie en » Amérique, &c. Traduits de l'alle- » » mand de M. *Muller*, de l'Académie de Pétersbourg, & augmentés de trois nouvelles cartes par » *Thomas Jefferys*, Géographe de » Sa Majesté Britannique. A Londres, chez l'Auteur, 1762 ».

C'Est de tout tems que l'intérêt & la curiosité ont porté les hommes aux plus grandes, aux plus hardies & aux plus dangereuses entrepri-

ses : nous en avons des exemples étonnans. Mais la nature a quelquefois tellement multiplié les obstacles, que toute l'ardeur & l'industrie humaine ne sauroit en triompher ; ainsi l'on n'a fait jusqu'ici que des tentatives inutiles pour naviger plus promptement de l'Europe aux Grandes-Indes & pour éviter de doubler le Cap-de-Bonne-Espérance.

Tous les projets qu'on a formés à cet égard sont, ainsi que l'observe l'Editeur, très-différens entre eux & pour le fond & pour la forme. Les uns ont proposé de couper l'isthme de Suez & de tracer un canal de communication de la Méditerranée à la Mer Rouge : les autres ont eu le même dessein pour l'isthme de Panama ; & nous croyons que ce dernier projet ne seroit pas aussi impraticable que bien des gens veulent se l'imaginer, en effet la langue de terre qui se trouve entre le golfe du Mexique & la Mer Pacifique, est très-étroite & peu considérable. Qui sait si dans la suite des tems, lorsque l'Amérique sera bien peuplée, & que l'amour du travail &

l'esprit d'émulation seront répandus parmi ses habitans, on ne verra pas les deux parties de l'Amérique, la méridionale & la septentrionale, entierement séparées par les eaux de la mer, qui offriroient alors un passage libre aux mers du Sud ? La nature elle-même qui est, pour ainsi dire, la *maîtresse-ouvriere*, peut beaucoup contribuer à cet ouvrage. La terre ne peut-elle pas, insensiblement & par degrés, s'applanir jusqu'à la surface des ondes ? Ces secousses, ces tremblemens qui de tems en tems l'agitent ne pourroient-ils pas enfin déchirer son sein & y laisser une ouverture assez profonde pour que les eaux de la mer s'y fissent un passage ?

Du reste, dans l'état actuel des choses, il seroit insensé de former sur cela des projets : aussi les Navigateurs les plus hardis & les plus raisonnables se sont-ils uniquement attachés dans ces derniers tems à faire la découverte d'un passage au Nord-Est ou au Nord-Ouest. Nos Anglois ont souvent tenté cette derniere entreprise, & toujours sans succès. Les découvertes des Russes prouvent absolument l'impos-

ſibilité de réuſſir par cette voie, & ne laiſſent aucun lieu de douter que les contrées boréales de l'Aſie juſqu'au Japon & à la Chine ne ſoient toutes baignées par les eaux de la mer. D'ailleurs quoique ce chemin fût plus court que celui qu'il faut faire pour doubler le Cap à la pointe de l'Afrique; les glaces énormes qu'on y rencontre rendront conſtamment cette navigation impraticable. Les retards occaſionnés par ces montagnes de glaces ſont ſi grands & ſi longs, que les Ruſſes ont mis quelquefois deux & trois ans à faire le voyage depuis l'embouchure de la Lana, riviere qui a ſa ſource en Sybérie & qui ſe jette dans la Mer Glaciale, juſqu'à Kamtſchatka. L'été eſt ſi court qu'ils n'ont jamais pu percer les glaces avant le retour précipité de l'hiver. Si les Ruſſes ont échoué dans cette entrepriſe, ſeroit-il poſſible que d'autres Nations, bien moins faites qu'eux à la rigueur extrême de ces climats, puſſent y réuſſir ? M. Muller fait tous ſes efforts pour engager les Peuples de l'Europe à ne former jamais une pareille entrepriſe; on diroit que cet Auteur eſt

ici l'organe de la politique de la Ruſſie ?

Mais quelque favorable qu'on pût ſuppoſer le paſſage au Nord-eſt pour ceux qui commerceroient au Japon, à la Chine; la nature du climat par lequel il faut paſſer doit tranquilliſer les Ruſſes; nous pouvons les aſſurer que les autres Peuples de l'Europe n'exciteront jamais dans ces pays ni guerre ni diſpute, ſoit pour s'y ériger en Souverains, ſoit pour s'en procurer la poſſeſſion. Ainſi les voyages que M. Muller vient de publier, pourront tout au plus ſatisfaire la curioſité de l'avide Géographe; mais ils n'inſpireront jamais aſſez de confiance aux Navigateurs pour entreprendre une route auſſi dangereuſe & auſſi remplie d'écueils que celle qu'il nous a tracée dans ſon ouvrage.

Il s'agit dans la premiere partie de ces voyages, des différentes expéditions qu'on a faites tant pour découvrir l'extrémité orientale de l'Aſie que pour parvenir à ſavoir ſi la Mer Glaciale baigne les côtes de l'Europe & celles de l'Aſie juſqu'au Japon. Les Ruſſes avoient encore pour

objet d'assigner des bornes certaines à leur vaste Empire, & de soumettre les Peuples qui occupent le terrein immense qu'ils se proposoient de parcourir.

Parmi les différens récits de l'Auteur, il y a des particularités remarquables, soit pour ce qui concerne les coutumes & les mœurs des barbares habitans de ces contrées, soit pour ce qui regarde l'histoire naturelle & la qualité du terroir. On nous avoit déja appris bien des singularités à ce sujet, mais elles étoient dénuées de toute vraisemblance. On racontoit gravement, par exemple, que dans le continent opposé à l'extrémité orientale de la Russie, il y a des Peuples qui ont des queues comme les chiens; qu'il y a d'autres Nations qui ont des pieds de corbeaux. En faut-il davantage pour rendre suspect tout ce qu'il pourroit y avoir de vrai dans les autres parties de la relation?

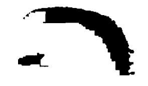
On a souvent contesté la vérité des faits qu'on rapporte sur la végétation rapide &, pour ainsi dire, instantanée des plantes & des arbres dans les régions boréales. Voici ce que l'Auteur, en parlant des bleds de Sybérie, assure

à cet égard. « Quoiqu'on seme peu de
» grains dans ce pays, cependant ceux
» qu'on y seme, de quelqu'espece qu'ils
» soient, y croissent promptement; mais
» le tuyau ou la paille n'a jamais plus de
» six pouces en longueur; car aussi-tôt
» que le bled est germé, il pousse ses
» épis & mûrit dans l'espace de six se-
» maines. La raison que M. Muller
» en donne, c'est que le soleil s'abais-
» sant à peine au-dessous de l'horison
» en été, répand dans le jour & la
» nuit assez de chaleur pour échauffer
» la terre; mais ce qu'il y a de plus
» remarquable, c'est que durant toute
» cette saison il ne tombe pas une
» goutte de pluie, & que la terre,
» quoique grasse & noire, n'est jamais
» gelée au-delà de six ou de neuf pou-
» ces de profondeur, ensorte que les
» racines sont abondamment nourries
» par la fraîcheur & par les sucs concen-
» trés au-dedans de la terre. Tout cela
» combiné avec la chaleur non inter-
» rompue du soleil, fait pousser le
» bled & le mûrit en peu de tems.
» Voilà la cause d'une végétation si
» prompte ».

L'Auteur confirme ici tout ce qu'on

nous a raconté du Peuple appellé *Korjaki*, & particulierement ce qu'on nous a dit touchant leur maniere de s'enyvrer avec la liqueur de mousserons bouillis. Croiroit-on que dans ces occasions les pauvres recueillent avec grand soin l'urine des riches & s'enyvrent de même & de bon cœur avec cette liqueur précieuse ainsi doublement distillée ?

Voici quelques particularités vraiment curieuses. Sur les côtes orientales de Kamtschatka près de la mer, il y a un Peuple qui n'éleve d'autres bêtes que des chiens ; ces animaux ne sont remarquables que par la longueur de leur poil qui est d'environ six pouces. Dans l'année 1718 un Waivode voyageant du côté de la petite ville de Beresowa sur un traîneau attelé de douze chiens, s'étoit lié le corps à son traîneau, afin d'y rester attaché, au cas qu'il vînt à verser ; l'Ostiack qui étoit son guide alloit, comme cela se pratique, à côté de lui pour relever en cas de besoin le traîneau. Ils arriverent dans une vaste plaine où la terre est presque toujours couverte de neige jusqu'à la hauteur d'un



homme. Ces chiens conducteurs, dont les Ostiacks se servent aussi pour la chasse, apperçurent malheureusement un renard à quelque distance ; aussi-tôt ils se mettent à le poursuivre, & sans que le guide pût modérer leur ardeur, ils entraînent le Waivode avec tant de rapidité qu'on les perdit bientôt de vue. Ce ne fut que le lendemain au matin que le guide, en suivant les traces du traîneau, retrouva notre voyageur. Un vieux tronc d'arbre qui s'étoit rencontré sur sa route & un peu plus élevé que la neige, avoit heureusement accroché & arrêté la voiture, ce qui sauva la vie au Waivode qui n'éprouva d'autre malheur que celui d'être renversé.

Ces animaux excellens pour le tirage, portent en même tems des charges très-considérables. En 1718 le Knées Mischewski fit traîner par seize chiens un grand tonneau d'eau-de-vie, depuis le couvent de Ketskoe jusqu'à Beresowa. Le Peuple ne voyage qu'avec ces chiens, & cela seulement pendant le jour. Le matin avant de partir, on leur donne à chacun deux poissons

gelés pour toute nourriture : vers la nuit ces pauvres animaux sont si abattus, si fatigués qu'ils ne peuvent manger ; ils se jettent à terre & ne songent qu'à dormir. Lorsqu'un voyageur arrive dans un village où il doit prendre un relai de chiens, ils poussent tous des hurlemens horribles, dans la crainte qu'on ne se serve d'eux pour les atteler à la voiture (*a*) ».

On trouve chez les Peuples du Tsuktschi, au Nord-Est des bords de l'Asie, les mêmes mœurs & les mêmes usages, que Paul Lucas dit avoir observés chez les habitans de Camul. « Lorsqu'un étranger arrive, dit M. Muller, ces Peuples viennent lui of-

(*a*) Comme M. Muller a fait un assez long séjour en Sybérie & qu'il a eu tout le tems de connoître les coutumes & les mœurs de ces Nations sauvages, nous ne formerions aucun doute sur tous ces traits, souvent cités dans le cours de son ouvrage, si nous avions devant les yeux l'original allemand ; mais ces particularités ne se trouvent que dans les notes de la traduction angloise, & le traducteur ne dit point si elles sont de lui ou de M. Muller.

fris leurs femmes & leurs filles; si le voyageur ne les trouve pas assez belles ou assez jeunes, ils en vont chercher d'autres dans les villages voisins. Alors si la femme qu'on lui présente lui convient, elle pisse dans un bassin en sa présence, lui offre son urine, & il est obligé de s'en rincer la bouche. Si l'étranger se refuse à cette cérémonie, tous le regardent comme leur ennemi; mais s'il s'y prête généreusement, ils ne doutent plus de sa sincere amitié ».

Voilà des coutumes bien bisarres & fort éloignées sans doute des mœurs de toutes les Nations civilisées : du reste ces Peuples ont l'ame élevée; ils idolâtrent l'indépendance & la liberté, ils préferent tous la mort à l'esclavage.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Muller traite des voyages sur mer, faits par les ordres de Pierre le Grand & de ses successeurs, pour découvrir si l'Asie étoit jointe au continent de l'Amérique, ou s'il y avoit une grande distance entre les deux continens. Pierre le Grand desiroit si fort d'être éclairci sur ce point de Géographie, qu'il écrivit de sa propre main

les instructions relatives à cet objet, dont il chargea le Général Apraxin.

Après la mort de ce grand Prince, l'Impératrice Catherine, en montant sur le trône, commença par donner des ordres pour l'expédition de Kamtschatka. Le Capitaine Berring & deux Lieutenans de vaisseaux, nommés Spanberg & Tschirikow, entreprirent ce voyage; ils partirent de Pétersbourg en 1725, & après avoir surmonté des difficultés sans nombre, ils remplirent leur l'objet. Le Capitaine Berring retourna à Pétersbourg en 1730. Voici une anecdote qui peut servir à nous donner une idée des progrès qu'avoit faits dès ce tems-là la police des Russes.

« Pendant le voyage que fit le Capitaine Berring en partant de la riviere de Kamtschatka & tirant à l'Est, un vaisseau Japonnois fut jetté vers les côtes de ce pays, & s'arrêta pendant tout le mois de juillet 1729 au Sud de la baye d'Awatscha. Dans cet intervalle, un Chef qui commandoit cinquante Cozaques, nommé André Schtinnikow, accompagné de quelques habitans du Kamtschatka, vint voir

tes Japonnois pendant qu'ils apportoient quelques-unes de leurs marchandises sur le rivage. Schtinnikow reçut d'eux quelques présens; mais cela ne le satisfit pas. Après avoir resté deux jours parmi eux, il les quitta brusquement pendant la nuit & vint avec les gens dont il étoit accompagné, se cacher dans le voisinage, pour savoir ce que deviendroit ce vaisseau. Les Japonnois, au désespoir du départ de Schtinnikow, prirent un bateau & allerent le long de la côte chercher d'autres habitans avec lesquels ils pussent faire des échanges. Schtinnikow aussi-tôt donna ordre à sa troupe de les suivre, de tomber sur eux & de les mettre à mort. Tous les Japonnois furent massacrés; de dix-sept qu'ils étoient, il n'y eut qu'un vieillard & un enfant de onze ans qui échapperent au carnage. Le brigand s'empara de tous leurs effets, mit en pieces le vaisseau pour en tirer le fer qu'il destinoit à d'autres usages, & conduisit les deux Japonnois comme prisonniers de guerre au Commandant d'une petite ville. Cette barbarie exercée sur des étrangers jettés sur les

côtes par un naufrage, ne resta pas impunie; le Commandant fit tenir Conseil de guerre, & Schtinnikow reçut la corde pour récompense. Les deux Japonnois furent remis en possession de leurs effets & envoyés à Jaculz en 1731, de-là à Tobolsk, & en 1732 à Petersbourg».

Au commencement de l'année 1733 les mêmes personnes entreprirent un second voyage à Kamtschatka; trois Membres de l'Académie de Pétersbourg les accompagnerent par ordre du Gouvernement qui vouloit que les observations fussent plus exactes & l'entreprise mieux concertée. Les trois Académiciens étoient M. Gemelin, Professeur de Chymie & d'Histoire Naturelle, M. de l'Isle de la Croyere, Professeur d'Astronomie, & M. Muller qui devoit écrire la relation du voyage. Le premier étoit chargé d'observer les animaux, les plantes, les minéraux & tout ce qui auroit rapport à l'Histoire Naturelle. M. de l'Isle avoit en partage les observations astronomiques & devoit fixer les longitudes & latitudes des pays dont on espéroit faire la découverte. L'objet

du troisieme embrassoit l'histoire civile de la Sybérie, ses antiquités, les mœurs & les coutumes des différens Peuples qui se rencontreroient sur leur route. Nous n'entrerons ici dans aucun détail touchant la maniere dont chaque Académicien s'acquitta de ses fonctions; nous nous contenterons de rapporter que les maladies & mille accidens imprévus empêcherent ces hommes savans & courageux de remplir tous les objets qu'ils s'étoient proposés. Cependant la république des Lettres aura d'éternelles obligations à MM. Gemelin & Muller, pour l'avoir enrichie d'une infinité de traits curieux, liés à l'histoire naturelle & civile de la Sybérie. Nous souhaiterions, pour l'honneur de M. de la Croyere, que ses observations & ses recherches nous fussent parvenues; nous jetterions d'autant plus volontiers des fleurs sur son tombeau, qu'il s'est exposé dans ce voyage aux dangers les plus grands & qu'il y a perdu la vie. La carriere que cet Académicien avoit à fournir étoit bien plus pénible & plus dangereuse que celle des deux autres. M. Muller restoit tranquillement en

Sybérie, & M. Gemelin avoit un adjoint pour le soulager dans la partie la plus difficile de son travail. Cet adjoint étoit M. Steller qui s'acquit beaucoup de gloire dans ce voyage (*a*).

Quant à ce qui regarde les Officiers de mer, ils eurent à essuyer des dangers extrêmes. Le Commandant en chef, qui étoit le Capitaine Berring, mourut dans une isle déserte. Voici ce que M. Muller rapporte touchant la vie & la mort de ce brave Commandant. « Le Capitaine Berring, dit-il, étoit Danois de naissance & avoit fait, dans sa jeunesse, plusieurs voyages aux Grandes-Indes & en Amérique. La

(*a*) M. Steller a donné plusieurs descriptions particulieres de différens animaux marins qu'il trouva sur des côtes inhabitées; elles ont été insérées dans les commentaires de l'Académie de Pétersbourg, & nous en avons déja traduit quelques-uns dans notre Journal. Ayant resté quelque tems à Kamtschatka après le départ des Académiciens, il se trouva malheureusement impliqué dans quelques affaires étrangeres à sa commission. Cependant il s'en tira à merveille, & le Gouvernement lui permit de revenir à Pétersbourg; mais il ne vécut pas assez long-tems pour y arriver, il mourut d'une fievre à Tumen.

renommée de l'immortel Pierre le Grand, & sur-tout les récompenses & les encouragemens qu'il donnoit à ceux qui s'appliquoient à la Marine, le déterminerent à se rendre en Russie. En 1707 il fut nommé Lieutenant de vaisseau, & en 1710 il servit dans la Flotte Russe, en qualité de Capitaine-Lieutenant. Il fut employé dans Cronstadt tant que dura le siege de cette place, & fut de toutes les expéditions par mer qui se firent pendant la guerre contre Charles XII. Il joignoit beaucoup d'expérience à une grande capacité. Ce brave Officier périt de la maniere du monde la plus cruelle : ayant fait naufrage sur des côtes inhabitées & inconnues, il se vit obligé de se loger dans des trous où tomboit sans cesse du sable ; une partie de son corps en étoit déja couverte, ses gens voulurent l'en retirer, mais il s'y opposa : ce sable, à ce qu'il disoit, lui rendoit la chaleur. On lui obéit, & il expira.

MM. Gemelin & Muller retournerent à Pétersbourg au commencement de l'année 1743, le Capitaine Tschirikow en 1645, & les autres Marins qui survécurent à cette mémorable ex-

pédition, n'y revinrent qu'en 1749; de ſorte que ce voyage de Kamtſchatka a duré près de ſeize ans.

Des trois cartes géographiques qu'on a ajoutées à l'édition angloiſe, la premiere n'eſt qu'une copie d'une partie du Japon, telle qu'on la trouve dans les Mappemondes; la ſeconde eſt également une copie de la carte que MM. Deliſle & Buache ont imaginée ſur les prétendues découvertes des Amiraux Eſpagnols de Fuentes, de Fuca, &c. la troiſieme eſt aſſez grande & aſſez correcte; elle repréſente le Canada & la partie ſeptentrionale de la Louiſianne, s'étendant à l'Oueſt vers les côtes que les Ruſſes ont découvertes en 1741.

On ne trouve point d'*errata* à la fin de cet ouvrage; cependant ſi l'on en donne jamais une ſeconde édition, il ne faudra pas oublier que dans celle-ci la Mer Pacifique eſt appellée deux fois *Océan Atlantique*.



ARTICLE XV.

ELEMENTI di morale, per cio che riguarda all'esercizio di essa nell'adempimento de' doveri dell'uomo; estesi per istruzione della nobile gioventù. Venezia appresso Giam-Batista Pasquali.

« ELEMENS de morale, développés » pour l'instruction de la jeunesse. » A Venise, chez *J. B. Pasquali* ».

« O Citoyens ! s'écrioit autrefois un » Philosophe Pythagoricien, c'est » au fond des cœurs, & non sur le » marbre & sur l'airain, qu'il faut graver » les loix. La force, la durée & le » bonheur des Etats dépendent uni- » quement de l'institution de la jeu- » nesse ».

Les anciens Perses & Lycurgue avoient bien senti cette vérité. Où regnent les mœurs, les loix sont tou-

jours obſervées, ou plutôt elles deviennent inutiles. Or les mœurs n'entrent & ne prennent racine que dans les ames tendres & jeunes.

Les Légiſlateurs modernes ont trop négligé cette partie de l'adminiſtration, ainſi que pluſieurs autres branches de la ſcience du gouvernement. Ils nous ont accablés ſous le fardeau des loix, ſans ſe mettre en peine de nous en inſpirer l'amour & le reſpect ; loin de nous accoutumer à ne voir le bonheur que dans l'exercice des vertus, ils n'ont fait entrer dans nos cœurs que le ſentiment de la crainte.

On a beaucoup écrit ſur l'inſtitution de la jeuneſſe, & l'on auroit de la peine à trouver un bon livre ſur cette matiere. On a dit ce qu'il falloit apprendre & inſpirer aux jeunes gens, mais on n'a pas donné les moyens de réuſſir dans cette entrepriſe. Locke lui-même n'eſt pas exempt de ce défaut. Nous ne parlerons point ici de l'ouvrage d'un Philoſophe moderne, auſſi célebre par la nouveauté de ſes ſyſtêmes que par la force de ſon éloquence ; en rapportant ce que les Anglois

glois pensent de ses productions, nous avons fait connoître ce que nous en pensions nous-mêmes (*a*).

L'Auteur des élémens dont nous allons parler, trace des loix & des préceptes capables de développer dans l'ame des jeunes gens ces germes d'honnêteté & de vertu que la nature y a semés, germes précieux que la culture féconde & vivifie, comme un souffle léger développe le feu caché dans une foible étincelle (*b*). L'Auteur se plaint amerement de la méthode insuffisante dont se servent aujourd'hui la plûpart des instituteurs de la jeunesse, & malheureusement ses plaintes ne sont que trop fondées. En effet, après dix années de fatigues, d'études & de châtimens, que savent la plûpart des jeunes gens? Expliquer bien ou mal un Auteur ancien, tourner un vers latin, réciter de mémoire quelques passages choisis,

---

(*a*) Emile, ou Traité de l'éducation.

(*b*) *Omnium honestarum rerum semina animi gerunt, non aliter quàm scintilla levi flatu adjuta, ignem suum explicat.* Senec. ep. 94.

dont ils ne ſentent ni la fineſſe ni la force; mais qu'on leur demande ce que c'eſt que le monde où ils doivent vivre, quels devoirs ils ont à remplir, quels exemples, à donner ou à ſuivre: ils ſeront frappés d'étonnement, on leur parlera un langage étranger, & ils balbutieront à peine quelques paroles dépourvues de bon ſens. Qu'ils puiſent dans les ſources anciennes la pureté du langage, mais qu'ils apprennent les choſes avec les mots, qu'ils s'exercent à parler avec élégance, mais ſur-tout à penſer avec juſteſſe.

Cet eſſai eſt diviſé en deux parties: dans la premiere, l'Auteur apprend aux jeunes gens ce qu'ils doivent éviter; dans la ſeconde, il les inſtruit de ce qu'ils doivent pratiquer; il veut qu'un jeune homme apprenne d'abord à ſe connoître lui-même, qu'il ſache comment & pour quelle fin il eſt né, qu'il s'accoutume à régler ſes actions, à dompter la fougue de ſes paſſions, à démêler les rapports qui le lient à tous les êtres. Ces rapports ſont de trois ſortes: naturels, originaires & accidentels. Les premiers ont Dieu

pour objet, les seconds regardent les parens, les troisiemes, tous les membres de la société. Les préceptes que l'Auteur donne sur cette matiere sont pleins de force & de raison; on peut leur appliquer ce que Plutarque disoit des anciens proverbes (a) : *Ils sont courts, mais semblables aux mysteres qui renferment de grandes choses sous de foibles symboles.*

Telle est donc la substance de la premiere partie de ce traité : il faut qu'un jeune homme ménage le tems qu'il a; il ne doit ni faire tout ce qu'il peut; ni dire tout ce qu'il sait; il seroit imprudent de donner tout ce qu'il a; il faut qu'il mette un frein à son impatience ou à sa colere, lorsque quelque parole ou quelque action le blesse; qu'il ne desire pas tout ce qui lui plaît, & qu'il ne satisfasse pas tous ses desirs dont la plûpart sont contraires à la droite raison. Après avoir donné ces sages avis,

(a) *Exigua hæc sunt, sed mysteriis similia, in quibus maximæ res minutis signis continentur.*

l'Auteur dans sa seconde partie expose aux yeux de la jeunesse toutes les vertus qu'elle doit acquérir : il l'exhorte à la tempérance, à la modération, à prévenir les dangers & les maux, mais à les supporter avec courage lorsqu'ils sont arrivés ; il lui recommande l'honnêteté, comme la semence de toutes les vertus & la base de la société. Cette honnêteté dépend de quatre points principaux, de la connoissance & de l'amour de la vérité ; du soin de rendre à chacun ce qui lui est dû & d'être fidele à ses promesses ; de l'empressement à faire du bien aux autres, & des égards qu'on leur doit. C'est ici que l'Auteur rassemble tous les préceptes qui peuvent rendre un jeune homme honnête, juste, bienfaisant, libéral & sociable. Il l'exhorte à choisir dans la société un ou deux amis auxquels il s'attache plus étroitement & dont le commerce soit pour lui une source d'agrément & d'utilité. Mais quelle précaution ne faut-il pas apporter dans ce choix ? Ici notre Auteur a beaucoup puisé dans les ouvrages de Ciceron & de Socrate. Il distingue

plusieurs classes d'amis : les uns ont les manieres agréables & prévenantes ; les autres ont acquis & mérité l'estime publique par leurs actions & leur conduite ; ceux-ci sont naturellement portés à la bienveillance & à la tendresse ; ceux-là sont honnêtes & vertueux ; il en est enfin qui joignent à la douceur, à l'honnêteté, à la bonne conduite, les manieres agréables & les témoignages d'un tendre penchant & d'une bienveillance marquée ; mais où découvrir un si rare trésor ?

Il y a un peu de sécheresse dans cet essai, comme dans tous les ouvrages *élémentaires*. Il aura peu d'attraits pour les jeunes gens dont l'imagination vive & le cœur tendre ont besoin de sentimens & d'images, & sont bientôt dégoûtés de l'aridité de l'expression directe. L'Auteur Italien présente aux jeunes gens un breuvage salutaire ; mais il a oublié de couvrir de miel les bords de la coupe ; il devoit se rappeller ces vers charmans du Tasse :

A l'egro fanciul porgiamo aspersi
Di soavi liquor gl'orli del vaso ;

& mort avant 1280; de *Guido Cavalcanti*, Poëte & Philoſophe, mort en 1300; de *Filippo Spano degli Scolari*, Comte de Temeſwar & d'Ozore, né en 1369, & mort en 1426; du Cavalier *Giannozzo Manetti* qui étoit verſé dans pluſieurs langues ſavantes, né en 1396, & mort en 1459; de *Carlo Marzuppini*, Secretaire de la république de Florence, né en 1379, & mort en 1483. On indique l'original d'après lequel chacun de ces portraits a été gravé, afin qu'on puiſſe juger de la reſſemblance. On a placé les armes de ces hommes célebres au-deſſous de leurs portraits. Le format de la gravure eſt *in*-4°. celui du papier eſt *in-fol.* C'eſt un plaiſir bien ſenſible pour un amateur des Arts, des Sciences, des vertus & des talens, de pouvoir contempler dans les images des grands hommes les traits de leurs phyſionomies, après avoir admiré leur génie & leur ame dans leurs ouvrages immortels ou dans leurs belles actions. L'amour propre eſt ſur-tout flatté, lorſque ces hommes illuſtres ont été nos compatriotes : auſſi cette collection agréable pour tout homme de

goût, est-elle infiniment précieuse aux Florentins.

II.

POESIE per musica di Vittorio-Amedeo Cigna, *Torinese*, *Academico trasformato. Torino*, *presso* Giacomo-Giuseppe Avondo.

« POÉSIES lyriques de M. *Cigna*, &c. » À Turin, *in*-12. »

VOICI les drames contenus dans ce recueil :

Enée dans le Latium. L'heureuse Rencontre. Hercule sur le Tage. La dispute des Muses. L'Amour & Psiché, cantate. *Ariane & Bacchus. Venus appaisée. La Musique & la Poésie*, & douze autres cantates. *Andromede*, tragédie, & plusieurs autres pieces. Le même Auteur a donné une *Iphigénie en Aulide*, représentée cette année sur le théâtre de Turin.

III.

L'ACADÉMIE de la Crusca & la Ville de Florence regrettent également la perte de M. Martini, mort le mois

de mai dernier. Il avoit travaillé plus qu'aucun autre Académicien à la derniere édition du Vocabulaire de la Crusca.

I V.

BIBLIOTHECA teatrale italiana, scelta e dispofta da Ottaviano-Deodati, *Patrizio Lucchese, con suo capitolo in verso per ogni tomo, correlativo alle cose teatrali, per servir di trattato completto di Drammaturgia. In Lucca,* 1762. *Tom.* 1 in-8°. 331 *pag.*

« BIBLIOTHEQUE du Théâtre italien, *&c.* Par M. *Diodati*, Patrice » de Lucques ».

DANS le premier volume de cette collection on trouve les drames suivans : *Achille*, tragédie du Comte Louis Savioli. *Les Fêtes de l'Himen*, composées à l'occasion du mariage de l'Archiduc avec l'Infante de Parme, par M. l'Abbé Frugoni. *Le Caffé*, *les trois Mariages*, comédies. *La Plautilla*, intermede de Gabriello Gabrielli. Ce recueil ne nous est pas encore par-

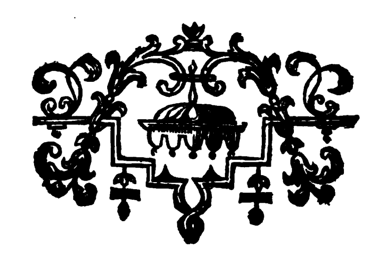
venu ; mais le *Prospectus*, publié à Lucques, annonce qu'il sera imprimé *in*-8°. en beaux caracteres, sur du beau papier, avec de grandes marges ; que chaque volume sera composé de 24 ou 25 feuilles d'impression, & de 5 belles planches. Chaque tome sera divisé en deux parties : la premiere contiendra une tragédie, un drame lyrique, une cantate, ou quelque autre piece ; la deuxieme sera composée d'une comédie, d'un opera bouffon & d'un intermede.

A la tête de chaque volume, au lieu de préface, on trouvera une piece de vers dont le sujet sera tiré de l'Art dramatique. On y ajoutera des essais & des dissertations sur le brodequin, le cothurne, les habillemens, les décorations, la peinture, l'architecture, la perspective & toutes les parties du Théâtre.

On y trouvera les vies de quelques Auteurs, avec le catalogue de leurs ouvrages. L'éditeur ne portera aucun jugement sur les pieces de son recueil.

V.

Le Glorieux, *l'Ingrat* & *l'Irrésolu*, comédies de M. Destouches, viennent d'être traduites en italien : on doit la traduction de la premiere au célebre & infortuné Thomas Crudeli, Poëte excellent & Philosophe courageux. Ce recueil se trouve à Florence, chez *André Bonducci*.



SUISSE.

I.

DIE kenzeichen der insecten.

« CARACTERES distinctifs des in-
» sectes ; selon la méthode de Lin-
» næus. Par M. *Zulzer*, Docteur
» en Médecine. Zuric, 1761, *in*-4°.

CET ouvrage, utile aux amateurs de l'Histoire Naturelle, présente en vingt-quatre planches imprimées avec des couleurs, les principales especes des insectes, & leur description faite avec beaucoup de savoir & de clarté. Monsieur Zulzer ne suit pas aveuglément le systême de Linnæus ; il s'en écarte lorsque ses propres observations lui paroissent l'exiger. Il a ajouté quelques especes inconnues à cet Auteur, & il a eu le bonheur de trouver pour l'exécution de son ouvrage un Graveur qui est lui-même non-seulement amateur, mais aussi connoisseur des insectes. M. Gesner,

un des premiers Naturalistes de nos jours, a mis à la tête de ce livre une préface lumineuse & intéressante sur la maniere d'enseigner & d'étudier l'Histoire Naturelle en général, & en particulier celle des insectes.

I I.

PLUTUS oder von den reichthümmeren.

« PLUTUS, ou Dialogue sur les ri-» chesses. Bâle, 1762 ».

Ce dialogue rempli de patriotisme & d'éloquence, est l'ouvrage de M. Iselin, Secretaire d'Etat de la ville & république de Bâle, écrivain illustre, qui, non content de consacrer une grande partie de sa vie à sa charge de Magistrat, dans laquelle il fait à sa patrie les plus grands biens, donne encore dans ses momens de loisir des écrits dont l'unique but est de mener les hommes, sur-tout ses concitoyens, à la vertu. Il montre dans la piece que nous annonçons, le cas & l'emploi qu'on doit faire des richesses; il loue, sous des noms supposés, ceux qui en

font bon usage; il en donne des portraits qu'on ne sauroit méconnoître; il blâme en échange ceux qui en abusent, mais sous des traits si généraux, qu'il ne paroît pas qu'il ait eu quelqu'un de particulier en vue. Voici la note des autres ouvrages de cet excellent Auteur.

Songes philosophiques & patriotiques.
Essais philosophiques & patriotiques.
Essai sur la Législation.
Essai sur le sublime dans l'érudition.
Réflexions libres sur la dépopulation de la ville de Bâle.

Nous nous proposons de donner dans la suite de ce Journal des extraits de quelques-unes de ces pieces, en attendant que quelqu'un rende à la France le service d'en donner une traduction entiere.



ANGLETERRE.

PURITY of heart, a moral epistle. By M. Scott, *fellovv of Trinity-College en Cambridge.* Dodsley, 1762.

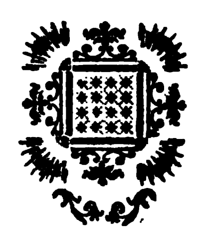
« LA Pureté de cœur, épître morale. » Par M. *Scott*, Membre du College de la Trinité à Cambridge. » Chez *Dodsley*, 1762 ».

CETTE épître a remporté un prix fondé à l'Université de Cambridge par M. Scaton : on y trouve de l'imagination, de la chaleur & un peu de cette maniere élégante & facile qui distingue sur-tout les épîtres de Pope. M. Scott est un de ceux dont les talens soutiennent encore la Poésie qui paroît se perdre entierement en Angleterre; il est déja connu par quelques poëmes estimés dans sa patrie. Nous ne citerons de sa nouvelle épître qu'un trait qui nous a frappés : il exprime l'effet que produit sur le cœur

de l'homme l'habitude du vice, par cette comparaison :

« Lorsqu'un voyageur solitaire, près
» du lac Ontario, entend mugir la
» Cataracte bruyante de Niagara, il
» s'arrête, glacé par une soudaine hor-
» reur, & le visage pâli par la crainte,
» ou bien il s'enfuit avec précipitation
» dans quelque vallée éloignée : là
» couché sous l'ombrage odorant des
» myrthes, il repose paisiblement sa
» tête troublée. Il n'en est pas ainsi de
» l'habitant naturel de ces contrées :
» brave par l'habitude, il entend sans
» inquiétude frémir les vagues écu-
» mantes, il regarde avec un sourcil
» immobile ce spectacle extraordi-
» naire, & se joue à fendre les ondes fu-
» rieuses au-bas de la Cataracte. Ainsi,
» lorsque nous nous écartons pour la
» premiere fois des routes de la vertu,
» notre cœur timide se sent agité d'une
» secrete frayeur; mais rendus hardis
» par l'habitude & insensibles par le
» tems, nous traversons bientôt sans
» crainte les déserts horribles, nous
» envisageons avec dédain le goufre
» entr'ouvert du crime, & nous nous

» précipirons enfin, tête baissée, dans » une mort éternelle ». Ce dernier trait nous rappelle un mot sublime de l'éloquent Fenelon qui dans son *Télémaque* peint à l'entrée des enfers *l'impiété se creusant un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance.*



ESPAGNE.

I.

CAMPAÑA de Phelipe V. en Portugal, en el año de 1704, en que està la puente de barcas, que se construyò sobre el Tajo para ir desde la provincia de Beyra à la de Altenjo, &c.

« CAMPAGNE de Philippe V. en » Portugal, l'an 1704, où l'on a » gravé le pont de bateaux, qui fut » construit sur le Tage, pour aller » de la province de Beyra à celle » d'Alentejo, *&c.* 1762 ».

II.

Sancti Thomæ à Villanova opera omnia, &c.

« Tous les ouvrages de S. Thomas de » Villeneuve, recueillis par le R. P. » *Emanuel Vida*, de l'Ordre de S. » Augustin. 1762 ».

III.

Plan geometrico è historico de la villa de Madrid y sus contornos, con los retratos del Rey, y Principe, nuestros Senores.

« Plan géométrique & historique de » la ville de Madrid & de ses en- » virons, orné du portrait du Roi » d'Espagne & de celui du Prince » des Asturies. Chez *André de Sotos*, 1762 ».

IV.

Arte general de la guerra, sus terminos, y definiciones, y la baraja de la Fortificacion moderne, &c.

« L'Art général de la guerre, ses ter- » mes, ses définitions, & le jeu de » la Fortification moderne, d'après » les meilleurs Auteurs. Par *Paul Minguet*, 1762 ».

Fin du Journal de Juillet.

TABLE
DES ARTICLES.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

TABLE
DES MATIERES,
Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

ERRATA de ce Volume.

Page 85, Lettres, *lisez* Lettre.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois de Juillet. Cet Ouvrage périodique, qui embrasse toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des suffrages du Public. Les extraits sont faits avec goût, & semés de réflexions propres à répandre un nouveau jour sur les matieres qui en sont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique sage & qui est également éloignée de la passion & de l'adulation. A Paris, ce 6 Octobre 1762.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

